

les artistes
ont-iels
un corps ?

collectif



monstrograph

LES ARTISTES
ONT-IELS
UN CORPS ?

LES ARTISTES
ONT-IELS
UN CORPS ?

COLLECTIF

Monstrograph
Collection Minute Papillon

« Never save bath bombs for later.
Never wait for a special occasion to
light candles. »

Ru Paul

Préface

Cette préface est le produit de deux corps et de deux esprits fatigués.

Ce livre sera le dernier de l'aventure Monstrograph. Dans le Pinocchio de Carlo Collodi, la baleine a un nom : Monstro. Ce n'est pas un hasard. Les sept années d'existence de cette maison d'édition ont été un voyage passionnant aux péripéties absolument inattendues, nous avons reçu beaucoup de soutien et d'amour, c'était éblouissant et doux. Mais nous avons aussi fini par nous sentir prises au piège dans le ventre de cette baleine. Il était temps que nous nous en échappions.

Les monstres sont une force, ils nous effraient et nous bousculent, ils révèlent des choses enfouies en nous et leur redonnent vie. Mais parfois aussi, ils finissent par devenir dévorants, et alors il faut les tuer avant qu'ils nous tuent. Avec notre Monstro à nous, malgré toute la

magie et le positif, on a frôlé la dépression, on a connu burn-out et solitude, fatigue et angoisse, pas mal de désillusions aussi, on a mis notre couple à l'épreuve, notre travail d'écrivaines au second plan. Alors on a décidé de dire stop. Cette expérience nous a appris la sieste et à abandonner, elle nous a enseigné que refuser c'est parfois prendre soin de soi.

On pourrait résumer nos corps avec des listes d'opérations, de blessures, de douleurs et de maladies (allergies, circoncision, calculs rénaux, tendinites, thyroïdite d'Hashimoto, migraines, céphalées, diplopie, myopie, astigmatisme, asthme, crises d'angoisse, anxiété, contractures), on pourrait décrire ses limites et ses incapacités, mais aussi le voir comme un lieu de forces — y compris de forces illusoires qui nous conduisent à le pousser trop loin, ou même à refuser de le considérer, refuser de l'écouter. On peut évoquer nos corps de mille façons différentes (et c'est ce que font les artistes de ce recueil), par ses puissances et ses dysfonctionnements, ses sens et ses fonctions, ses plaisirs et ses douleurs, ses douleurs et ses refus, comme un réceptacle ou un émetteur, un ami ou un ennemi, un espace de liberté ou une entité qui ploie sous les injonctions, une machine formidable ou grand-dieux-pas-une-machine, et tous ces ressentis disent l'incroyable puissance et la foutue complexité de nos corps.

L'histoire de l'art c'est l'histoire de la ma-

nière dont la société s'en prend souvent aux artistes, et donc à leur corps, comment elle les épuise, les rend malades, les blesse, les tue, et profite de leurs réalisations. La navrante mythologie de l'artiste alcoolique et souffrant dit quelque chose des conditions sociales de la création. Une réalité sociale dure, épuisante et tranchante. Ce n'est pas un hasard. Il n'y a pas de Club des 27 : il y a des accidents du travail, des conditions d'exercices de métiers qui favorisent les risques, les blessures physiques et psychiques et la mort.

Nous n'avons pas répondu nous-mêmes aux questions comme nous l'avions fait dans le premier tome, mais les questions que l'on a posées aux artistes qui nous font l'honneur de répondre sont celles qui nous habitent au quotidien, celles qui nourrissent notre vie et notre écriture, qui sont les sujets de nos discussions et les objets de nos inquiétudes, mais aussi de nos joies et de nos réalisations. Aussi nous avons envie de dire tout ce bien que l'on tente de faire à notre corps et qu'il nous rend parfois en retour. Dire dire la pratique du sport (claquettes, danse, course, self defense, calisthenics, Pilates, yoga, natation, vélo), le massage, les étirements, la sieste, la joie de la nourriture et du partage des repas, l'importance d'acquérir des connaissances en nutrition (se réapproprier ces connaissances et ce pouvoir). Parler aussi des crèmes, d'eau micellaire, des parfums, des produits de beauté, du soin que nous apportons à notre peau, à nos pieds et à nos mains. Dire qu'être végétariens (nous sommes des

véganes très imparfaits) c'est aussi en lien avec le corps : nous refusons de manger le corps des animaux non humains. Le souci de notre corps inclut le souci du corps des autres. Nous voulions dire aussi que même si nous n'avons pas fait de coming-out, c'est depuis des corps queers que nous écrivons et que nous éditons, que nous puisons notre rapport au monde, notre regard sur la norme. Monstrograph a été une maison d'édition queer dès le début.

Si nous avons tenu à achever ce livre (démarré il y a presque quatre ans), c'est parce qu'il nous semblait qu'en tant qu'artistes, le corps est l'un des grands impensés. Il n'est toujours questionné qu'en opposition à l'esprit, observé par le prisme de ses performances ou de ses excès, ou dans une dichotomie corps jouissant — corps malade. Dans les milieux artistiques, négliger le corps devient même parfois le signe d'une certaine nonchalance aristocratique : on ne va pas s'abaisser à s'en préoccuper, le sport et la préservation physique relèvent d'une trivialité qui ne rend pas hommage à la hauteur et à la pureté de nos esprits. Et quand on s'occupe du corps, il est bien entendu que certaines pratiques sportives sont nobles, et d'autres non. Surtout, jamais le soin de nos corps n'est vu comme un puissant allié des artistes, comme une forme de réplique et de résistance.

Nous tenions à entendre ce que d'autres artistes avaient à dire sur le corps. Il y a bien peu de

place pour les corps normaux, non pas au sens de correspondant à la norme, mais au sens d'ordinaires : les corps du quotidien et leurs douleurs plus ou moins grandes, le corps enceint, maternant, celui qui vieillit, le corps gros, maigre, handicapé, oublié, mal aimé. « Le corps est évidemment politique » nous dit Adrien Meignan dans son entretien, et nous en sommes persuadés : le corps est politique parce qu'il est mou. Les souffrances s'inscrivent en lui comme les désirs, le poids du monde le marque autant que celui de notre identité, les regards qu'y posent, les autres le façonnent et le déforment. Nos corps d'artistes, comme tous les autres corps, portent les stigmates des injonctions sociales, de la pauvreté, du manque de temps et de sommeil, du patriarcat, du capitalisme, de la pollution, de la crise climatique, du manque d'empathie. Mais s'ils portent sur leurs épaules le poids de toutes ces violences, ils sont aussi, collectivement, un rempart qui peut tenter d'agir en vue d'une libération.

Ne pas penser le corps des artistes est une manière pour la société de ne pas s'en occuper : cela permet, au nom de l'art et du métier-passion, de mal le soigner, de lui refuser le droit à la fatigue et au repos, à la réparation, à la maladie, à la vieillesse, à la parentalité et au confort. D'exclure aussi les artistes handicapées, malades, ceux dont le corps ne correspond pas aux normes. Le monde artistique est essentiellement valide, blanc, masculin, privilégié. Alors ce livre est là

pour rappeler que nos corps d'artistes sont aussi des corps travailleurs, et parfois même des outils de travail, qu'écrire assis à un bureau, peindre des toiles debout, danser ou performer sur une scène, c'est travailler dans son corps, depuis son corps, avec son corps.

Nous avons encore plein d'idées pour Monstro, des essais sur lesquels on aurait aimé faire écrire des auteurices et lire des textes, d'autres tomes de cette collection sur des thématiques qui nous semblaient importantes, intéressantes, impertinentes. Ils n'existeront pas — ou qui sait, peut-être un jour, ailleurs, autrement ? Après tout, que savons-nous de ce que nous ferons dans cinq ou dix ans ? — mais ce n'est pas une tristesse. Car terminer l'aventure Monstro sur ce mot, sur cette question que l'on nourrissait depuis le début, c'est d'une grande logique. Au fond, chacun des livres que nous avons publiés pendant ces sept années porte sur le corps : le corps dominant et dominé, le corps lubrifié, non pénétrant, le corps animé par la joie, le corps résistant, le corps handi, le corps racisé, le corps habitant, mangeant, parlant, existant.

Coline Pierré et Martin Page

Ouvrages à rêver (et dont vous pouvez vous emparer) dans la collection Minute Papillon :

- Les artistes sont-iels des parents ?
- Les artistes sont-iels heureux·ses ?
- Les artistes savent-iels faire autre chose ?
- Les artistes sont-iels de bons élèves ?
- Les artistes sont-iels politiques ?
- Les artistes sont-iels des femmes ?
- Les artistes sont-iels seul·es ?
- Les artistes sont-iels des travailleuses ?
- Les artistes partent-iels en vacances ?
- Les artistes sont-iels paresseux·ses ?
- Les artistes sont-iels capables d'être en couple ?
- Les artistes sont-iels des dominé·es ?

Mar (c) tin Winckler

Comment décrirais-tu ton corps ?

J'ai longtemps été (et je me voyais) grand (par rapport à d'autres hommes de ma génération) et long, maigre, filiforme. (Il me semble me souvenir qu'à 25 ans, je mesurais 1,83 pour 72 kilos...) Aujourd'hui, je trouve que je suis de taille moyenne (je me suis tassé et plusieurs de mes enfants sont plus grands que moi) et plutôt enrobé. J'ai pris pas mal de poids à partir de 30-35 ans. Alors je me décrirais comme un ours (j'ai de la barbe, pas toujours bien taillée), voûté (ça, c'est pas d'hier, ma mère n'arrêtait pas de me dire de me redresser, comme si je faisais exprès...) et plutôt maladroit. J'ai « deux pieds gauches », comme disait ma mère américaine. Je suis habile de mes mains, mais pas de mes pieds. Avec Rachel (ma compagne), j'ai pris un cours de claquettes pendant un an et c'était chouette, mais j'avais du mal à suivre quand même. Elle est beaucoup plus ha-

bile que moi.

Le corps humain est un organisme historique, social et politique. Mon identité n'est pas celle qu'on m'a assignée et à laquelle j'ai cru pendant longtemps. Je suis un homme cishet, mais je ne suis pas blanc. Je croyais l'être, mais il y a quelques années, j'ai fait un test ADN et j'ai découvert, à mon grand bonheur, que je suis à 50 % maghrébin (judéoberbère) et à 50 % méditerranéen (hispano-italien) — autrement dit : métèque ET juif errant. Ça m'a ouvert les yeux, culturellement et politiquement parlant, sur moi-même, mes origines et mes engagements.

Et non seulement je ne suis pas blanc, mais, comme je l'ai compris en lisant *Les Trois exils – Juifs d'Algérie* de Benjamin Stora, j'ai été spolié de mes origines par la colonisation française. Cette lecture a validé ce que j'ai toujours ressenti : le sentiment de ne pas être « chez moi » en France.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Mon corps, c'est moi. C'est un vaisseau dans lequel je me déplace et je ne peux pas « en sortir » ni même oublier qu'il est là, sauf peut-être quand je rêve ou quand je lis. Mais même quand j'écris, mon corps est présent : j'ai besoin de mes mains. Et *stricto sensu*, il est toujours présent : mon cerveau et mon corps ne font qu'un. Alors je ne le vois pas comme un ami ou un ennemi, je vis dedans. Et je suis plutôt heureux de la manière dont il fonctionne. Par exemple, je suis très heureux de pouvoir taper sans regarder le clavier, sans réflé-

chir à la position de mes doigts sur les touches, en regardant simplement les mots se composer sur l'écran (et, si je fais une erreur, je suis capable de la corriger sans regarder).

J'ai appris à taper sur une machine mécanique quand j'avais dix-sept ans, en 1972, pendant l'année que j'ai passée aux États-Unis (j'y ai été accueilli par une famille et j'ai suivi les cours de la dernière année de *high school*). Ça m'a rendu d'inestimables services par la suite, ne serait-ce que de pouvoir écrire plus vite, alors qu'en France les hommes de ma génération qui tapaient étaient rares. Au milieu des années 80, je suis passé à l'ordinateur sans grande difficulté. L'une des choses qui me rendent le plus heureux, c'est cette « coordination » entre mon cerveau et mes doigts, qui me permet de « traduire » mes pensées en mots écrits de manière presque instantanée. J'ai l'illusion d'être un.e pianiste de jazz qui trouve toujours la note juste même quand iel improvise.

Je trouve ça merveilleux et stupéfiant et je serais très triste de le perdre.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Tout plein d'organes que je ne vois pas et que je ne sens jamais, même si je sais qu'ils sont là parce que je connais un peu l'anatomie. D'autres que je ne sens pas *la plupart du temps*, mais que je sens parfois : mon cœur, mes poumons, mon tube digestif. D'autres que je sens beaucoup, et très souvent : mes lèvres, ma langue, le bout de mes doigts, la peau de mon dos... Et puis il y a tous les

muscles (il y en a des centaines, petits et grands sur tout le corps). Ce sont eux surtout qui sont sensibles (qui font mal) à certains moments précis. J'ai appris à ne pas avoir peur des douleurs dans mon corps, grâce à ma formation (et à un travail de réflexion, aussi...) et à ne pas rejeter, ignorer ou mésestimer la douleur des autres ; quand on veut les aider à ne pas souffrir, c'est précieux.

Et puis, dans la partie centrale de mon corps, mon cerveau, il y a plein de pensées, d'idées, d'émotions, de révoltes, de désirs. Depuis que j'ai mieux étudié la question pour un livre sur la douleur, je sais que mon cerveau, *c'est* mon corps, et réciproquement.

Deux autres organes ont beaucoup d'importance pour moi : ma bouche (qui me permet de parler et de m'alimenter) et mon pénis.

Enfin, mes mains, mes yeux, mes oreilles sont importantes elles aussi : je m'en sers pour travailler, pour écouter, voir et toucher les autres, et pour soigner. (Mais je me sers aussi de mon cerveau et de ma bouche pour ça.)

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Je ne crois pas. Surtout depuis que j'ai rencontré Rachel. J'ai vécu avec deux autres femmes avant de vivre avec elle. La première, pendant près de quinze ans, ne s'est intéressée ni à mon corps, ni à mes sentiments ou à mes émotions, ni vraiment à mon travail. C'était surtout ma famille, mon statut et mon « intellect » qui l'intéressaient. La

deuxième, avec qui j'ai vécu près de vingt-cinq ans, avait un très grand souci de mon corps, de mon confort physique et matériel ; beaucoup moins de mes émotions et de mon confort ou inconfort moral ou de mon travail et de ce qu'il représentait pour moi (pas seulement une source de revenus, mais aussi une manière de communiquer, de rencontrer, de partager).

Rachel a le souci de tout — mon corps, mes sentiments, mon travail — comme j'ai le souci de tout ce qui la concerne. Elle me touche et je la touche tout le temps (on ne passe presque jamais l'un près de l'autre sans se toucher), comme des Bonobos, et ça a changé la perception que j'ai de mon corps. Depuis que je la connais (ça fera presque dix ans à l'heure où ceci sera imprimé), j'aime beaucoup plus mon corps qu'avant. Je n'ai plus honte de mon corps, de la manière dont il réagit, de ce que je ressens, alors que c'était toujours le cas avant de vivre avec elle. Aujourd'hui, j'ai le sentiment que mon corps est un livre ouvert qu'elle apprécie (euphémisme), et sur lequel elle ne porte jamais de jugement.

J'aimerais avoir un corps plus jeune, c'est sûr, parce que ça voudrait dire que j'ai plus de temps devant moi (enfin, en principe), mais je n'ai jamais voulu être « plus musclé » ou « plus athlétique » ou « plus beau ». J'aurais seulement aimé ne pas avoir d'acné à partir de la puberté. Ça m'a pourri la vie. J'aurais été heureux avec le même corps sans acné. À part ça, il a toujours bien fonctionné et je l'apprécie tel qu'il est, même si je

ne me suis jamais trouvé « beau ». Je suis toujours surpris que Rachel me dise « Tu es beau ». Je me regarde dans la glace et je me dis « Comment peut-elle me trouver beau (et désirable) alors que j'ai une tête et un corps de vieil ours ? » Et puis un jour je me suis rappelé que je suis un homme cis-het et qu'il est *normal* que je ne trouve pas mon propre corps désirable : *je ne suis pas mon type*. Mon « type », c'est elle... Et donc, non, je ne voudrais pas avoir un autre corps puisque c'est celui-ci qui lui plaît.

J'aimerais avoir des dents en meilleur état (on est toutes dans cette situation, je pense)... Mais bon, j'ai les moyens de me les faire soigner alors que tant de personnes ne les ont pas... J'aimerais ne pas avoir de « corps flottants » dans les yeux. (Ce sont des « coagulations » localisées du liquide vitré, derrière le cristallin, qui produisent des ombres et des reflets assez désagréables quand l'éclairage n'est pas idéal.) J'aimerais entendre mieux qu'avant... J'aimerais être un peu plus souple...

J'ai depuis longtemps conscience du privilège d'avoir un corps qui n'est pas sans arrêt ballotté par sa physiologie, comme l'est celui des femmes cisgenres. Je suis solidaire des personnes qui ont un utérus, des seins, des ovaires, des règles, car leur corps est soumis à des bouleversements incessants (le cycle, les règles) et des phénomènes plus occasionnels, mais intenses (la grossesse désirée ou non, l'accouchement, l'allaitement) et

susceptibles de se compliquer (les fausses couches et tous les accidents de la grossesse, y compris le risque d'en mourir) — et, tout ça, *avant même* de prendre en compte toutes les agressions familiales, domestiques, professionnelles, sociétales produites par les préjugés de genre et le sexisme. En comparaison, avoir un corps masculin en bonne santé, c'est très simple.

Si je reprends l'analogie du corps-vaisseau, j'ai le sentiment que mon corps est un cargo de conception assez sommaire, qui navigue le plus souvent en mer calme. Tandis que le corps de beaucoup (de toutes ?) les femmes est un paquebot sophistiqué, dont les mécanismes intérieurs complexes sont plus souvent susceptibles de dysfonctionner, et qui navigue sans cesse dans des eaux hostiles et imprévisibles. Je ne peux pas mourir d'une grossesse, mais je sais qu'on peut en mourir et j'ai toujours craint que mes deux compagnes précédentes meurent d'être enceintes (elles ont eu, l'une et l'autre, trois enfants avec moi)...

Être un homme cisgenre en bonne santé, c'est une situation privilégiée de fait, même si elle découle des hasards de la génétique. La biologie et la physiologie ne sont ni « justes » ni « injustes », elles sont ce qu'elles sont, mais ce qui est injuste, c'est que l'organisation sociale harcèle et maltraite et fait peser de la souffrance supplémentaire sur les corps susceptibles de souffrir spontanément.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Non, j'ai beaucoup de chance. En dehors de l'acné, qui continue de temps à autre à me casser les pieds, je n'ai pas de maladie chronique, je n'ai pas eu d'accident invalidant ni de handicap.

J'ai grandi à une époque où la vaccination n'était pas généralisée pour tous les enfants, mais mon père était médecin, et il nous a vaccinés, mon frère et moi, dès que ça a été possible. La question ne s'est jamais posée de savoir si c'était utile ou non. À l'école primaire, j'avais un camarade paralysé d'un bras à cause de la polio. Il regrettait amèrement de ne pas avoir été vacciné. De sorte qu'aujourd'hui, les débats autour de la vaccination contre la Covid me laissent songeur...

J'ai fait l'appendicite à l'adolescence, mais on m'a opéré et j'ai guéri... J'ai fait deux fois une pneumonie (dans l'enfance et à l'âge adulte) et j'ai guéri grâce aux antibiotiques.

J'ai fait une maladie de Lyme pendant la rédaction de mon premier roman, en 1988, et j'ai cru que ce serait le dernier tant j'ai été malade ; comme les premiers symptômes ont été très marqués et caractéristiques (ce n'est pas toujours le cas), j'ai été traité très vite, et j'ai guéri sans séquelles. Mais j'ai pu consulter rapidement parce que j'étais médecin, autrement dit : privilégié...

J'ai passé pas mal de temps, enfant, avec la fille d'amis de mes parents, qui avait mon âge, et je n'ai découvert que bien plus tard (je ne l'avais pas vue depuis longtemps) qu'elle avait un trouble du dé-

veloppement cognitif. Ça aussi ça m'a fait prendre conscience de mes privilèges : pouvoir apprendre, comprendre et s'épanouir, c'est un processus physiologique, mais tout le monde ne le peut pas de la même manière, à cause de la génétique, de l'environnement familial, scolaire, social, géographique, culturel...

Est-ce que ton corps est une machine ?

Je ne le vois pas comme ça. Même si un corps a des fonctions automatiques, ou plutôt autorégulées, c'est un organisme biologique, pas une machine. Dès qu'on a conscience de soi, on ne peut plus se voir comme machine. On ne dit pas des arbres que ce sont des machines, d'ailleurs. Et je ne vois pas non plus les animaux comme des machines, même s'ils semblent « moins conscients » que les humains. Depuis que je vis avec Rachel, j'ai vécu aussi plusieurs années avec son chat, Gilbert, qui est mort en 2019 à l'âge de 16 ans ; et nous vivons aujourd'hui avec Zoé, la chienne que nous avons adoptée ensemble pendant la pandémie. Je n'ai jamais douté de la réalité de leur « conscience » et de leur personnalité. Depuis vingt ans je lis beaucoup de livres de psychologie évolutionniste et de primatologie, et je me vois comme un primate ayant évolué différemment des autres mammifères, donc un animal. Comme tous les êtres humains, je suis un proche cousin des Bonobos, et je l'assume entièrement... (Si j'étais Dieu, je nous transformerais toutes en Bonobos...)

Cette prise de conscience progressive m'a rendu de plus en plus sensible à la souffrance animale et à la nécessité morale de réduire la (ma) consommation de produits d'origine animale en espérant qu'on pourra, dans un avenir peut-être éloigné, nourrir toute la planète sans tuer ni exploiter les animaux.

Ton corps a-t-il une fin ?

Si le mot « fin » veut dire : « le bout de son existence », alors oui, il a (aura) une fin qui ne sera pas la même pour moi et pour les autres : je cesserai de penser, de sentir, d'avoir conscience et quand mon cerveau cessera de faire tout ça, le reste de mon corps cessera de fonctionner peu de temps après ; ça peut aussi se passer dans l'autre sens : mon corps s'arrêtera et mon cerveau, mes pensées s'arrêteront un peu après. Pour les autres (mes proches, en particulier), ça ne sera pas « fini » tout de suite : iels pourront encore me voir et me toucher un certain temps avant qu'on m'enterre ou qu'on m'incinère (j'ai pas encore décidé) et iels pourront me revoir et me réentendre (sur les photos, les films, à travers les textes) et se souvenir de moi bien après. Enfin, j'espère qu'iels en auront envie !

Si le mot « fin » veut dire : « but, objectif, *purpose* » alors j'en suis moins sûr. Les êtres vivants sont « programmés » pour survivre et se reproduire (ou au moins, survivre jusqu'à ce qu'ils se soient reproduits) et ces deux fins-là je les ai « accomplies » (j'ai six enfants et je suis toujours vi-

vant). Mais on peut assigner d'autres « fins » à son corps. Les miennes ont consisté essentiellement à soigner (prendre soin) et soutenir mes proches et les personnes qui se sont confiées à moi, et à produire des textes qui apportent du plaisir, du savoir, de la révolte, du sens. Notre vie n'a pas de sens, mais nos actes en ont. Alors on peut dire que mon corps a (eu) pour « fin », autre que biologique, d'apporter des outils, du soin, du réconfort, de la consolation (et peut-être du sens) à des vies qui en manquent. C'est peut-être très vaniteux, mais pas plus que de vouloir devenir l'homme le plus riche ou le plus puissant du monde. En tout cas, d'un point de vue moral, je trouve ça plus défendable que de chercher à devenir milliardaire ou chef d'État.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Pas vraiment. Il y en a qui me font mal (le haut et le bas de mon dos, mes épaules ; ma peau quand j'ai de l'acné) de temps à autre, mais là encore, je touche du bois, ça ne m'interdit pas de travailler.

Qu'est-ce qui affecte ta création ton travail ?

La fatigue, les soucis (l'anxiété), l'envie de dormir, le sentiment que ce que j'écris n'a pas d'intérêt... Bref, la routine de l'écrivain·e professionnel·le... Mais il y a aussi le deuil. En 2018, la mort de mon éditeur Paul Otchakovsky-Laurens, qui était l'un de mes amis les plus proches, m'a beaucoup affecté.

Ici, je voudrais préciser que je n'ai pas le senti-

ment de « créer » quand j'écris. Créer, ça se fait *ex nihilo*, à partir de rien. Dans la plupart des religions, un ou des dieux créent le ciel et la terre et tout le reste. Comme je suis athée, je peux admettre que le Big Bang a « créé » l'univers — et encore, personne n'est pas sûr qu'il l'ait fait à partir de « rien ». (C'est quoi, « rien » ?) Mais tout ce qui s'est produit *après* le Big Bang, c'est de la recombinaison d'éléments préexistants. Quand on écrit, c'est pareil : on puise son inspiration dans son corps, son environnement, son expérience, sa mémoire, son imaginaire, ce qu'on a lu, ce qu'on a entendu et vécu, etc. On combine et on recombine.

Je ne crée pas : je fabrique, j'élabore, je construis, je bricole. J'assemble. Je compose ou je recompose. Paul Otchakovsky-Laurens dirait que « je propose des formes » (écrites) aux lectrices. Écrire est un travail. C'est pour ça que j'ai reformulé la question.

La notion de « création », à mes yeux, a quelque chose d'élitiste, tout comme le mot « artiste », d'ailleurs. Ça laisse entendre que seuls des *happy few* créent. Je me vois plutôt comme un artisan : on peut produire un objet beau ou agréable, ou utile (une table ou un meuble, par exemple), sans intention (ni fin) artistique affichée. Je vois l'écriture comme un artisanat et non comme un art désincarné (ou, d'ailleurs, incarné). L'écriture, ça se travaille. J'aimerais seulement qu'on reconnaisse et qu'on valorise ce travail. Mais, le plus souvent, ce n'est pas le cas. Et ce n'est pas à moi de

dire si les objets que j'en fais ont une « valeur artistique ».

Selon quels critères, d'ailleurs ?

La frontière entre « objet artisanal », « objet artistique » et « objet industriel » est très incertaine. Pensez à Voyager 1, la première sonde spatiale envoyée au-delà des limites connues du système solaire. C'est un objet industriel et scientifique, mais aussi artisanal : il a fallu que des personnes l'imaginent, le dessinent, le conçoivent, fassent des prototypes, vissent les boulons... Et il contient aussi des « messages » culturels et artistiques (des représentations, des textes, du son...).

Quand je vois tout le foin qu'on a fait de l'emballage de l'Arc de Triomphe par Christo, je fulmine. Christo a eu une idée et probablement produit des schémas, *mais qui a fait le boulot* ? Où se trouve la liste des noms de toutes les personnes qui ont posé les toiles et tendu les cordes ? Et, franchement, est-ce que cette « création » n'est pas surtout une forme de propagande déguisée pour le tourisme parisien et de publicité d'image pour la France « pays de la création artistique » ? Il n'y a rien qui m'horripile plus que le mythe de l'artiste « génial » qui « invente » quelque chose de « totalement original ». L'originalité et le génie, ça n'existe pas. Newton disait « Nous sommes perchés sur des épaules de géants » en parlant des astronomes de l'Antiquité qu'il avait lus en long en large et en travers avant de pouvoir formuler

la théorie de la gravitation. Pour les « artistes », c'est pareil. On explore à la suite de celles et ceux qui nous ont montré le chemin. J'écris après avoir lu Perec, qui avait lu Vian et Queneau, qui avaient lu Laurence Sterne, qui avait lu Chaucer, qui avait lu Boccace. J'écris après avoir lu Doris Lessing, qui avait lu Virginia Woolf, qui avait lu Mary Shelley. J'écris après avoir lu Ursula K. Le Guin, qui avait lu Catherine L. Moore et Leigh Brackett, qui avaient lu Conan Doyle et H. G. Wells. J'écris parce que j'ai lu ce que d'autres corps ont écrit bien avant que le mien ne s'y mette. On poursuit le travail, du mieux qu'on peut. L'originalité, si tant est que ça existe, réside dans le traitement. « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Et transformer, c'est du boulot.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Mon cerveau, mes yeux, mes oreilles, ma bouche (j'aime beaucoup les interviews, ateliers, conférences...), mes mains et tout ce qui leur permet de fonctionner à peu près bien. J'ai développé une cataracte précoce, je me suis fait opérer il y a quelques années, et j'étais un peu angoissé avant d'y aller, mais ça m'a redonné une acuité visuelle que j'avais perdue petit à petit sans m'en rendre compte. Et je mesure la chance de vivre dans un pays où c'est possible, et où c'est pris en charge par les cotisations sociales...

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Pas vraiment. Chaque fois qu'on me pose la

question, je réponds volontiers ce que disait Isaac Asimov : « J'approche mes doigts suffisamment près du clavier pour qu'ils le touchent, et j'écris. » Mais je n'ai pas de rituels pour me mettre à écrire. J'ai d'abord besoin de surmonter ce qui m'empêche de le faire. Il faut surtout que je sois motivé, que j'aie le *désir* d'écrire. Ça peut être celui de répondre à ce questionnaire, par exemple (je m'y suis attelé peu de temps après l'avoir reçu et je pense que je vais passer plusieurs jours dessus) ou d'écrire un texte vigoureux sur un problème d'éthique du soin, ou de me (re) mettre au roman que j'ai en chantier (*Franz en Amérique*, P.O.L., 2022).

Quel est le rôle de ton corps dans ton ~~travail~~ travail ?

Spontanément, j'aurais envie de dire que tout mon travail est en relation avec le soin et la maltraitance, donc ce qu'on peut faire de meilleur ou de pire avec son/à un corps. Ce que je ressens dans mon corps (et les émotions que ça fait naître) me permet de comprendre ce qui se passe dans le corps des autres. Il n'y a que les personnes dénuées d'empathie que je ne comprends pas bien. Voir quelqu'un souffrir m'est intolérable, alors je crains toujours de faire souffrir, et par extension je ne comprends pas que certaines personnes *aiment* faire souffrir, ou regardent les autres souffrir sans que ça les émeuve...

Je crois aussi que la conscience de mes privilèges (être un homme cissexuel en bonne santé, être médecin...) est un puissant moteur de mon écriture

dans le sens où je m'efforce de lutter contre les injustices en partageant des connaissances et des informations de santé qui permettent d'être plus autonome et de se défendre des manipulateurs et des marchands. Quand on sait des choses qui peuvent aider d'autres personnes à ne pas souffrir, c'est crapuleux de les garder pour soi. Alors, lorsque j'écris un roman comme *Le Chœur des femmes* ou un livre « pratique » comme *Tu comprendras ta douleur*, je mets mes privilèges au service de celles et ceux qui ne les ont pas. Le rôle de mon corps (physique et social) dans mon travail, c'est ça.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

J'ai mal au dos (entre les omoplates, ou au bas du dos) si je reste trop longtemps assis à écrire. Et encore, c'est rare, car j'ai un très bon fauteuil. C'est un lecteur, lui aussi écrivain professionnel, qui m'a conseillé de l'acheter, en me disant que oui, il coûtait cher, mais que je le garderais très longtemps. Il avait raison. Ça fait vingt ans que je pose mes fesses dessus tous les jours. (Au cas où ça vous intéresse, c'est un Aeron.)

J'ai des varices importantes aux deux jambes, ce qui fait que rester assis me fait gonfler les mollets et les pieds alors j'écris avec les jambes surélevées. Quand j'ai mal au milieu du dos (entre les omoplates), je marche (avec mon chien) ou je prends de l'ibuprofène et je m'installe dans le canapé pour regarder un film ou une télésérie ou pour lire. Ou je fais le ménage (voir plus bas). Ça me

fait oublier que j'ai mal.

Ton cerveau t'empêche-t-il parfois de créer travailler ?

Oui, en permanence. Je dois sans arrêt combattre le sentiment que ce que j'écris n'a pas d'intérêt, que ça n'apportera rien à personne, que c'est ennuyeux, superflu, futile. C'est souvent en début de conception/rédaction d'un livre que je ressens ça le plus intensément. Et ça peut durer quelques jours, des semaines ou plusieurs mois, et puis je me remets au travail, je ne sais pas comment. Peut-être quand le désir d'écrire est plus fort que la crainte que ça ne vaille rien. Quand c'est un livre « pratique » ou un pamphlet, je n'ai pas ces doutes-là : je suis un « passeur » d'informations, ce sont elles qui ont de la valeur. Je doute surtout quand j'écris un roman parce que ça « sort de moi » et j'ai souvent le sentiment que ce que j'ai en moi n'est pas « bon » (ou intéressant). C'est pareil pour chaque roman. Le fait d'en avoir écrit une tripotée n'y change rien. Aujourd'hui, en plus, je crains de me répéter, d'écrire « un livre de trop », de m'incruster et d'occuper indûment le terrain de la lecture au lieu de céder la place. Par exemple, je pense que je n'écrirai plus de livres sur la santé des femmes : je pense que c'est aux femmes de se faire entendre, et que si je continuais à le faire, ça réduirait les possibilités pour le faire de femmes qui ont plus à dire que moi. Ce n'est qu'un sentiment (je n'ai pas de preuve), mais ça me soucie. En ce moment (octobre 2021), je patine dans

l'écriture de *Franz en Amérique*, le troisième et dernier tome d'une chronique familiale et politique qui se déroule dans les années 60 et 70. Je me dis : « Qui peut s'intéresser à ça ? » Je n'arrive pas à l'écrire « juste pour moi ». J'ai besoin que mon projet soit « validé » et ça me paralyse. Quand Paul Otchakovsky-Laurens était vivant, c'est lui qui me validait, avec très peu de mots, en me faisant parler du projet quand j'étais en panne. Et après que je lui en avais parlé en long en large et en travers, il disait : « C'est sensationnel, j'ai hâte de lire ça ! » et je courais m'y (re) mettre. Depuis sa mort, j'ai beaucoup plus de mal à écrire, même si Frédéric Boyer, qui dirige à présent P.O.L, est très aidant et encourageant lui aussi. Et puis la pandémie n'a rien arrangé...

Il va probablement arriver un moment où je pourrai de nouveau écrire « juste pour moi ». Il arrivera un moment où je serai « lancé », je deviendrai pendant l'écriture le lecteur de mon propre texte et je continuerai pour connaître la fin, pour savoir comment (et si) ça tient debout. Mais en ce moment, je dois lutter avec mon cerveau pour m'y remettre.

Si un problème physique t'empêchait de ~~pratiquer ton~~ ~~est~~ travailler, que ferais-tu ?

Si j'avais un problème visuel ou si je ne pouvais plus me servir de mes mains, je dicterais mes textes à l'ordinateur (il existe des logiciels pour ça). Ce qui m'embêterait le plus serait d'avoir un problème neurologique qui m'empêche de parler

ou d'écrire... Je ne sais pas ce que je ferais, mais je chercherais une manière de communiquer, certainement. Comme mon travail est sédentaire, j'imagine que même une maladie chronique, si elle n'altère ni mes facultés intellectuelles ni mes mains, ne pourrait pas m'empêcher de travailler. Je me vois travailler jusqu'à ce que je ne puisse plus le faire. J'ai 66 ans, mon espérance de vie est plutôt bonne, mais le gros de mon travail est derrière moi, je pense. Alors je ne stresse pas trop. Les livres que je vais faire à présent, je les vois comme un « plus ». Je me trompe peut-être, mais je trouve préférable de rester lucide. Si je ne pouvais vraiment plus écrire, j'espère que je pourrais encore regarder des téléseries et écouter de la musique ou des podcasts, quand même... J'ai très peur de m'ennuyer comme un rat mort.

Comment dors-tu ?

Je dors bien, d'un point de vue général. J'ai rarement du mal à m'endormir. Quand je travaille, je suis plutôt excité et je dors moins. Je peux écrire tard dans la nuit et me coucher seulement quand je tombe de sommeil, je rêve du livre, je me réveille tôt le matin, je me mets à écrire... Je ne me rappelle plus comment c'était quand j'avais des enfants tout petits (je me levais la nuit autant que leur mère, parfois plus), mais ça ne m'a pas empêché de travailler. J'imagine qu'il y avait des jours où c'était plus difficile que d'autres.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Oui, de temps à autre. J'ai écrit des textes inspirés par ce que je ressentais dans mon corps, le fonctionnement de certains organes en particulier. Mon acné est un thème récurrent dans certains de mes livres, parce que j'en ai souffert, physiquement et psychologiquement, et parce que la période de l'adolescence est aussi celle de la définition de soi dans un corps qui change (et qui, parfois, souffre). Je mets régulièrement mon corps, ma silhouette en scène dans mes romans, mais sous une forme fugitive en général. Une fois, dans un roman policier, j'ai décrit ma propre autopsie. Mais mon corps n'est pas la source première de mon travail.

J'ai écrit quelques textes sur la santé des hommes quand j'étais étudiant (ma thèse portait d'ailleurs là-dessus) et je me dis que je vais le faire de nouveau dans un futur proche. Avec l'âge, forcément, j'en sais à présent beaucoup plus, pour l'avoir vécu, sur la santé des hommes. Ça pourrait peut-être servir à d'autres que moi...

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Pas à proprement parler. D'ailleurs je ne sais pas décrire mes personnages. Je sais surtout les faire parler (intérieurement ou sous la forme de dialogues et discussions). Je suis plus attaché aux paroles, aux échanges, aux mots, aux situations qu'aux corps proprement dits. C'est l'histoire des autres qui m'inspire. Un jour, en consultation, j'ai reçu une jeune femme qui portait une prothèse

d'avant-bras (elle était née sans avant-bras et sans main gauches) et qui lançait ses cuissardes plus vite que moi mes chaussures ; elle s'est retrouvée dans un de mes romans sous la forme d'une étudiante en médecine qui porte une prothèse et qui mouche le « professeur » qui la regarde de haut.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Je crois que j'écris d'abord pour m'exprimer, chose que je n'ai pas pu faire pendant longtemps. Ce faisant, j'explore, j'essaie de comprendre certains de mes mécanismes psychologiques et de les dépasser. Tout ce que j'écris sur la santé des femmes et la contraception est évidemment directement lié à ma propre réflexion sur la sexualité, la charge physiologique bien plus lourde que les femmes ont à porter, la responsabilité des hommes vis-à-vis des femmes...

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Je te renvoie à ce que je disais sur le plaisir de faire apparaître les mots avec les dix doigts... Cela dit, écrire à la main n'est pas moins stupéfiant, quand on y pense ! Mais quand on écrit à la main, on n'écrit qu'avec une main, et les doigts ne font que tenir le stylo. Écrire à la main, c'est dessiner des lettres. C'est d'ailleurs comme ça que les anthropologues et les neurobiologistes expliquent l'acquisition récente de l'écriture, il y a huit ou dix

mille ans. On n'a pas de « zone de l'écriture » dans le cerveau, mais on a une zone dévolue à la reconnaissance des formes, qu'on utilise pour dessiner, et les écritures les plus anciennes (non alphabétiques) sont des dessins qui renvoient à des mots ou des concepts... Et justement, mon travail m'a amené à lire des bouquins qui m'ont appris ça et qui m'ont fait voir mon cerveau et mon activité d'écrivant autrement...

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Mon plus grand plaisir c'est ce que je fais avec Rachel. Les galipettes (avec ou sans pénétration), mais aussi le *cuddling*, se serrer l'un contre l'autre, se caresser, s'endormir ensemble. Et aussi regarder des films, des téléséries l'un contre l'autre dans le canapé (on se parle pendant qu'on regarde, et aussi après). J'aime marcher avec Rachel alors que je n'aime pas marcher tout seul. Et aussi traîner tous les deux dans les librairies (on peut y rester des heures). On a beaucoup aimé faire des claquettes ensemble. J'aime aussi cuisiner avec elle et manger ce qu'on a cuisiné... On n'a pas fait beaucoup de voyages à deux, mais ça a toujours été un bonheur. Rachel est ma meilleure amie et moi le sien, et vivre en amour avec une personne qui aussi ton/ta meilleur·e ami·e, c'est ce qui peut arriver de mieux au corps d'une personne humaine, je crois, parce qu'on a toujours le souci de l'autre ; on se soigne mutuellement, on se soutient. Et on se marre beaucoup.

En dehors de notre relation, ce qui m'apporte le

plus de plaisir c'est lire, écrire et conter. Je ne souffre pas quand j'écris ; je ressens beaucoup d'excitation, de plaisir, de stimulation, je « plane ». Et j'aime raconter oralement au moins autant, voire plus, que j'aime écrire. Si je ne pouvais plus écrire, je pense que je ferais des vidéos ou des podcasts improvisés. J'ai des milliers de choses à raconter — des choses que j'ai vues, lues, entendues surtout... Et quelques-unes que j'ai imaginées.

Fais-tu du sport ?

En dehors de la marche, non. Quand on vivait à Montréal, avant la pandémie, on allait à la piscine de manière plus ou moins régulière. Depuis, on a déménagé. Mon « sport » préféré, c'est le bowling. Il y en a un pas loin de notre nouvelle maison et on s'est promis d'y aller régulièrement. On adore ça tous les deux.

Avant que je vive avec Rachel, j'ai vécu seul pendant plus d'un an, puis avec un de mes enfants, qui a partagé l'appartement avec moi. Comme je suis un peu un obsessionnel du rangement et de la « propreté », je m'occupais de l'intendance. On vient d'emménager dans une maison qu'on partage avec la mère de Rachel, qui a des soucis de mobilité, et je continue à le faire, car je n'ai pas de contraintes horaires et Rachel a un travail de bureau (8 h - 16 h) et sort Zoé après son travail (moi, je la sors le matin). Je m'occupe du linge (tri, lavage et séchage pour trois personnes + le chien), du ménage, et je repasse devant la télé. Je le fais

quand je veux, ça me permet de faire des « breaks » dans mon travail, pour ne pas rester assis en permanence. Et ça fait partie de mes activités physiques : je ne laisserai personne dire que ce n'est pas du travail de s'occuper d'un logement. (Je bricole/répare aussi beaucoup dans la maison.)

Essaies-tu de modifier ton corps ?

Non. J'essaie seulement de souffrir le moins possible. Pour le moment, ça marche pas mal, sans que j'aie besoin de recourir à l'alcool, au tabac ou à d'autres stupéfiants... Il m'est arrivé quelques fois dans ma vie de prendre des antalgiques puissants et/ou des somnifères, pour plonger dans un sommeil profond et durable, parce que j'avais envie de ne pas être là. Alors je comprends la nécessité d'y recourir quand on souffre beaucoup, physiquement ou moralement.

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

Mes alliés : la génétique, la chance, le fait de n'avoir jamais eu de travail dangereux ou épuisant physiquement (enfin, j'en ai eu, mais de manière temporaire seulement), une vie personnelle et intime agréable et sans (trop de) stress... et Rachel. Mon ennemi : le temps. Comme tout le monde. Comme disait mon père : « Le seul moyen de ne pas vieillir c'est de mourir jeune. » Je ne suis pas mort jeune, alors je vieillis. Je ne sais pas comment je vais vieillir et ça me soucie évidemment plus que lorsque j'avais trente ans. À trente ans (et depuis que j'avais neuf ou dix ans), ma plus

grande préoccupation c'était la perspective de mourir. Aujourd'hui, je me suis habitué à cette idée, ou résigné peut-être et ça m'angoisse moins. J'ai eu de la chance de devenir un écrivain professionnel — c'est ce que je voulais faire depuis le début de l'adolescence — et de pouvoir écrire la plupart des livres que je voulais écrire, et beaucoup d'autres que je n'avais pas anticipés. Je n'ai pas l'intention de mourir dans un avenir trop proche (ça ne me déplairait pas d'atteindre les 90 ans), mais si je meurs demain, au moins, j'aurai eu le temps de produire l'essentiel de ce que je voulais écrire.

J'ai eu plus de temps que Boris Vian, mort à 39 ans d'une malformation congénitale ; que Georges Perec, mort à 46 ans d'un cancer du poumon ou qu'Albert Camus, mort à 47 ans dans un bête accident de voiture, alors que la tuberculose avait déjà failli le tuer une demi-douzaine de fois. Dans son discours de Stockholm, Camus se décrit comme « un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier ». Si lui on avait proposé de choisir entre le Nobel et une longue vie, je ne suis pas sûr qu'il aurait choisi le Nobel.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Pas vraiment, parce que j'ai la chance de ne pas trop mal vieillir pour le moment. Mais ça m'intrigue : je me demande ce qui va s'user en premier. J'ai vécu une période psychologique très difficile il y a dix ans pendant laquelle je n'avais

plus d'érections du tout — pas même le matin, en sortant du sommeil, ce qui m'était pourtant arrivé toute ma vie depuis la puberté ; j'étais persuadé que je ne pourrais plus jamais en avoir, ça m'a attristé profondément, alors même que je vivais seul. Quand j'ai été mieux psychologiquement (après avoir rencontré Rachel...), mes érections sont revenues. C'était un symptôme de ma situation et de la dépression qui l'accompagnait, plus que du vieillissement. Mais le vieillissement y était quand même pour quelque chose. Je n'ai plus d'érections aussi spontanées, ni aussi durables, qu'à l'âge de vingt-cinq ans, ce n'est pas surprenant ; mais ça ne me soucie pas au point de prendre des médicaments pour les « traiter ». Le généraliste m'en a proposé, mais je lui ai dit que ça n'était pas la peine. La qualité d'une relation amoureuse, ça vaut tous les médicaments du monde.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passé(s) ?

Non, je regrette seulement d'avoir encore de l'acné dans le dos (et parfois ailleurs). À mon âge, je m'en passerais volontiers !

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

J'allais de temps en temps me faire masser quand je vivais à Montréal. Je n'y suis pas allé depuis la pandémie, j'y retournerai peut-être. Je n'utilise pas de produits particuliers en dehors de la crème à raser (quand je me rase...), du savon et du shampooing qu'on achète en vrac.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Non. J'y allais peut-être une fois par an avant la pandémie, je n'y suis pas allé du tout depuis deux ans. Je ne me fais jamais faire de « bilan biologique ». Il y a dix ans, j'avais une tension artérielle un peu élevée, mais elle a baissé depuis que j'ai moins de soucis, et surtout depuis que je marche tous les jours avec Zoé (les animaux diminuent le stress...).

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

J'aime manger des choses assez simples : une salade (je pourrais manger des tomates tous les jours), une soupe, des spaghettis en sauce tomate, un morceau de poisson (ou du *fish and chips* !), des oranges, de la tarte au citron, des pâtisseries orientales... J'aime de temps à autre boire un verre de vin rouge ou de rosé, ou une bière blanche. Je ne fais pas vraiment de régime, mais je mange moins qu'il y a vingt ans et je ne m'en porte pas plus mal. Et quand je n'ai pas faim, je ne mange pas.

Les artistes ont-ils un corps ?

Sans aucun doute. C'est avec ce corps qu'ils vivent, travaillent et partagent. Et je leur souhaite à toutes de vivre et travailler longtemps, en aussi bonne santé que possible.

Gatineau, le 26 octobre 2021

Martin Winckler (Marc Zaffran) est né en 1955 à Alger. Après une *alyah* familiale ratée, il a grandi dans le Loiret, passé une année dans le Minnesota, fait ses études en Indre-et-Loire, exercé la médecine générale dans la Sarthe et émigré au Québec en 2009. Il est citoyen canadien depuis 2019. Écrivant depuis 1967 et professionnel de l'écrit depuis 1983, il a été (successivement ou simultanément) journaliste scientifique, traducteur, chroniqueur radio, critique de téléseries et auteur d'essais, de pamphlets, de livres informatifs et de fictions de multiples genres. Il a publié entre autres et chez P.O.L *La Maladie de Sachs*, *Les Trois Médecins*, *Le Chœur des femmes*, *L'École des soignantes*, *Abraham et Fils*, *Les Histoires de Franz* – en attendant, si la chance lui prête vie, *Franz en Amérique*.

Luz Volckmann

Comment décrirais-tu ton corps ?

J'ai la moitié du corps qui sort d'un bloc de chirurgie. La deuxième d'un flacon de médicament.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Si le réel c'est ce qui cogne, mon corps est réel.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Une fois par semaine, 0,18 ml d'estradiol injectable. Une fois par jour, deux capsules de progestérone Progestane, 200 Mg à faire fondre sous la langue. Une fois dans ma vie, sur la moitié de mes vertèbres, on a vissé des broches.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Le handicap et la transition transforment quotidiennement mon corps. Je me réveille tous les jours avec un corps différent de la veille donc j'ai toujours un autre corps.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Une scoliose aggravée a été « soignée » par une opération qui consiste à redresser la colonne vertébrale artificiellement par des tiges et des broches en métal, que l'on fixe aux os. Cette opération ne se fait plus : la médecine a compris tard, trop tard, que cette chirurgie était trop lourde et qu'elle handicape à vie.

Est-ce que ton corps est une machine ?

J'ai du métal dans : mon dos, mon avant-bras droit, mon front et mon menton. Je m'approche de la machine.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Je ne fonctionne donc pas vraiment très bien. La douleur et le fait d'avoir un dos entièrement rigide sont très handicapantes. C'est ma vie entière qui est affectée.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Je vais à la salle.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

Je suis écrivaine. Handicapée et trans. Écrire c'est une manière de sublimer un peu la catastrophe sublime qu'est le corps qui est le mien.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Dans les maladies mentales qu'on se tape quand

on est trans, il y a la dysmorphie. Je trouve souvent mon cerveau comme un obstacle pour me considérer comme un être humain.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Je deviendrais conteuse.

Comment dors-tu ?

Je suis insomniaque depuis mes 10 ans. J'ai appris à écrire sans sommeil.

Est-ce que ton corps te donne des idées ? Est-ce que le corps des autres t'inspire ? Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Pouvoir écrire sur moi, c'est éviter que les autres s'inspirent de moi, de nous. Être une femme trans, c'est être d'office pour les autres un objet dans le désir et dans la culture. Écrire nous permet de reprendre le pouvoir sur l'imaginaire qu'on colle sur nos corps.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Dans le calme. Dans le lit. Dans la caresse. Dans l'idée. Dans le chant. Dans la danse. Dans la teuf. Dans les cordes. Dans les rêves. Dans la sieste. Dans le poème. Dans la prière. Dans un bain. Dans l'émeute. Dans la bouffe.

Fais-tu du sport ?

Idéalement, je vais à la salle une fois tous les

trois jours.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

Le sport réduit partiellement les douleurs que j'éprouve au quotidien. Je peux un peu plus être dans mon travail.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

Je suis trans.

Qui sont les alliées et les ennemies de ton corps ?

Les alliés : les produits pour la peau et les cheveux.

Les ennemis : les mauvais matelas et les fascistes.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Skin care chez La Rosée. Hair care à l'huile d'argan et shampoing doux.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Les œstrogènes me font paraître plus jeune et j'adore avoir presque 30 ans.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passé(s) ?

J'aimerais pouvoir refaire des roulades un jour.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Je suis suivie par des médecins, des psychiatres, des chirurgiens, des endocrinologues, des kinés, etc. depuis des années.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

Je mange l'équivalent d'un repas pour deux personnes une fois toutes les trois heures. Sinon je suis en hypoglycémie. Je suis la préférée des grandes mères.

Les artistes ont-ils un corps ?

Les artistes devraient plus lire Spinoza.

Luz Volckmann est une autrice de poésie et de roman. Elle a publié deux ouvrages aux éditions Blašt :

Les Chants du Placard en 2020 et Aller La Rivière, en 2021. Elle a écrit également le spectacle de Jenny Charreton : Dans Mon Dessin. Elle prépare une pièce de théâtre et un nouveau roman.

Élise Thiébaud

Comment décrirais-tu ton corps ?

J'ai un corps de femme ménopausée, ronde, un peu lunaire, petite et gourmande. Il est souple et vif, avec des marques sur la peau, des petites mains et des petits pieds. Mes jambes et mes fesses sont fermes, j'ai la bouche en cœur et un nez droit, assez fort. Mon cou est épais et marqué d'une ligne qui me faisait penser, enfant, que j'avais été guillotinée dans une vie antérieure. Mon front est strié d'une cicatrice en travers, suite à une chute dans la rue l'année dernière, et ma fille dit que c'est la marque de Harry Potter, le signe que je suis une vraie sorcière (ce dont toute ma famille me soupçonne malgré mes vigoureuses dénégations). J'ai longtemps été très mince, presque maigre, mais avec la maternité, je me suis déployée, mes seins qui ont beaucoup allaité restent épanouis. Mon ventre est très rond — trop, d'après les critères en vigueur : c'est de

famille, et même si ça me donne des complexes, j'ai aussi appris à accepter cette écorce rebondie qui m'entoure avec amour.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

J'ai longtemps cru qu'il était mon ennemi, je tenais les maladies pour des attaques personnelles et j'en avais très peur. Aujourd'hui, je pense que mon corps n'est pas séparé de moi ; il n'est donc ni mon ami ni mon ennemi. C'est ma version incarnée, dans ce monde. Mais je n'exclus pas qu'il y ait d'autres versions de ce corps dans d'autres mondes, avec d'autres apparences, d'autres expériences, humaines, animales, végétales, minérales ou virtuelles.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

À l'intérieur de chacune de mes cellules, il y a l'ADN, un code qui détermine un champ de possibles a priori infini, et a posteriori limité. Il paraît que certaines personnes sont des semeuses d'ADN. Et on sait que ces cellules communiquent entre elles, au-delà des limites du corps, même si on ne comprend pas bien comment. Un jour on a prélevé le sang d'un homme et on a emporté la pipette dans une autre pièce. Puis on a soumis l'homme à une impulsion électrique. Les cellules sanguines qui se trouvaient dans l'autre pièce ont réagi. Il y a aussi dans mon corps plusieurs milliards de bactéries et de levures qui forment mon microbiote : sur ma peau, dans ma bouche, dans mon vagin, dans mes intestins, c'est un peuple

dont je suis le pays ou plutôt l'asile provisoire. Il n'est pas impossible que je sois leur véhicule, et qu'elles commandent mon destin à chaque fois que je crois prendre une décision.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Non, parce que je suis persuadée qu'un jour, je serai un autre corps. Celui d'un arbre, d'une souris, d'un ver, d'un poisson chat, ou peut-être d'un dictateur. Dans ce cas, j'espère que j'aurai la présence d'esprit de me faire hara-kiri.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

J'ai souffert pendant quarante ans d'endométriose, une maladie dont le premier symptôme est d'intenses douleurs de règles. Connue depuis l'Antiquité, elle touche 10 à 15 % des femmes dans le monde, mais on ne sait encore ni la diagnostiquer correctement ni la soigner efficacement. La seule chose qui met fin à ses manifestations douloureuses, causée par l'inflammation de nodules et de kystes reliés entre eux comme une toile d'araignée, c'est la ménopause, que j'ai donc accueillie avec soulagement.

Est-ce que ton corps est une machine ?

Absolument pas.

Ton corps a-t-il une fin ?

Je dirais plutôt que non.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Mon corps fonctionne beaucoup mieux qu'avant, notamment parce que je n'ai plus d'endométriose et plus de migraines, et que mes ennuis digestifs, liés à cette maladie, ont aussi disparu. Ces douleurs ont été pendant de longues années un frein à mon épanouissement personnel, intime, professionnel. Elles m'ont fait douter de moi, de mes ressentis, de mon vécu. On me disait que c'était « dans ma tête », et je n'ai jamais osé parler des douleurs qui surgissaient dans ma sexualité. Je faisais souvent semblant. Ma création en a été affectée de deux façons : c'est sûrement une des raisons qui m'a donné l'audace d'écrire *Ceci est mon sang*, sur les règles, et plus négativement, parce que cela a entamé ma puissance d'agir et de créer pendant des années.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Tout mon corps, mais bien sûr les mains, les yeux, le cerveau sont plus sollicités. J'aime beaucoup écrire à la plume. J'ai dû être scribe ou moine-copiste dans une autre vie. Ça m'apaise.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Très peu. Pour écrire, j'ai besoin d'être dans le flux. C'est comme un courant invisible dans lequel je dois me glisser. Il faut que je me rende disponible, et c'est contraire au rituel en ce qui me concerne. Je dois être une page blanche sur laquelle se posera un papillon. Je dois entrer dans la danse et me laisser porter, sans jouer la comédie

de celle qui écrit, qui crée. Quelquefois c'est du rock, quelquefois du classique. Ou juste un tambour. Dès que je deviens formaliste, l'inspiration me quitte. Pour être honnête, je remarque que marcher et être en contact avec l'eau aide pas mal. L'alcool aussi, hélas. Je bois beaucoup de vin quand j'écris. L'ivresse aide à modifier la conscience dans un sens qui libère mon écriture, même si c'est aussi un poison.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

Je ne sais pas si j'ai un art. Mon corps me permet de mesurer le champ des sensibles, de me connecter avec le vivant, de parler avec les animaux et les plantes. C'est la base de tout.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

Comme je suis trop assise, j'ai souvent mal aux épaules, au dos, mais comme je pratique du yoga, du qi gong, et que je marche beaucoup, je n'en souffre pas trop.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Le cerveau, non, mais le mental, oui. Certaines idées sont des obstacles. Il faut une sorte de silence intérieur pour que l'écriture s'écoule. Et la vie elle-même, d'ailleurs. Le travail principal est de se mettre à l'écoute de ce silence, qui est la source.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

Mon corps ne fonctionne pas, il vit. Quelquefois j'ai écrit en étant malade ou très malheureuse, malgré des douleurs importantes, et d'autres fois le bien-être m'a tenue éloignée de l'écriture. Je profitais de l'instant présent.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

J'essaierais d'autres possibles, suivant la situation. J'ai la chance d'avoir atteint un âge et un stade où j'ai déjà accompli une partie des choses que je voulais accomplir. Ce serait sûrement moins dramatique que quand j'avais 20 ans, où l'idée de vivre sans écrire me terrifiait — alors qu'il m'a fallu très longtemps pour y arriver dans les conditions que je souhaitais.

Comment dors-tu ?

J'aime dormir, je rêve énormément et mon sommeil influence beaucoup mon travail. Je trouve souvent des liens et des résolutions dans les songes, ou dans le demi-sommeil. Par ailleurs, si je manque de sommeil, mon travail s'en ressent. Il vaut mieux dormir que s'acharner sur des phrases mal branlées. Le lendemain, l'œil frais, tout semble plus facile.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Je ne crois pas que j'ai des idées. Ce sont plutôt les idées qui m'ont au tournant.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Il m'inspire des sensations, des réactions, attirance ou dégoût, parfois assez violent, d'autant que je sens souvent les douleurs et maladies des autres. Cela peut être épuisant quand je passe du temps à leurs côtés. Mais cela doit être une source d'inspiration même si je n'en ai pas tout à fait conscience.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Non.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Oui, sans aucun doute : écrire sur le corps, les règles, le sexe a incontestablement déclenché des processus qui ont largement amélioré mes capacités physiques, à un âge où elles devraient pourtant décliner. C'est une sacrée chance !

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Dans la nature, dans l'eau, dans la montagne, dans les massages et dans la nourriture. Certaines méditations aussi.

Fais-tu du sport ?

Yoga, qi gong, marche... À rythme plus ou moins constant.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec

ton travail ?

C'est indispensable quand on est assise toute la journée. Sinon on rouille, on se calcifie, on accumule les tensions.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

Oui, j'essaie régulièrement de maigrir, de perdre du ventre, de me muscler davantage, de réduire la chute des tissus avec des crèmes ou des grimaces. Je rencontre cependant un succès limité, voire nul. Et puis je me maquille. J'aime beaucoup le rouge à lèvres. Je ne sors presque jamais sans, même pour aller voir les taureaux et les chevaux. Ils doivent me trouver cinglée, mais comme je leur donne des carottes, ils ne font pas de remarques (j'avoue cependant que les taureaux ont souvent un regard accusateur, sans doute parce qu'à eux, je ne donne pas de carottes).

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

Le calme est mon allié, la nature aussi, les légumes du soleil, le café, le curcuma, l'huile de coco pour la vulve, les huiles, le fait de prendre mon temps. Et la nudité. Vivre et se baigner nue. C'est un de mes alliages préférés, même si c'est rare ailleurs que chez moi ou dans les criques secrètes de mon enfance.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Le massage, notamment le massage Tui Na, chinois, le sauna, les huiles de corps, les crèmes solaires parce que je suis intolérante au soleil. J'aime

me maquiller, je me teins les cheveux après avoir essayé de les garder gris. J'y reviendrai peut-être, je n'ai pas d'idée très arrêtée. Je viens d'une lignée de courtisanes pour qui les soins du corps, le parfum, les apparences ont beaucoup d'importance. J'aime le gynécée des salons de beauté improvisés dans la cuisine, où on s'applique des masques, du henné, des bigoudis en se faisant les ongles et en se racontant nos vies, ou en colportant des ragots. C'était très fort chez moi, même si j'ai toujours été un peu à côté de la plaque sur le féminin. Il y avait un penchant foutraque chez une de mes grand-mères, Betty, dont j'ai hérité. Mon sens de l'élégance a toujours un peu laissé à désirer et je préfère le confort à n'importe quelle esthétique.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Pas vraiment. J'aime beaucoup vieillir. Mais le regard que la société pose sur la vieillesse — surtout celle des femmes — m'inquiète et me fait peur. Je n'ai pas envie de vivre très vieille, complètement dépendante. Ça n'a d'intérêt que si on peut vivre à peu près normalement. J'espère que j'aurai le courage de ne pas me laisser prendre par les logiques de survie à tout prix qu'on observe dans le quatrième âge et que je profiterai de la vie en accueillant la mort en bonne camarade (a) de, avec dignité et sans me dérober face à l'inéluctable.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Je regrette un peu ma minceur d'avant. Et les contours de mon visage qui foutent le camp.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Deux ou trois fois par an.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

J'adore manger, faire à manger, et je n'ai aucune habitude là non plus. Je suis mon intuition et mon plaisir. J'ai un régime anti-inflammatoire lié à mon endométriose. Et je fais des jeûnes de 3 à 10 jours à peu près tous les ans. Je mange beaucoup plus qu'avant, je ne sais pas pourquoi. En Allemagne, on dit que la gastronomie, c'est le sexe des vieux. Moi qui étais une enfant et une jeune adulte plutôt frugale, j'ai découvert les plaisirs de la table tardivement. Mon père disait qu'eux, au moins, « ils ne trompent pas ».

Élise Thiébaud est née en 1962 à Marseille. Elle vit en Camargue et s'intéresse à la question des corps, de l'intimité, de la nature et des cycles. Elle a notamment écrit « Ceci est mon sang, petite histoire des règles, de celles qui les ont et de ceux qui les font », « Mes Ancêtres les Gauloises, une autobiographie de la France », et plus récemment « L'Amazone verte, le roman de Françoise d'Eaubonne ».

Elle dirige la collection *Nouvelles Lunes* au Diable vauvert.

Pauline Sauveur

Comment décrirais-tu ton corps ?

Comme une partie de moi-même sur laquelle je peux compter, et heureusement. Et parfois comme un animal récalcitrant dont j'aurais la charge. Mon corps me rapproche de l'animal, c'est ce qu'on a en commun, cette viande vivante. C'est en lien avec l'émotion que je ressens de plus en plus lorsque j'ai un animal dans les bras. Sa chaleur qui passe de ses pattes à la paume de mes mains, animal complice apprivoisé, ou animal sauvage immobile et inquiet, tortue, oiseau, rongeur. Son poids fragile. J'en suis émue chaque fois. Le pauvre humain qui se croit supérieur, unique détenteur d'intelligence, d'une sorte de conscience, d'une sorte d'individualité, fait l'aveu de l'ampleur de sa connerie.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Un ami, que je remercie d'être là, quand j'y pense.

De nous deux, si ennemi il y a, ce serait moi, l'auto-ennemie à l'intérieur du corps, ce qui ne simplifie pas les choses.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

À peu près tout ce qu'il faut pour fonctionner et des ressources cachées qui apparaissent parfois.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Imaginer être dans un autre corps un moment oui, mais je pense que je voudrais reprendre le mien. C'est donc dans et par les histoires que ça se passe. Dans la vie, il me semble plus intéressant d'envisager ce que je peux faire avec celui-là, vu que je l'ai sous la main, que je l'ai dans les mains, que c'est celui qui porte mes deux mains.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Non, et c'est une chance, je le sais et puis je l'oublie et je râle, mais foncièrement, je le sais.

Est-ce que ton corps est une machine ?

C'est une machine mystérieuse et vivante, donc plutôt un animal, complexe, dont je ne connais pas tous les rouages, loin de là.

Ton corps a-t-il une fin ?

Plusieurs, celles dans le temps et celles dans l'espace.

Sa limite c'est ma peau, ce par quoi toucher et être touchée, notre contour et notre si grande

zone de contact.

La pandémie a aiguisé la sensation et le besoin de contact, à travers sa disparition de l'espace public ou au contraire son exacerbation dans la promiscuité de la maison. Cette période en a ravivé l'évidence, entre besoin et ras-le-bol, mais comme besoin vital avant tout, il me semble.

On est cette enveloppe pleine à ras bord de plaisir, de douleur, de peur ou de colère, de sommeil, de désir, d'amour ou d'amitié. Notre immense besoin d'échanges, de mouvements, de sensations, passe au moins autant par le corps que l'esprit. C'est fou que notre société n'ait pas encore pris pleinement la mesure de la vitalité que ça développe. C'est une ressource, un levier pour apprendre. Le corps me semble indissociable de l'esprit. Je pense qu'on ne peut pas avoir une émotion strictement intellectuelle. Je trouve même l'idée suspecte et finalement prétentieuse. Les idées naissent justement de tout ce qui nous constitue. Je pense donc je suis, parce que je suis aussi ce corps qui est là qui me permet de penser, lui qui pense en premier ? *Qui pré-pense avant moi ?*

Et je voudrais évoquer ici Rosette Marescotti et Yves Gineste et leur *Humanitude*¹ qui est une méthode et une philosophie de prise en charge des personnes âgées. Pour changer par exemple le geste simple et courant d'attraper une personne par le bras (on attrape aussi les enfants de cette façon parfois) pour l'aider, l'amener à faire telle

1. <https://humanitude.ch/>

chose, à se lever, et remplacer ce geste par celui de se mettre en face de la personne, chercher le contact des yeux et se prendre *mutuellement* l'avant-bras. Les deux mains s'emboîtent, s'enroulent autour de l'avant-bras de l'autre. De cette façon, la personne qui guide et soutient reçoit la réaction de celle qui est prise en charge. Et on voit tout ce que ça change, dans la vidéo, dans le quotidien, dans le temps (en termes d'autonomie conservée). Se prendre bras dessus bras dessous, la complicité, l'humanité. Cette approche est tout autant un moyen de réinjecter du sens dans le quotidien de soignant : l'implication corporelle et émotionnelle en complément des compétences, des actes nécessaires (et de l'urgence à restaurer les conditions de travail). Ça me semble une donnée vitale à garder à l'esprit, bien au-delà de ce cadre.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?
Il y a la fatigue parfois immense, parfois incompréhensible, il y a les douleurs chroniques, et puis les émotions, intenses ou pas, qui se traduisent généralement physiquement. En bien c'est le bonheur, en mal c'est chaque fois étonnant ou désespérant.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?
Le kit complet. Le menton pour soutenir la tête avec la main quand de l'autre je fais défiler les pages à l'écran et que je me relis, affreusement avachie. Le dos, le périnée, les yeux, le ventre, les

jambes, la bouche, le nez, le sexe, les pieds qui, tous, s'oublient ou se manifestent, bougent ou bloquent, protestent ou m'aident, et tout ce qui relie l'ensemble.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Non, aucun. Je me suis déjà posé la question, je ne suis pas attachée aux rituels, je les trouve touchants parfois, je n'ai pas d'avis négatif dessus, mais ça ne me concerne pas.

Je suis plus sensible à ce qui serait *symbolique*, qu'on pourrait définir par exemple comme un rituel qui peut avoir lieu même qu'une seule fois ? Par contre je trouve l'idée de *protocole* très intéressante, c'est-à-dire une série de gestes avec une intention, pour définir une approche, aborder un sujet, renouveler une situation de travail.

Avant d'écrire, il m'arrive d'hésiter, ou carrément de m'éloigner du bureau, de l'ordinateur ou même de l'idée de bureau, parce que j'ai du mal à me mettre à l'ouvrage. Mais c'est souvent l'inverse, l'urgence de s'y mettre, de décréter que *là, je travaille* (en sous-titre : *mais foutez-moi la paix !*) de prendre ce temps, de physiquement l'imposer.

J'ai une approche géographique des choses : les carnets, les notes du téléphone, l'ordinateur, le bureau, la cuisine, la table au café sont autant de territoires, de lieux spécifiques qui influencent l'écriture, ou pas. C'est toujours en lien avec le temps disponible, temps de trajet en train, temps de la nuit, temps nécessaire pour autre chose

(manger, dormir, travailler pour mon autre travail, vivre) avec lequel je négocie souvent.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

C'est mon outil premier. La tête et les idées qui s'y développent, le corps, les sensations, les émotions, sa réactivité aux ambiances, l'alchimie d'autour. La question du corps dans l'espace et de leurs relations est au centre de ce qui m'intéresse, tout en étant aussi à la marge, au loin, ce qui influence ou qui fait le lien. C'est un fil qui traverse tout ce que je fais en écriture, en photographie, et en installation.

Le corps est un lien avec l'enfance aussi, puisqu'il était puissamment et initialement là.

J'aime beaucoup regarder un jeune enfant, d'un an ou deux, qui met tout à la bouche, sa grande concentration et souvent ce temps de réflexion qui y succède : ça c'est bon, ça c'est chouette sous les gencives qui démangent, ça c'est du bois. Le côté méthodique de la main qui attrape chaque parcelle du monde, intéressante, et si l'objet ne vient pas, alors la bouche y va. Le montant du lit mâchouillé par plusieurs générations. La serpillère dans la cuisine, le jour où l'enfant l'a goûtée devant moi, j'ai arrêté de stériliser ses biberons !

J'aime cette non-précipitation qui est une forme de présence et de précision, de mécanisme entre curiosité et apprentissage. C'est ce que je recherche, ce à quoi j'aspire, ce que je mets en place notamment en résidence, pour travailler : ressentir et explorer, un lieu, un temps, être là, emmagas-

siner des informations.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

La douleur au bras, au dos, à l'épaule, au poignet, aux cervicales, c'est quelque chose de récurrent que j'ai appris à gérer. Avec les moments où je ne le gère pas bien du tout. Je m'efforce de ne pas dépasser le seuil de non-retour. Je plonge mon bras dans l'eau glacée pour stopper le début de tendinite et sa chaleur reconnaissable. J'ai appris à ne surtout plus forcer quand ça commence. Une kinésithérapeute m'a sauvé la vie et le dos en m'apprenant les autoétirements de la colonne vertébrale. C'est le contraire du spectaculaire, mais c'est efficace, je les fais quasiment tous les jours. Elle m'a également appris à replacer le bassin et étirer la colonne chaque fois que je m'allonge, c'est devenu un réflexe, qui augmente le confort.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Le bouton off serait une belle invention ! Je tente ce qui s'en approche, la musique, une douche, dormir, marcher... Mais je maîtrise mal la chose. Le plus efficace est une interaction avec quelqu'un d'autre.

J'ai souvent l'impression contraire aussi : j'ai besoin de réfléchir, de penser. J'ai besoin de temps de cerveau libre, dégagé de mes listes d'obligations qui parasitent la pensée. J'ai besoin de liberté physique et cérébrale en fait.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

Oui, vraiment. Mais c'est étonnant ce que j'ai pu écrire avec beaucoup de fièvre, ou de la main gauche (si le bras et l'épaule sont bloqués). J'écris parfois la nuit si je me réveille, sur la feuille sur la table de nuit, en restant dans le noir, allongée, ce qui permet de faire baisser le niveau d'intensité dans le cerveau. C'est plutôt beau comme résultat graphiquement, mais c'est rarement bon, par contre c'est une sorte de matière brute, qui peut servir, ou que j'oublie aussitôt.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Je serai obligée de trouver une autre façon de faire, au dictaphone, avec les yeux, avec les dents, pour continuer à écrire.

Comment dors-tu ?

Le sommeil est vital. Je dors moins efficacement que ceux qui n'ont besoin que de quelques heures de sommeil et que j'envie. Mais j'aime dormir. Et j'aime quand les autres dorment autour de moi, dans la voiture si je conduis, dans la maison, dans le jardin autour du feu de Saint-Jean vers quatre heures du matin. C'est très apaisant, comme par contagion.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Je ne sais pas s'il les donne ou s'il les transmet. Sûrement les deux. Les idées naissent du geste, d'une

posture et souvent d'une phrase ou d'une image, ou du souvenir d'une phrase ou d'une image, que je capte, ou que j'ai interprétée de travers, grâce à lui, et qui peut m'emmener loin.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Oui. Le corps des danseurs et des performeuses parce qu'il y a l'apparition du mouvement, de la présence. Le corps des gens en général aussi. Le corps au quotidien, dans son propre cadre, le corps au travail, j'ai une immense tendresse et une considération pour le travail des autres, la précision d'un geste, l'effort qui est fait, la rudesse du monde du travail aussi, et puis les trajectoires, les silhouettes au loin, le corps du modèle qui se déplace lentement pendant que je le prends en photo.

Pendant ma première résidence, à Helsinki, en Finlande, j'ai rencontré Tomasz Szrama² qui faisait partie du HIAP l'association qui s'occupait des artistes. Lors d'une discussion, il m'apprend qu'il est performeur, évoque quelques performances et me parle de la photographie qu'il a réalisée la veille, tard, une fois qu'il a couché ses jeunes enfants, puisque ce n'est pas si simple de tout mener de front. Et ça m'avait plu qu'il parle de ses enfants, de ce que ça fait dans la vie d'un artiste, du fait que ce n'est pas anodin. L'image qu'il a réalisée est sombre (de nuit), il penche la tête et s'allume une cigarette à une petite flamme

2. Tomasz Szrama, performeur : www.tomaszszrama.com

qui sort d'un cœur de bœuf qu'il s'est scotché sur la poitrine, qu'il soutient de sa main comme s'il tenait son propre cœur. Cette photographie deviendra une image-étape pour moi. Il ne s'agit pas d'une révélation, simplement d'un état de fait : l'avant, l'après. J'ai vu des reportages photographiques de ses autres performances (jamais en vrai, pour l'heure) puis j'ai vu d'autres artistes. Six ans après, je lui ai proposé un échange : une de mes photos contre cette photo, et je suis très heureuse qu'il ait accepté.

Les performances et la danse sont les formes d'art qui me bouleversent le plus, peut-être parce que c'est en dehors du langage écrit que je pratique ? C'est le corps d'une personne, libre, qui fait quelque chose sous nos yeux, dont on ne peut ni deviner ni garder la totalité. C'est une expression, un jeu/je que l'on ne va pas interrompre. Au mieux on s'en éloigne. Il y a cette force absolue du corps qui est là, qu'on ne pourra pas éviter, qui s'adresse à nous, spécifiquement à nous, en tant qu'individus. Les gestes sont précis. C'est très souvent sans paroles. Et les limites s'évanouissent : je suis spectatrice d'un corps en action, à ma hauteur. J'aime la puissance nue de cette interaction. Les performances et la danse sont la preuve et l'expression concrète de notre liberté individuelle, et de nos liens.

Je ne fais pas exactement de performance. Pour une lecture, je travaille sur la performance du corps dans la parole, la présence secondée par le texte. Mon *protocole à la chaise* est une perfor-

mance de création photographique, qui ne se déroule pas face au public. Je prends place dans un lieu que j'observe, avec lequel j'interagis, tout en déplaçant la chaise et mon corps, face à l'appareil photo.

Ce qui se rapproche le plus de la liberté de la performance serait, à mon avis, l'installation : c'est soi et le monde, soi et autour et une série d'objets, d'œuvres ou de matériaux.

J'ai mené plusieurs fois des projets avec des enfants, où les objets de l'école par exemple, sont emportés dans un jardin, et sans le décréter, on expérimente ensemble le jeu et l'approche du petit enfant. L'objet perd sa fonction, mais il est parfaitement ce qu'il est, *matériellement*, il a une texture, une taille, une couleur, une forme.

C'est très intéressant de voir comme l'humain aime les agencements, les groupements, les ordonnancements. Les enfants choisissent souvent une série : plusieurs feutres, plusieurs objets bleus, plusieurs objets de la même taille.

Un jour, lors d'une séance sous la pluie, une élève d'une classe de CE2 choisit un banc en pierre et une poignée de stylos billes. Elle les pose dans tous les sens à égale distance les uns des autres sur l'ensemble de la surface. Elle rajoute quelques feutres fluo. Ce qui m'a enthousiasmé c'est l'essence du truc : son geste, ses choix traduisaient en image ce que je pense des installations. C'est-à-dire la liberté d'interagir, très tranquillement et personnellement, avec un espace précis, en se basant sur son envie, sans pression de l'adulte, sans

consigne. Et pourtant *avec* : avec la contrainte d'installer quelque chose quelque part, avec mille interactions, envie, intuition, matière, pesanteur, équilibre, espace. Et le geste ! La matérialisation du geste qui n'a pas besoin de s'expliquer, on ne demande pas à un enfant : pourquoi tu joues *comme ça* ? C'est soi-même dans un espace avec un objet. Une cuillère pour taper sur la table, pour tester et découvrir tout à coup le bruit, on a tous commencé par ça.

Et dans ce cas précis, je trouvais captivant de *lire* que les stylos étaient ordonnancés aléatoirement. C'est-à-dire en tension les uns avec les autres, tous, dans les limites de la surface de pierre et pourtant libres de toute règle préétablie. Son corps avait trouvé une mise en place *satisfaisante*. Elle ne les a pas balancés sur le banc, mais elle n'a pas eu besoin de réflexion préalable. Ça s'est fait, je crois, dans la pratique de l'instant, par le geste, par expérimentation directe, avec le corps.

Cet agencement aléatoire se retrouve avec les graines de chia en *pudding* (qui donne un peu de croustillant, mélangées à des smoothies). La recette est simple : il suffit de les mettre dans de l'eau pour que chaque graine développe une enveloppe gélatineuse, qui devient une surface d'interaction plus riche que la surface sèche. Elles s'attirent les unes les autres sans se gêner. Sur un léger relief, sur un pli, elles s'agencent et forment une ligne ou une figure faite de graines équidistantes, mais dans tous les sens, c'est ordonné et libre, ou désordonné et organisé. C'est un prin-

cipe très répandu dans la nature, réseaux de racines, moisissures, rhizomes. C'est un système adéquat pour couvrir une surface efficacement et librement, pour englober des irrégularités, s'adapter à un terrain spécifique, contourner un obstacle, avancer. C'est une forme d'intelligence physique, systémique. Et je ne peux que vous renvoyer à mon animal- plante fétiche (qui n'est ni vraiment un animal, ni une plante, ni un champignon) qu'est le blob des forêts, il est enthousiasmant et fascinant — d'ailleurs un jour j'aurai un t-shirt marqué d'un *Blob forever*, parce que quand même !

Dans certains de mes projets, je revendique la dimension d'installation pour mettre en œuvre cette modalité, parce que personne ne peut expérimenter la relation *corps/espace* à votre place. Pratiquer notre liberté individuelle et corporelle, c'est concret et politique. Et ça participe de la recherche qui nous occupera peut-être toute une vie : agir librement, en conscience, grandir, interagir, avec l'espace et les autres, sans s'effacer, sans effacer le corps, les corps, en bonne intelligence, comme des petites graines de chia suffisamment hydratées, avec entraînement, recherches, et plaisir aussi.

C'est probablement à la base du travail des danseurs, des circaciennes, des chanteuses, des peintres, des musiciennes, des comédiennes, des artisans, des mécaniciennes, de toute personne ayant une activité manuelle dans des conditions satisfaisantes, qui utilisent le corps dans sa pra-

tique (mais qui ne l'utilise pas ?) pour qui le corps est un instrument. La recherche du geste qui convient, le savoir-faire, la satisfaction et l'intelligence du geste. Même si on est loin d'avoir tous et toutes la possibilité de décider que notre corps est *vraiment notre outil*, et qu'il n'a pas à être totalement asservi à une logique économique féroce, abrutissante et prédatrice.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Indirectement oui. Ce qui m'importe le plus c'est la liberté. Grandir en liberté, pratiquer ma liberté d'action, de manœuvre, d'imagination. Et œuvrer pour celle des autres. La liberté effective et relative passe par le corps. C'est une quête et une conquête, pas à pas. Je le constate chaque jour en tant que femme, artiste et citoyenne.

En ce qui concerne mon corps, plus ça va et plus j'ai envie de m'affranchir de ce qui comprime, de ce qui contraint, pour rien ou pour de mauvaises raisons, qui ne me satisfont plus. Je veux dormir ou nager nue, pisser dehors dans la forêt, anéantir mon usage des soutiens-gorges, sentir le vent sur la peau, c'est un plaisir et une envie physique.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

C'est global, entre le travail professionnel et le travail d'être humaine.

Dans un entretien radiophonique, Michel Serres

parlait de l'idée du double pendant la création, que la personne qui crée est (devient ?) un peu *une autre*. Je n'adhère pas à ce point de vue. Je pense que la création est un acte qui nous transforme, mais qui nous rapproche de nous-mêmes, avec intensité. Si créer, ou faire ce que l'on fait de mieux, ce qui a le plus de sens pour nous, si cela a avoir avec le désir (de vie) alors ce puissant désir est loin de nous dédoubler, il me semble qu'il réunifie le corps et l'esprit, qu'il amplifie la/leur vitalité. C'est sûrement ce qu'on cherche tous, si loin, si souvent, si longtemps toujours ? Je pense avoir appris ça : que ce qui nous justifie en tant qu'humain, c'est l'envie d'être pleinement soi-même, pas au niveau de l'ego, mais de l'usage de soi-même, dans notre entièreté, et en interaction avec l'intérieur, l'extérieur, et les autres.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Dans la solitude, vitale, et dans les liens, l'interaction. Dans la conscience et l'observation de l'espace autour. Dans le fait d'écouter de la musique, lire, manger, discuter. Dans l'action. Quand le corps ou l'esprit avance, quand ils sont sujets de verbes. Quand j'apprends quelque chose de nouveau. Et puis dans l'amour, émotionnel et physique, et l'élan que c'est et que ça donne en même temps. C'est pour ça d'ailleurs que je n'aime pas l'image de *la petite mort* pour décrire le plaisir intense, l'orgasme, ça me paraît fondamentalement erroné. La mort du mental, oui, un moment débranché, dépassé par les événements. La petite

mort de l'entité, du duo (si tel est le cas) dans un oubli de l'autre un instant, aussi, pourquoi pas. La mort du jeu de rôle et des convenances, à coup sûr, du cirque relationnel et social. Mais sûrement pas celle du corps qui est bien là, repu, satisfait, plein et entier. Celui des amants remplit la place, le lit, les bras, le monde. Le plus intense du plaisir m'apporte cette émotion d'être vivante et de le constater et de n'en plus douter, d'en avoir intimement la démonstration, d'en avoir puissamment conscience, et tout autant conscience de la finitude et de l'éphémère et la chance et la gratitude. Pour moi, il y a un lien entre écriture et désir, c'est un élan semblable. Le plaisir, lui, n'est pas garanti, c'est une recherche, un espoir. Il y a toujours une part de surprise, dans le sens où le corps est surpris, il le redécouvre, il l'expérimente au présent à chaque fois.

Fais-tu du sport ?

J'ai un cours de gym où je vais aussi assidument que possible, une fois par semaine, parce que notre professeure est la personne la plus bienveillante que je connaisse. Elle propose exactement ce que j'aime : découvrir et faire des gestes *faisables*, qu'elle tire de multiples disciplines : yoga, stretching, danse... Elle dit : c'est bien de bâiller, que le ventre gargouille, qu'un muscle vibre (on m'a toujours reproché ça durant ma scolarité, signe de faiblesse, de manque d'entraînement). Si une personne arrive en retard, elle dit *voyez, c'est bien, parce que c'est pas simple de se libé-*

rer et c'est super d'y arriver. Je trouve merveilleux qu'elle dise sincèrement des choses pareilles. Je fais aussi les *cinq tibétains*, routine qu'elle nous a enseignée, je m'y colle quotidiennement, j'abandonne puis je recommence à nouveau. C'est une série de cinq mouvements assez faciles à faire, qui mènent notamment à l'immortalité, mais aussi et surtout à une légère sensation de bonne humeur, même quand on ne l'a pas prévu.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

Un lien de cause à effet dans la cohabitation améliorée avec les douleurs chroniques et intermittentes dues à l'usage de l'ordinateur.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

Il y a des jours où le poids de ce qu'il devrait être, esthétiquement, socialement, pèse sur la confiance en soi. Alors je négocie.

Je me permets de rajouter ici une question : *qu'est-ce que le confinement a fait à ton corps ?*

Parce que ce fut un temps à part, imposé au corps personnel et social, quasi mondial, autant qu'aux esprits, à nos mouvements et à nos modes de vie. Je me dis que c'est super que certaines personnes aient pu le vivre relativement bien. J'en ai été incapable. J'étais débordée par l'angoisse face au risque irrationnel et aux risques réels impossibles à évaluer sereinement au départ. Parce qu'il y a des personnes fragiles dans mon entourage.

C'était aussi un temps hors du temps, plombé, sans liberté, le contraire du temps libre. La foule d'interdictions m'a replongé dans une sorte d'enfance forcée : pas le permis, pas la permission. Avec un mal de tête toujours un peu là, à l'image du cerveau, amorphe, comme un aquarium un peu sale, avec des bouts d'algues qui flottent. La création quasi au point mort. Ce qui a confirmé que mon besoin de penser librement, réfléchir, échafauder, suivre des pistes mentales, m'égarer, est en lien direct avec le corps et le mouvement, le futur et les possibilités. Le corps était à la fois devenu insipide (à cause des limitations ?) et central. La nourriture était un sujet constant, pour se faire du bien. Ce qui révèle aussi comme mon inconfort était celui d'une personne privilégiée et à l'abri.

Mon corps a pris deux ans dans les dents en termes de poids, de vieillissement – j'ai vraiment eu l'impression de vieillir. Mais aussi en termes d'expérience – parce que j'ai vieilli, justement. Depuis, je vise toute une série de sujets, de progrès ou de reconquêtes : professionnellement, créativement, et politiquement aussi, avec plus de joie (un peu moins de colère ?) et plus d'engagement concret.

Qui sont les alliées et les ennemies de ton corps ?

J'essaie d'être une alliée à la hauteur, vu que je suis aussi l'ennemie la plus proche.

L'été 2020, j'ai eu la chance de croiser en ligne

Renard.ca, qui maintenant s'appelle Vivace³, et ce fut comme d'ouvrir une porte sur un champ inconnu, de redécouvrir une évidence (et la bouffée d'air que ça fait !) Cette entité est formée par un couple, avec un jeune enfant maintenant, qui a pour base de recherche le mouvement. Ils décryptent, questionnent de nombreuses personnes inspirantes, expérimentent la place du mouvement dans nos activités. Ils interrogent la place de certains objets, limitants (ennemis ?) afin d'agir et être au mieux. C'est passionnant et communicatif.

Auparavant, je n'avais jamais réellement analysé mes sujets sous l'angle du mouvement, il y avait le corps, l'espace et les gestes, le mouvement en tant que tel était une résultante. Le mouvement est partout. Nous avons fait un podcast ensemble. Et depuis, j'ai intégré cette dimension dans ce que je questionne autant que dans mon quotidien.

Au-delà des alliés et des ennemis extérieurs, je suis épatée par la capacité du corps à décréter au-delà de ma propre volonté : l'écroulement en quelques minutes parce que les échéances sont passées et qu'il lâche tout, alors que je dois encore rentrer à la maison. Ses messages parfois limpides. La sensation pleine, de la musique, du désir amoureux, créatif, intellectuel qui occupe toute la place, qui prend au corps. La puissance physique des émotions : j'ai parfois l'impression d'avoir cinq ans et demi. Alors je me dis qu'il faut bien

3. Vivace, le design actif à la maison : <https://vivace.maison/>

que jeunesse se passe, et que ce n'est pas si grave (que c'est tant mieux ?) Ma grande tante, qui est tombée amoureuse à plus de 80 ans, parlait avec malice de ce que ça peut faire et comment ça met de l'huile dans les rouages. Je suis persuadée que notre corps est fait pour ressentir, vibrer, expérimenter, avancer.

Le risque, c'est qu'à trop être à l'écoute de ce langage, je vais parfois scruter, décoder jusqu'au moindre signe et je peux tomber dans la culpabilité face à une baisse d'énergie, une blessure, une maladie, pour n'avoir pas su l'éviter. Pareil face à une intuition que le corps (et l'inconscient) semble avoir eue et que je n'aurais pas suivie.

Le plus terrible est l'envahissement du corps par la peur, la tristesse ou le désespoir. C'est un écœurement violent, physique, gluant, qui semble insoluble, l'esprit s'emballe et perd la mesure, pendant que le corps relaye la sensation intensément. Et ça peut durer.

Les petites ennemies fourbes et usantes seraient également toutes les injonctions intériorisées.

Mais notre ennemi véritable, omnipotent et commun, reste le capitalisme et la marchandisation forcenée de tout. Le corps de l'humanité, de ce point de vue là, n'a quasiment plus aucune valeur intrinsèque et c'est terrifiant. Et que dire de la valeur du corps animal, du vivant, ou du corps terrestre, petit machin céleste négligeable, mais non interchangeable ?

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

J'essaie de simplifier les choses, les produits, les gestes. Je suis passée au shampoing solide et j'ai redécouvert le savon. Après trente ans de gel douche en bouteille plastique. Quelle bêtise tout de même : ce n'était pas si compliqué (sérieux, redécouvrir le savon !). Quand je peux, j'essaie de résoudre un problème d'abord par le bon geste sur le corps : kiné, shiatsu, ou en apprenant un geste qui soulage, fortifie, étire, ce qui fonctionne souvent mieux que ce que j'imaginai au départ.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Oui, parfois. La maladie, la douleur et la perte de mémoire.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

L'énergie de la petite enfance, ça oui !

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Non.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

C'est un plaisir renouvelé, une envie irrésistible. J'ai faim très souvent dans la journée. Je fais attention depuis quelques années, c'est un apprentissage, à la fois pour améliorer la qualité, faire des choix, parce que ça joue pour me sentir bien et que c'est un enjeu tellement vaste. Et aussi pour réduire la quantité. Mais je pense que l'idée même de régime me donne faim, alors je m'efforce de

laisser ça à la marge, de ne pas tomber dedans. Et puis j'aime manger. J'aime le poivron rouge, les tomates du jardin et m'asseoir dehors pour boire un café.

Les artistes ont-ils un corps ?

Ah, le corps immatériel de l'artiste qui vit de passion et de visibilité ! Pas pratique pour tenir un stylo tout ça.

Pauline Sauveur mêle écriture, photographie et installation dans des projets hybrides afin de questionner le quotidien, l'intimité, la relation au corps, à l'espace et au territoire. Ses livres sont publiés en littérature générale et jeunesse.

Ses projets ont parfois des noms curieux : Presqu'il-e, La nuit beaucoup, Arpenter c'est peut-être le verbe, Le petit déjeuner, Les chaises sont des fenêtres comme les autres... Elle est également architecte conseillère et intervient dans le cadre d'actions de sensibilisation à l'architecture, au patrimoine, au paysage.

www.paulinesauveur.fr

Adrien Meignan

Comment décrirais-tu ton corps ?

J'ai longtemps considéré que mon corps était ma prison, n'enfermant que ma frustration. Mais c'est l'inverse, mon corps ne reflète que ce qui m'empêche, grossit et subit le temps que je lui inflige. Il est l'apparence de mon désarroi, de mes peines et parfois de mes joies. Je suis toujours en quête d'une harmonie avec lui, y cherchant les sources de bonheur.

Je pense que l'on oublie souvent que le corps peut être une source de joie et le pilier de nos expressions. J'ai expérimenté cette idée durant les cours de théâtre au lycée. Mon corps exprimait tout, il était l'éclat qui démontrait le bonheur que j'avais à transmettre mon énergie. Mais c'était une contradiction, car lorsque je n'étais pas dans la salle où avaient lieu les cours, je l'oubliais, il me torturait. J'ai eu très jeune des problèmes de santé qui pourtant apparaissent plus tard chez

l'homme. L'appendicite, la varice à ma jambe gauche et le diabète de type deux m'ont fait penser que je consumais mon corps avant de pouvoir en jouir.

Aujourd'hui, je cherche constamment l'équilibre et construis avec l'histoire de mon corps ce qui pourrait être la joie d'exister. Il y a dans mon corps mes engagements et mes sensibilités. Le corps est évidemment politique. Comme il s'expose à toutes, il véhicule ce que je suis sans pour autant se stéréotyper et se caricaturer. Enfant, on m'a appris à détester mon corps par des remarques méchantes. Le seul salut que j'ai pu trouver pour avancer dans la vie est de prendre l'énergie du combat pour apprendre à le considérer. J'estime les corps et donc j'estime le mien. Il est constamment en attente d'un entrelacement, du plaisir qu'il peut y avoir dans la rencontre d'un corps avec un autre. Je ne veux pas avoir un autre corps que le mien, je veux apprendre à l'aimer au contact d'autres corps.

Plutôt que penser que mon corps se détériore, penser sa noirceur, je préfère le penser comme en évolution perpétuelle, comme un objet s'adaptant à toutes les positions ou situations. Je sais pourtant qu'il faut faire quelques efforts pour « être bien dans son corps ». Cette expression me réveille, comme toute l'idéologie que sous-tend l'apologie du dépassement de soi. Aucun corps ne doit participer à une compétition, ne doit se dépasser, surtout pas quand celui-ci est abîmé par la maladie. Le corps doit être libre et la seule possi-

bilité qu'il le soit est d'accepter de le laisser tranquille.

Nous vivons dans une époque où l'idéologie qui domine fait un appel violent aux corps, exige d'eux d'être plus costaud, de s'endurcir et de se faire souffrir. Le corps ne se dirige pas comme on dirige une entreprise. Le corps ne se commande pas comme on dirige une dictature. Le corps est l'espace de soi-même, il doit être le plus proche de l'idéal de liberté, même si cela est plus complexe chez beaucoup de monde. Le corps ne s'augmente pas et la société doit tout faire, dans l'apprentissage et dans l'accompagnement, pour faire en sorte qu'il se subisse le moins possible.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Je suis peut-être le moins bien placé pour faire de grands discours politiques sur le corps. Il n'est pas mon outil de travail, juste le transmetteur et le réceptacle. Il me permet de lire de la façon la plus agréable possible, le plus souvent allongé sur le ventre, recouvert d'une couette. Il me permet d'écrire avec cette urgence, le corps penché contre l'ordinateur comme dans un élan vital. Il n'est pas essentiel à ma pratique, mais mon corps est le lieu où passent toutes mes émotions que je souhaite retranscrire quand j'écris mes chroniques littéraires.

Le rôle du corps et non pas simplement du mien est primordial partout, même dans les livres. Il se niche soit dans une thématique directe abordée par l'auteurice que je lis, soit de manière plus éva-

sive ou plus lointaine. Mais au-delà du livre, car je crois qu'il y a un autre espace pour défendre la littérature que le livre, le corps est primordial lorsque j'assiste à une lecture de poésie. Il peut me déranger, m'obséder, m'attendrir, me concentrer sur autre chose que le texte lu, me maintenir en éveil, me lasser ou s'entremêler à ce que j'écoute. L'idée de corps en littérature est sous-exploitée. On le laisse volontiers au théâtre. J'ai longtemps écrit sur le théâtre, y cherchant cette primauté du corps, que ce soit le corps du comédien ou celui du/de la spectateurice. Mais je crois que ce clivage entre une littérature de pages et une littérature de scène doit être dépassé. J'aime profondément quand des corps incarnent des textes, quand le corps devient le transmetteur d'une idée. Le corps est beau quand il raconte une histoire. La littérature que je défends le plus est celle où le corps n'est pas relégué au placard des vieilles choses, des contraintes pour certain-es ou des outils de pouvoirs pour d'autres.

Quand mon corps n'est pas dans un état qui me permet d'exercer ma passion, de la partager, c'est un crève-cœur, mais j'accepte sans me morfondre. Cela ne m'arrive pas souvent, c'est une chance. Ce qui me contraint le plus souvent est mon état mental ou ma situation financière. Les contraintes se trouvent d'ailleurs plus dans cette oppression sociale que l'on fait subir au corps. Le corps d'une personne pauvre ne s'aborde pas de la même façon que celui d'une personne riche. Cela paraît bateau de dire ça, mais c'est la logique du

capitalisme patriarcal qui s'établit ainsi. Je ne subis pas avec mon corps une oppression forte, mais j'ai appris à comprendre que d'autres corps, de personnes plus ou moins proches, sont plus empêchés que le mien.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Si un jour, je me vois empêcher de pouvoir entendre, voir, je ne sais pas comment je ferais. C'est un privilège que j'ai de pouvoir lire, écouter et voir la littérature que j'aime. J'en prends souvent conscience. Je ne sais pas ce que je ferais si un jour mon corps ne peut plus accueillir cela. L'idée me terrifie, mais l'adaptation d'une personne aveugle doit me faire réaliser qu'on peut toujours continuer à éprouver du plaisir malgré le handicap.

Quand j'étais lycéen, je prenais le train pour aller et rentrer de mon lycée. Dans le train du retour, il y avait souvent une personne fortement handicapée, sourde et aveugle. Une personne de la SNCF venait le chercher lorsque le train s'arrêtait à la gare. Avoir fait ces trajets avec cette personne durant plusieurs années m'a beaucoup marqué. Je n'arrivais pas à m'imaginer sa vie, comment il pouvait faire pour apprécier le temps qui passe, dans ce train qui traversait les paysages du Pas-de-Calais.

Un corps doit prendre conscience de ces privilèges. Ma préoccupation pour le corps dans la littérature est fortement imprégnée par cette idée, mais je ne sais pas si je serais capable de faire au-

trement que de voir et écouter. Ressentir des choses par la vue et l'ouïe m'est totalement indispensable, cela me permet de comprendre. Je ne sais pas ce que cela doit faire d'assister à une lecture en l'absence de ces sens. Je dois avouer que cela m'effraie beaucoup.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Je crois que j'ai peur de vieillir, mais c'est une impression étrange. Je fréquente beaucoup de personnes plus âgées que moi. J'ai toujours cette impression que l'âge que j'ai ne correspond pas à qui je suis. Quand je rappelle mon âge à un-e ami-e qui me le demande, il y a toujours un étonnement des deux côtés. Il y a une question qui reste sans réponse : est-ce que mon corps fait mon âge ? Je ne peux y répondre sans me dire que cela n'a rien avoir. Chaque corps est différent et c'est justement en côtoyant ceux de mes ami-e-s que je fais l'expérience de l'altérité et appréhende mieux mon corps.

Dans ma pratique de chroniqueur, je rencontre souvent des personnes à distance par internet. Mais j'essaie toujours de tout faire pour rencontrer la personne en vrai. C'est toujours d'ailleurs un moment de joie quand je rencontre un-e écrivain-e dont j'ai chroniqué et défendu son travail. Les lectures de poésie sont souvent le lieu de ces joies, me permettant de réaliser la corporalité d'une écriture. Cela me paraît essentiel pour comprendre le travail d'un-e écrivain-e de connaître son corps ou du moins de l'avoir vu au moins une

fois.

C'est ainsi que j'évolue au mieux, dans cette fréquentation plus ou moins proche du corps des autres. Ma pratique de chroniqueur ne déroge pas à cette règle. Plus je rencontre des écrivain-es en vrai, plus j'arrive à comprendre l'importance et l'enjeu de mon travail. C'est un apprentissage constant. Du moment que je considère le corps comme un élément central dans la vie, je dois faire en sorte de ne pas le nier. La négation du corps est une chose très violente, lutter contre est comme lutter contre les oppressions de notre société.

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

C'est aussi un apprentissage social d'évoluer parmi les corps des autres. Quand on connaît le corps d'un-e ami-e, on l'accepte comme allié. Souvent le corps de nos ennemis est invisible, masqué sous la carapace d'un CRS ou figé dans la posture de puissant-es. Mes alliés-es à moi ont un corps accueillant, ce qui ne veut pas dire que leurs corps sont parfaits. Elles ont un corps qui ne s'impose pas à moi. Quand je marche dans la rue, je fais l'expérience des corps violents, comme beaucoup de monde. Mais j'ai ce privilège d'homme cis de ne pas en avoir peur constamment.

Le corps que je considère comme le plus accueillant, outre celui de ceux pour lequel j'éprouve du désir, est celui des soignant-es et des aidant-es. Je me suis parfois retrouvé dans des situations où un-e soignant-e s'imposait de ma-

nière violente. Mais ce fut rare. Le plus souvent, quand je vais voir mon médecin généraliste, son corps me rassure, dans les gestes qu'il fait lors de l'auscultation. C'est un privilège, car notre société est ultra-violente dans le rapport au soin et à l'aide.

Dans le contact physique d'un-e soignant-e, on ne doit pas se poser la question de la confiance ou alors exprimer rapidement ce qui ne va pas. C'est en amont que le travail de la confiance doit s'instaurer, lors de la formation des professionnels de santé. Les étudiant-e.s doivent apprendre ce rapport humain au corps. Ce sont encore des remarques bateau, mais il me semble que c'est la base d'une communauté : la confiance aux soignant-es. Le pire qui peut arriver est de subir une violence dans le cadre d'un soin. C'est une question primordiale selon moi.

Mais il y a aussi la question du soin que l'on s'apporte à soi-même. Je dois dire que c'est ambigu ayant très longtemps eu un comportement auto-destructeur dans mon alimentation. Ce n'est pas encore tout à fait réglé. L'apprentissage est long et fréquenter les corps peut me permettre ce soin que je m'apporte. Le commun qui m'est tellement important est une affaire de corps.

Nous avons tous très fortement besoin d'un corps, c'est notre joie et notre labeur. Le corps symbolise pour moi un lien avec soi-même et aux autres. Pas seulement humain d'ailleurs, notre corps est aussi lié à la nature et aux enjeux de l'écologie. Prendre conscience de l'importance de son corps, c'est

commencer à prendre conscience de notre habitat. Je lutte sans arrêt contre cette contradiction qui m'habite de ne pas assez prendre soin de moi, mais j'ai cette foi unique en l'altérité comme vecteur d'apprentissage. J'apprendrais énormément lorsque j'éprouverais la prochaine fois du plaisir au contact d'un corps. C'est mon chemin principal, celui d'être porté par l'entrelacement des corps du monde entier.

Je suis un homme cis, vivant à Nantes. Chroniqueur littéraire depuis près de 10 ans, je fréquente depuis que je suis dans cette ville la maison de la poésie et divers autres lieux culturels. Cela a aiguisé mon goût pour la poésie contemporaine. J'ai d'abord exercé sur le site *addict-culture* où j'ai appris ce travail grâce à Aurélie Tessier et le reste de l'équipe, j'écris maintenant sur le site *Un dernier livre avant la fin du monde*. Teddy Lonjean et les autres contributeurices m'y ont accueilli avec beaucoup de bienveillance. Je défends beaucoup la poésie contemporaine, mais également toutes sortes de littératures. J'ai créé un nouveau blog qui s'appelle *La vie sans principe*, et où je m'éclate à trouver de nouvelles façons de parler d'écritures. J'ai aussi une activité bénévole importante au sein notamment de l'association Accès au cinéma invisible.

Mathou

Comment décrirais-tu ton corps ?

Hors norme. Disgracieux, anormal. Mon corps prend de la place, il me devance quand j'arrive dans une pièce, dans la rue. Il dit qui je suis avant que les gens me connaissent, il me qualifie avant que je me sois présentée.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Il n'est pas un ennemi, mais pas vraiment un ami non plus. Je ne veux pas le détester, je ne veux pas être en conflit avec lui, je sais qu'il me fait souffrir, qu'il me cause tellement de soucis et tellement de peine, mais en même temps je sais que d'en faire mon ennemi ne servirait à rien. Je sais qu'il faudrait que j'en fasse un allié, un ami, un alter ego, mais je n'y arrive pas.

Mon corps est un ami encombrant. Celui qu'on présente quand même dans les soirées tout en sachant qu'il va nous mettre mal à l'aise parce qu'il

parle trop fort ou qu'il est mal élevé.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Beaucoup de larmes, beaucoup de régimes ratés, de yaourt zéro pour cent et puis pas mal de pâtes au fromage pour rattraper. Beaucoup de plaisirs aussi, d'amis, d'apéros, de fêtes, de joies.

Mon corps est le réceptacle de toutes mes émotions.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Oh que oui, le même avec trente kilos de moins. Si je n'avais qu'un seul vœu à faire, ce serait celui-là.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Non aucune, mon corps, paradoxalement, contrairement à tout ce que disent les médecins et les études scientifiques, est en pleine forme.

Est-ce que ton corps est une machine ?

Oui, une machine magnifique, superbe, qui me fait me lever, marcher, rire, réfléchir, créer, kiffer.

Ton corps a-t-il une fin ?

Oui, celle de ma mort.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Ma main droite et par extension mon avant-bras droit sont souvent tendus et j'ai quelques douleurs de temps en temps, surtout en période de

dédicaces où je dois en plus travailler le reste du temps, le combo 7 jours sur 7 est fatal :)

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Ma main, mon bras, mon cerveau, mon ventre, mon dos, tout mon corps en fait :)

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

J'ai des rituels, mais pas vraiment physiques. Je ne commence pas mes journées par une salutation au soleil. Mais un bon café, ça aide.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

J'en ai parlé et j'en parle toujours beaucoup dans mon travail, sans doute parce que je n'ai pas trouvé toutes les réponses à mes questions encore, alors je cherche toujours, j'écris, je dessine autour.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

Quand ma main, mon avant-bras me font trop mal, je vais chez l'ostéopathe.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Je pense qu'ils sont assez potes. Ils sont habitués l'un à l'autre.

Bien sûr, parfois mon cerveau est vide, souvent d'ailleurs. Il est vide, car il est rempli de beaucoup trop de choses, d'angoisses, de peurs, de charge. La solution alors est de sortir, de prendre l'air, de faire une pause pour vider mon cerveau de tout ce qui l'encombre pour qu'il puisse à nouveau se

remplir d'idées, bonnes ou mauvaises.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

Par forcément, il m'est arrivé de noter des idées dans la torpeur d'une fièvre dans le fond de mon lit.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Je trouverai autre chose. De toute façon, la possibilité de pratiquer mon art encore des dizaines d'années me semble économiquement compromise alors je trouverai bien autre chose, même si mon corps tient toujours la route.

Comment dors-tu ?

Jamais assez. La fatigue est, je pense, un bon ennemi de ma créativité et de ma productivité. Quand je suis fatiguée, je suis inutile : je suis un corps posé là, incapable de réfléchir, d'avancer avec un cerveau qui tourne en rond.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Oh que oui, il est le titre de beaucoup de chapitres de mes livres, le thème de BDs entières même.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Oui, car je définis mon corps à travers celui des autres, à travers ce que mon corps n'est pas (en comparaison de celui des autres) : élancé, mince,

normé. Je me dis que ça doit être si simple la vie avec un corps qui coche toutes les cases de la normalité. J'aimerais avoir un corps qui me permet de ne pas être définie par lui.

Je regarde le corps des autres avec beaucoup d'envie : des jambes qui se croisent élégamment, un cou fin et un ovale du visage bien dessiné, une nuque fine, un ventre à peine boursoufflé, des pieds fins, une cheville délicate.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

J'essaie de « faire la paix » avec lui (comme les grands livres de développement personnel le disent ^^), à travers mes écrits et mes dessins. Mais c'est loin d'être facile, peut-être que je ne suis pas prête à le faire, peut-être même que c'est impossible à faire dans la société actuelle si jugeante.

J'aime mon corps quand je ferme les yeux, sur un malentendu, par erreur.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Oui j'ai beaucoup appris sur ce que mon corps était à travers mes recherches et mes lectures sur la grossophobie et les corps gros. J'ai appris aussi que mon corps était plus fort que je le pensais, que la société dénigrait les corps gros, hors normes, mais qu'on était beaucoup à vivre en pleine santé avec.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Dans la marche, le vélo, la bonne nourriture, l'amour.

Fais-tu du sport ?

Je marche, je fais du vélo tous les jours, mais je n'ai pas de pratique sportive hebdomadaire, d'inscription à un cours de sport.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

C'est très ambivalent, car j'aimerais rester devant mon bureau toute la journée à travailler, à dessiner et à écrire, mais je sais aussi que je travaille mieux quand j'ai pris l'air. Mon cerveau est toujours tiraillé entre l'envie de rester scotché devant mon ordinateur et l'envie d'aller respirer le dehors.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

J'ai essayé tellement de fois. Mon corps est le résultat de tant de tentatives de modifications.

Qui sont les alliées et les ennemies de ton corps ?

Je n'ai que des ennemis : mon entourage, quelques amis (qui n'en sont pas vraiment), les magazines, la société...

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Je n'aime pas les massages, car je n'arrive pas à ne pas penser pendant à tout ce que j'ai à faire ou à ce que la masseuse (le masseur) est en train de

voir de mon corps. Pourtant je sais à quel point un massage fait du bien à mon corps. Je vais chez l'ostéopathe et sinon le reste du temps, je baisse les yeux quand je croise un miroir ou mon reflet dans une vitrine.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Oui beaucoup. J'ai peur que mon corps lourd un jour pèse sur mes articulations et ma santé et qu'on me dise « je te l'avais bien dit, être grosse, c'est mauvais pour ton corps ».

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Oh oui, je regrette le temps où j'étais moins grosse, avant tous ces régimes ratés. J'aimerais revenir à l'époque de ma fin d'adolescence où j'ai commencé mon premier régime et me dire de ne jamais-jamais-jamais-promis-juré-craché commencer à restreindre mon corps, car ce sera le début de ma véritable prise de poids et de ma perte.

Les photos pour cela sont de vrais crève-cœurs : je vois mes corps d'avant les régimes, que je détestais alors qu'ils étaient bien mieux que mon corps de maintenant.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Non, ma mère est médecin généraliste alors je n'ai pas de rendez-vous fixes ni même un tant soit peu organisés. Je fais des rendez-vous médicaux par téléphone ou avant l'apéro du dimanche :)

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

Complexe, extrêmement complexe. On est tous obligés de manger, sinon on meurt. Quand on arrête de fumer, on peut faire disparaître toute clope de sa vue et de sa vie. Mais moi je ne peux pas arrêter de manger sinon je meurs.

Ainsi manger est ma principale source de plaisir et de douleur mélangés.

J'adore cuisiner, préparer de bons plats, j'adore manger, j'y pense souvent à l'avance, j'aime les apéros, j'aime les grandes tables d'amis-es. Et pourtant je sais ô combien, à chaque fois que je fais rentrer de la nourriture dans mon corps, je vais le payer très cher.

Les artistes ont-ils un corps ?

Bien sûr. On ne sépare pas l'homme ou la femme de l'artiste et je pense qu'on ne sépare pas non plus le corps de l'artiste. Mon corps fait aussi de moi l'artiste que je suis.

riés que le quotidien, les peurs et les angoisses, la grossophobie et le post-partum.

Mathou, née dans les années 1980, vit à Angers et est illustratrice et autrice de bandes dessinées. Elle publie régulièrement sur les internets des dessins dont les sujets peuvent sans doute se résumer en une seule phrase : dans la vie, on fait ce qu'on peut est c'est déjà pas si mal ! Elle a publié une dizaine d'ouvrages depuis 2016 sur des thèmes aussi va-

Grace Ly

Comment décrirais-tu ton corps ?

Mon regard sur mon corps n'a pas été de tout repos, et ne l'est toujours pas. J'ai 42 ans, ce n'est donc pas une simple question de *maturité*, ou de laisser le temps au temps, comme le chantait un nostalgique dans les années 80. Ayant grandi dans mon corps de femme et de surcroît femme non-blanche en France, il a d'abord été décrit par les autres à ma place. « Yeux *bridés*/ cheveux tombant *comme des baguettes*/plutôt grande *pour une Chinoise*/moins plate que prévu/serrée du vagin/ vous n'êtes pas plutôt fines vers chez vous ? /vraiment tu ne fais pas *ton âge* ». Mon travail d'écriture m'a permis de me réapproprier ce corps qui ne m'appartenait pas. Mes yeux n'ont rien de bridé : ils voient sans limitation, à part des troubles de presbytie imputable à mon âge, sans lien avec un quelconque bagage génétique, et encore moins à mes origines asiatiques. Mes cheveux ne

sont pas ennuyeux, dociles ou comparables à un ustensile de cuisine. L'avis de ces autres sur ma taille, mon tour de poitrine, mon poids, le diamètre de mon vagin ou encore le nombre d'années d'existence qu'on m'attribuerait, par référence à une norme dont je serais l'ambassadrice ou au contraire, totalement exclue, me donne encore plus de force à dépoussiérer ces vues anciennes de l'esprit qui continuent de peser sur nos épaules.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Mon corps est mon ami les jours où je réussis mon trait d'eye-liner du premier coup, où le reflet du miroir me donne de l'énergie pour affronter ce que je dois affronter. Les autres jours, ceux où je me trouve moche quel que soit le filtre, c'est à moi d'être l'amie de mon corps.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Un estomac. Manger est très important à la fois pour alimenter mon corps et mon esprit, puisque c'est à propos des saveurs de mon enfance que j'ai eu le déclic pour écrire sur mon blog *lapetitebanane* en 2011. Je pense tout le temps à ce que je vais manger. Je me demande si ça fait assez longtemps depuis la dernière fois que j'ai mangé pour pouvoir remanger. Je fais des listes de cheffes dont j'aimerais goûter le travail et des comptes Instagram qui me font baver. J'épinglé sur la mappemonde les pays que j'aimerais visiter pour leurs cuisines. Je rêve de l'agence de voyages aux

circuits gastronomiques que je fonderais avec ma sœur une fois que le Covid-19 me laissera à nouveau prendre l'avion vers l'Est. On m'a dit que c'était très *asiatique* et la prophétie se réalise bien chez moi.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

J'ai voulu être blonde, avoir les yeux bleus, de longs cils, une taille fine, de plus gros seins, des longues jambes. Comme beaucoup de femmes nourries à leur corps défendant aux diktats depuis nos magazines féminins à nos films préférés en passant par les publicités dans le métro ou les clips à la télé, j'ai voulu être quelqu'un d'autre, n'importe qui d'autre, qui serait célébrée dans nos espaces publics.

Je sais que je ne serais jamais vraiment blonde. Même si je me décolore en platine, personne ne dira de moi « tiens, voilà la Blonde », à la rigueur on dira « tiens, voilà la Chinoise Blonde ».

Alors il me reste à célébrer nos corps tels qu'ils sont dans nos espaces publics.

Est-ce que ton corps est une machine ?

Il y a des jours où je me sens en mode automatique. Je lance le café et le processus d'écriture d'un seul bouton. Le breuvage goutte dans ma tasse et le texte que je veux écrire s'allonge mot par mot. Je compte le nombre de cafés que j'ai bus et le nombre de signes que je couche sur mon écran. Je me demande si je suis assez productive, si je vais peser dans la balance, si je mérite mon

métier d'écrivaine. Je déteste ces jours-là.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

J'aimerais dire que je fais vingt minutes de yoga le matin pour commencer la journée du bon pied. Ce serait trop la classe. Je l'ai fait une fois et c'était vraiment bien. Mais on est ici pour se dire la vérité, pas dans un magazine féminin calibré pour se culpabiliser. En réalité, je me fais un café, j'y ajoute une lichette de lait concentré sucré (c'est très mauvais pour le cœur) avant d'ouvrir Instagram où je regarde des replays d'émissions qui ont mal buzzé, des vidéos TikTok de grands-parents coréens qui dansent avec leurs petits-enfants ou de chats qui bondissent à la vue d'un concombre (c'est très mauvais pour le glamour). Quand je me sens coupable d'avoir trop scrollé, ou trop gloussé, je me refais un autre café et là, je m'y mets.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

Pendant longtemps je croyais que mon seul outil de travail devait se résumer à mon cerveau. Je croyais que des neurones bien entretenus suffiraient à faire de moi une *intellectuelle*, comme ma mère l'avait voulu pour moi parce qu'elle avait échoué à cet endroit. La peau de ses mains était rendue rêche, sèche, presque insensible aux variations de température à force de les faire travailler. Elle m'avait biberonné à l'ambition de porter un col bien blanc. Faire en sorte que la seule chose dont j'aurais besoin pour survivre à un coup dur,

à une guerre, un exil, soit cette masse molle aux capacités phénoménales protégée par le crâne, l'os le plus dur de mon corps.

J'ai appris plus tard que c'est faux. Le crâne n'est pas l'os le plus solide du corps humain et avoir la tête dure n'est pas une réalité physiologique. J'ai appris aussi que le cerveau n'est pas mon seul outil professionnel. J'ai besoin de ma voix, j'ai besoin de ma respiration. J'ai besoin d'avoir l'estomac ailleurs que dans les talons. En vrai, j'ai besoin que tout soit en ordre dans mon corps pour pouvoir me mettre au travail.

Souvent, je me lève avec un torticolis. Une douleur tout à fait supportable, parfois juste une gêne qui m'empêche de regarder à gauche et à droite au passage piéton. Je suis alors contrainte de penser à ce petit muscle du cou dont j'oublie invariablement l'existence s'il ne se froisse pas dans la nuit. Je prie alors le Seigneur de l'Anatomie de bien vouloir m'épargner dans la durée, je fais plusieurs recherches internet à l'aide des termes « détendre » et « soulager », je promets de ne plus me coucher avec les cheveux mouillés. Ces jours-là, j'écris peu, ou pas. Je fais autre chose, des tâches que je peux accomplir la nuque posée sur un coussin, en pleine conscience du besoin de l'ensemble de mon corps pour écrire, de la tête aux pieds, en passant par mes mains douces, dixit ma mère, et ce petit muscle dans le cou.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

J'écris beaucoup sur mon corps. Comment l'ho-

norer et m'en affranchir, comment m'en défaire et en être fière, comment y puiser de la force et ne pas y être réduite. Mon corps n'est jamais déconnecté de mon esprit. Nous avons tant de choses à faire avec nos corps, des galipettes, des chiens tête en bas, des festivals, des luttes, des marches.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Les plaisirs de la chair et de la chère sont indissociables. Je trouve suspicieux les gens qui n'aiment pas manger quand elles le peuvent. La quête du plaisir des femmes est au centre des luttes féministes et antiracistes. Sortir les femmes de la marge, de la périphérie des relations humaines, c'est redonner une place politique et de choix aux corps et aux plaisirs.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

J'ai laissé suggérer tout à l'heure que j'avais dépassé les diktats de beauté féminine. J'ai menti. Je me fais régulièrement des mèches blondes chez ma coiffeuse, j'allonge mes cils à l'aide de la brosse à picots de mon mascara, je pense à des séries d'abdos en vue d'une taille fine, je pense à manger moins même si j'oublie cette résolution quand j'ai faim. J'essaie de modifier mon corps sans me faire d'illusions et quand je ne le fais pas, je ne m'en veux pas. Je suis un produit de cette société irriguée d'injonctions sexistes, racistes, grossophobes, classistes. Je fais de mon mieux.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

J'ai eu une poussée de cheveux blancs pendant le confinement, des rides qui perlent aux commissures des yeux, la peau du buste qui plisse. Je ne porte plus de soutien-gorge. Je dis mon âge sans honte. La normalisation du vieillissement de nos corps de femmes dans nos esprits est en cours et j'espère en être.

J'aime le sésame grillé, faire glisser mon stylo
plume sur une feuille de papier et le mot
« pamplemousse ».

Florence Hinckel

Comment décrirais-tu ton corps ?

Là.

Je sais, ce n'est pas une description, mais je ne vois pas comment le décrire autrement. J'aurais pu répondre aussi « existant ». Je ressens ce besoin de rappeler qu'il existe, car le corps des écrivains est parfois oublié, notamment par le Code du travail, alors que nos œuvres, elles, sont protégées. Le corps des écrivaines est nié encore davantage, le fort rejet qui s'est exprimé à propos du mot « autrice » en est la preuve. Il faut pourtant rappeler l'existence des corps des écrivains et des écrivaines, et leurs besoins vitaux, et le plafond de verre exercé sur certains, si on veut améliorer leur condition.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Mon corps est un ami et un allié. Il me permet d'agir, habiter le monde, saisir des objets, enlacer

les gens que j'aime, m'immerger dans la mer, grimper des montagnes... Il est le vecteur des sens. Il est aussi le moyen de transmission de mon âme à d'autres âmes, par le biais de la parole ou de l'écrit ou du geste ou encore par mes postures. De l'écrit, surtout, bien entendu. Sans lui, je serais enfermée en moi-même.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Une âme. Je pense rarement à mon corps en termes d'organes. Os, muscles, sang, eau, tendons ou artères, inutile d'y penser s'ils ne font pas mal. Mon corps, la plupart du temps, ne contient que des rêves et des univers à explorer. Peut-être bien une bibliothèque, aussi.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Plus jeune, j'en aurais volontiers changé l'apparence... comme beaucoup de jeunes gens, j' imagine. En revanche, j'ai toujours été émerveillée par les capacités du corps humain. Le mien m'a toujours assez bien obéi jusqu'ici. Et c'est pour cette raison que désormais je l'aime totalement.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Par chance, non, jamais. Enfin rien de grave : cheville foulée, épaule bloquée, rien de notable.

Est-ce que ton corps est une machine ?

Oui. Le concept inventé par Deleuze selon lequel l'être humain est une machine désirante me plaît

beaucoup, à ce titre. Il en parle comme d'une usine, et ça me va. Il évoque les flux qui nous traversent, dont aucun ne se perd, mais tous se transforment, c'est une notion très joyeuse. Cette machine, du point de vue strictement mécanique cette fois, est aussi un miracle. Je m'étonne chaque jour qu'elle soit si bien faite, même si elle peut paraître imparfaite. C'est amusant qu'elle fonctionne suffisamment bien quand je la nourris, lui donne à boire, du repos et de l'air.

Ton corps a-t-il une fin ?

J'ai conscience de ses limites, à la fois en termes d'espace, car mon corps finit au bout de mes orteils, de mes doigts et de mon crâne, mais aussi en termes de temps. Il ne durera pas éternellement, et sans lui mon âme s'éteindra, car elle y est attachée. C'est cette condition sine qua non à ma finitude qui me fait l'apprécier chaque jour.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Pour l'instant, seul mon cerveau parfois me dit stop, je ne veux pas, je ne veux plus, arrête-toi un peu. Il me le fait savoir par des migraines qui stoppent toute velléité de création.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Je suis incapable de les dissocier. Toutes le sont.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Non. Néanmoins, quand je sens un manque d'inspiration, il faut que j'aille marcher ou courir ou

nager. Ensuite mon cerveau, nourri d'oxygène et d'endorphines, peut repartir.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

Tout comme l'âme est attachée au corps, mon travail de création l'est aussi. Corps et âme se répondent.

Je crois que c'est pour cela que les écrivains comparent souvent l'écriture au sport. À la lutte pour Irving (« La petite amie imaginaire ») ou à la course pour Murakami (« Autoportrait de l'écrivain en coureur de fond »). Ils expliquent qu'ils pratiquent un sport avec régularité, parfois avec passion, et que l'écriture participe du même mouvement.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

Il m'est arrivé de ressentir des douleurs au dos, de souffrir de tendinites au bras, à la main, à l'épaule. Pour éviter qu'elles ne reviennent, je me suis informée sur l'ergonomie adaptée aux personnes qui travaillent longtemps à l'ordinateur. J'ai investi dans une souris et un clavier adaptés, un fauteuil réglable, et j'ai ajusté à la bonne hauteur une planche de bois sur tréteaux en guise de bureau. J'ai aussi appris qu'il fallait souvent changer de positions. Depuis que j'ai mis en place ce dispositif, je n'ai plus de douleurs.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Le cerveau, ce n'est pas le corps ? Il en fait partie

intégrante, pour moi. La différence, c'est que c'est lui le chef. Et c'est lui, en effet, qui me handicape parfois, via des maux de tête. J'ai alors recours à la chimie des médicaments. J'ai enfin trouvé le médicament efficace. C'est fascinant aussi, la chimie.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

J'ai réussi à écrire même quand je souffrais de tendinites. L'une d'elles m'a pourtant causé de fortes douleurs. J'écrivais quand même. Mais je n'ai, par chance, jamais expérimenté de lourds dysfonctionnements. Donc je ne sais pas.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Je me tournerais vers la technologie pour tenter de résoudre ce problème physique. S'il y a du bon dans le transhumanisme, c'est du côté médical et palliatif qu'il faut le trouver, me semble-t-il. C'est le versant augmentatif dont il faut se méfier.

Comment dors-tu ? Ton sommeil a-t-il une influence sur ton travail ?

J'aime dormir. C'est une communion entre mon corps et mon âme qui me plaît beaucoup. Je déteste manquer de sommeil, car j'ai alors l'impression de ne pas vivre à 100 %. Comment écrire à 100 %, en ces cas-là ? C'est impossible.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Oui ! La machinerie du corps a inspiré tous mes récits d'anticipation pour ados, tous tournés vers la problématique transhumaniste. Quand on se pense comme une machine, cela ouvre des perspectives folles. Et il faut bien dire que l'éthique qui sous-tend les progrès biomécatroniques en est à ses balbutiements. Il y a beaucoup à réfléchir et à dire encore.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Bien sûr. L'humanité est un corps fait d'une multitude de corps. On ne peut pas l'oublier quand on écrit.

L'écriture est pour moi un moyen de me couler dans « d'autres vies que la mienne », comme l'écrit Carrère, mais aussi dans d'autres corps. C'est reposant de ne plus être soi, et d'explorer d'autres possibilités d'être, de désirer, d'habiter un corps qui n'est pas le sien.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

J'essaie plutôt de résoudre des problèmes liés à ma pratique artistique par mon corps. Par exemple, j'ai testé l'écriture debout, à une période où je trouvais que mon écriture manquait de dynamisme. J'ai fait des recherches là-dessus, et j'ai découvert que Philippe Roth écrivait debout (lui, c'était bien pour résoudre un problème de dos), mais aussi Victor Hugo, Henry Troyat et Fernando Pessoa. J'ai aussi trouvé un magnifique texte

de Michel Tournier sur cette question (dans « Le medianoche »), parce qu'écrire debout a bien sûr aussi une symbolique forte : « Il faut écrire debout, jamais à genoux. La vie est un travail qu'il faut toujours faire debout ».

J'ai donc testé l'écriture debout, avec un pupitre improvisé. Il faut une pièce assez large pour y faire des allers-retours avant de jeter quelques lignes sur son clavier. Cela a en effet remis du mouvement dans mon écriture. Je m'y remets toujours quand je souhaite à mon style davantage de verticalité.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Pas vraiment. Quand je travaille, c'est le temps où mon corps (hors le cerveau) est moins mobile qu'en temps normal. J'ai juste appris que je ne supportais pas que cela dure des heures.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Là où les sens sont flattés. Dans la mer, la nature, la nourriture, le vin, le sexe, l'art, la création, la vie !

Fais-tu du sport ?

Je cours de temps en temps. Aucune régularité, ni désir de performance. L'été, je nage (j'ai la chance de vivre près de la mer). Plus que l'idée de sport, c'est le désir d'être dehors, au sein d'un environnement naturel, qui m'amène à bouger.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

La chanson de Camille, « Assise », me parle beaucoup : « C'est quand même triste

D'être vissée sur sa chaise à mon âge ». Elle a raison ! Mais en être consciente ne résout rien.

Quand j'écris, mon cerveau est heureux, mais mon corps bout d'impatience. Quand je suis dehors, mon corps est heureux, mais mon cerveau bout d'impatience ! Je ne trouve pas l'équilibre tous les jours, loin de là, et la balance penche beaucoup plus souvent vers la satisfaction du cerveau que du corps. Ça me rend triste quand le déséquilibre est trop grand. Et surtout je trouve que je n'ai alors pas rendu assez hommage aux capacités de mon corps. C'est du gâchis.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

J'essaie de le maintenir en forme. Il prend alors la forme de cette forme (ou de ce manque de forme). Je le trouve assez plastique. C'est son apparence qui me sert d'alerte, pour me dire : hé, faut te bouger un peu plus, là.

Qui sont les alliées et les ennemies de ton corps ?

Le meilleur allié de mon corps est mon équilibre mental. Si je ne vais pas bien, mon corps se manifeste aussitôt d'une façon ou d'une autre. Il est vraiment un allié pour cela aussi, toujours en avance sur ma propre conscience.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

J'aimerais utiliser davantage de produits naturels faits-maison pour en tartiner mon visage, mais le temps que cela prend pour les confectionner m'ennuie. Car j'aime poser une crème qui sent bon sur ma peau. Ce geste rien que pour moi m'apaise, et me permet de contempler plus longuement qu'à d'autres moments le reflet de mon visage dans le miroir. Cela me permet de ne pas me perdre de vue ! Quand on écrit, on disparaît un peu, en tout cas on ne se voit plus, alors c'est important de rappeler à soi-même sa propre apparence corporelle. De la même manière, un massage du corps permet de se rappeler qu'on a une peau, et des muscles en dessous. Le corps a tellement besoin d'être dénoué ici ou là. Il porte toutes nos tensions intérieures. Parfois nous devons nous souvenir de lui pour lui faire du bien, et le remercier de tout ce qu'il porte et soutient.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Oui, bien sûr. Il m'inquiète, car je n'ai pas envie de voir mes capacités se réduire. L'idée de douleurs chroniques m'embête pas mal, aussi. Derrière ces inquiétudes il y a la peur panique de ne plus pouvoir écrire ou lire. Saurais-je m'y résigner ? Cela dit, d'une certaine manière, j'accueille déjà le vieillissement en y pensant un peu chaque jour. C'est un peu une éthique quotidienne.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Oui, la vue ! Ma vue a déjà un peu baissé et ça

m'ennuie de devoir porter des lunettes pour lire et écrire, et de devoir demander à mes enfants de déchiffrer les notices écrites en tout petit. Le jour où j'en serai à ne plus y voir assez pour lire ou écrire, j'espère que la technologie aura bien évolué pour le pallier encore mieux qu'aujourd'hui.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Pas souvent, non. S'il y a bien quelque chose qui m'a profondément agacée dans ma vie de femme, c'est la surmédicalisation qu'on nous impose, à chaque grossesse par exemple, mais pas seulement. Quand j'ai pris conscience que je n'avais pas besoin d'aller si souvent chez médecins et spécialistes, j'ai arrêté. C'était une mauvaise façon de me rappeler que j'avais un corps, chargée de reproches ou d'injonctions. C'était une façon, aussi, de m'y ramener sans cesse, comme si je n'étais qu'un corps. Or l'écrivaine, si elle a besoin de rappeler au monde qu'elle a un corps pour défendre ses droits d'être humain et d'autrice, pour créer à besoin d'oublier son corps plus souvent que ne lui permet la société.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

La nourriture, c'est un plaisir. Jeune adulte, c'était plus compliqué. Je voyais de nombreux aliments comme des ennemis trop gras, ou trop sucrés, ou trop ceci ou trop cela (ces idées qu'on rentre à coups de pioche dans la tête des filles). J'ai retrou-

vé un rapport sain et serein avec la nourriture après la naissance de ma fille. Et c'est encore plus équilibré maintenant qu'écrire est mon métier de chaque jour. Désormais je ne mange que ce dont j'ai envie, et j'ai le sentiment de n'avoir envie que de ce dont mon corps a besoin.

Une bonne nourriture spirituelle est décidément la réponse à beaucoup de tracas du corps (et versa-vice).

Florence Hinckel est écrivaine de romans qui s'adressent essentiellement aux enfants, adolescent-es et jeunes adultes. On trouve le descriptif de ses livres, toute son actualité, ainsi que des conseils pour artistes-auteurs et autrices, sur son site florencehinckel.com (on y trouve même cet article qui s'adresse directement au corps des écrivain-es : <https://florencehinckel.com/vous-prendrez-bien-une-pincee-de-rouages/>).

Chantal Frontale

Comment décrirais-tu ton corps ?

Libre.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Il est redevenu un ami.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Une effervescence que j'ai beaucoup de mal à canaliser.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Nope !

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Nope.

Est-ce que ton corps est une machine ?

En quelque sorte oui.

Ton corps a-t-il une fin ?
J'imagine que oui.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?
Mon cerveau parasite énormément mes actions. Et en fait, je reviens sur la question de « aimerais-tu un autre corps ? » et bien oui, un corps dont le cerveau est détachable.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?
La main principalement, le cœur, le cerveau et au final le corps entier selon les postures que je dois prendre pour réaliser les tattoos.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?
Non.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?
Il en est le support.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?
Toutes les tatoueur·euses ont plus ou moins le même symptôme : le dos. À part prendre de meilleures postures et se muscler, je pense qu'il n'y a pas grand-chose à faire.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?
Aahah je l'ai déjà évoqué plus haut, mais oui être « trop » créatif devient un problème parce que le cerveau est occupé à faire des images ou autres, au lieu de mettre en œuvre ou en place les choses.

Ce qui vient parasiter l'image de base sur laquelle on était parti, puis s'ensuit tout ce mélange de questionnements tout aussi débiles les uns que les autres.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?
Oui.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?
Un poignet cassé, ça c'est vraiment la loose, et pour essayer de pratiquer de la même façon je réalisais des fresques de l'autre main pour continuer de pratiquer et essayer d'éduquer mon autre main, aux gestes si paramétrés de l'autre.

Comment dors-tu ? Ton sommeil a-t-il une influence sur ton travail ?
Mon sommeil, vous voulez dire la durée ? Je ne dors pas beaucoup, donc de ce côté-là c'est cool j'arrive à créer même en étant assez fatiguée, mais sinon les rêves peuvent être évidemment une source d'inspiration.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?
Non.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?
Oui, beaucoup !

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Non.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Oui, l'acceptation. C'est un long chemin, mais le fait que ça devienne un support de créativité m'a motivé à l'entretenir correctement.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Dans énormément de choses : la danse, le sport, le sexe, l'immobilité, la flottaison, il y en a plein !

Fais-tu du sport ?

Oui ! Entre deux et trois fois par semaine, mais ce n'est pas un truc automatique, j'y vais quand j'ai envie d'y aller, aucune pression sur la constance de l'exercice !

Essaies-tu de modifier ton corps ?

Oui, de le rendre plus en capacité de mouvements, plus fort, plus à même de réaliser ce que je souhaite faire.

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

Allié : nourriture Ennemi : alcool

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Heu... zéro.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Non pas vraiment, j'y trouve mon compte dans ce « truc » périssable, ahaha.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Pas grand-chose non, je me rends juste compte de comment la peau évolue, et c'est assez magique quand même comme truc, je suis devenue un peu zinzin sur la peau des gens, parce que cette matière organique (qui montre pas mal le vieillissement) est hyper aléatoire. Quand je rencontre des gens avec qui j'ai un contact physique, mon cœur/corps s'emballe si je tombe sur une belle peau.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Non.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

J'essaie de me rééduquer à manger correctement. Mais je pense que ça joue énormément avec la situation « en couple », « célibataire », et compagnie.

Les artistes ont-ils un corps ?

Oui, mais qui ne leur appartient pas complètement, j'ai l'impression. Ils l'utilisent comme ils ont envie, sans forcément en prendre soin, une enveloppe dans laquelle il pourrait rentrer et sortir sans avoir de droit de passage.

Chantal Frontale est tatoueuse.

Laëtitia Bourget

Comment décrirais-tu ton corps ?

Élancé, souple, vigoureux, complexe, intelligent, sensible, réceptif et très très fonctionnel.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Mon corps n'est surtout pas distinct de moi, il est une des dimensions de mon être. Je ne peux pas le considéré comme un autre, même si parfois lorsque j'en perçois l'image, je suis étonnée de son apparence. J'en éprouve un sentiment d'étrangeté. Je perçois mon corps comme une sorte d'interface sensible qui me permet de percevoir et d'interagir, de manifester mon être. Mon corps va de soi en fait, d'une certaine manière, et j'accepte ce qu'il exprime dont je n'ai parfois pas conscience, sans chercher à contrôler ou dissimuler quoi que ce soit.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Une symphonie de palpitations, de vibrations, grincements, et flux divers qui me maintiennent en vie. Et une multitude de populations avec lesquelles je cohabite le plus harmonieusement possible.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Quand j'étais enfant, j'ai pu croire que ma condition aurait été meilleure si j'avais eu les cheveux roux et très frisés, si mon nez avait été moins long, mes seins plus précoces et plus généreux, ma peau plus ambrée, mes jambes moins longues, mieux proportionnées à mon buste, etc. Et on m'a assuré qu'il y avait des moyens techniques d'y parvenir, mais qu'il fallait que j'attende d'être suffisamment mature, d'avoir assez de discernement, pour les entreprendre. Ça m'a réconforté. Puis j'ai achevé de me développer, suis sortie de l'enfance avec un corps de jeune femme, ai connu l'amour profond et réciproque. Toutes ces considérations, sources de complexes, m'ont quittée définitivement, vers la vingtaine. Ces fameuses techniques me sont alors apparues comme un véritable arsenal pour mener une guerre contre soi, et nous détourner de l'essentiel. Stop le maquillage (sauf pour jouer, et marquer des circonstances bien particulières), exit l'épilation, les soutiens-gorge et tout ce qui contraindrait mes formes pour répondre aux standards du moment. Mon corps est ce qui me permet d'être en vie, un cadeau des plus précieux, en somme. Il est aussi une manifesta-

tion de ce que je suis, je peux compter sur lui, chaque jour. Il me permet d'apprendre, de m'ajuster à ce que je souhaite réaliser, de former les gestes, d'intégrer mes expériences et d'enrichir ainsi ma conscience. Il me permet d'entrer en contact avec toutes sortes d'autres, de nouer des relations, de donner, de recevoir, de soutenir et prendre part, de réconforter, de peser. Depuis cette révélation de ma vingtaine, je n'ai cessé d'aimer et d'être aimée, toujours davantage, j'ai exploré, fabriqué et partagé, j'ai mis 3 enfants au monde, j'ai produit plus de lait que de besoin, je me suis sentie mère universelle. J'ai connu des tas de métamorphoses dont je garde l'empreinte, j'ai changé de physionomie, je vieillis, je vis.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

J'ai souvent été malade, oui, dans l'enfance, beaucoup de maux de ventre, tous les virus saisonniers qui passaient, les maladies infantiles (selon le médecin de famille, j'aurais contracté la rougeole plusieurs fois... c'est curieusement inscrit ainsi dans mon carnet de santé). Et même encore, jeune adulte, j'ai développé une maladie chronique pour laquelle j'avais recours à des médicaments tous les mois, qui ne me permettaient pas de guérir véritablement. J'en suis arrivée à complètement renoncer à la médecine conventionnelle qui n'avait à m'offrir que des palliatifs. J'ai revu mes habitudes alimentaires, commencé à entretenir ma flore intestinale avec des bactéries

qui m'ont aidé à renforcer mon équilibre physiologique, eu recours à des pratiques de soin dites alternatives, et me suis munie de manuels et de sources d'information constante, sur les remèdes à la portée de tous. J'ai ainsi développé une écoute de mes besoins et une connaissance suffisante de ce que l'on trouve dans nos aliments, dans les plantes, pour répondre aux variations de mon état général comme celui de mes proches. Je cultive et collecte des plantes, compose des remèdes, des tisanes, des potions. Cela fait désormais partie de mes activités domestiques que j'ai plaisir à partager avec mon entourage.

J'ai aussi souffert de règles douloureuses, ce qui a eu tendance à me faire haïr d'être née femelle, puis j'ai trouvé une parade grâce aux activités artistiques que j'ai pu développer avec mon sang. Cela a représenté une opportunité de joyeusement retourner la situation. Subir n'a jamais été une option envisageable pour moi.

Un nouvel épisode particulièrement difficile il y a peu, quelque chose qu'on appelle aujourd'hui le burn-out, m'a donné l'impression d'un déphasage tellement profond que mon corps a basculé en état d'hypervigilance. Toutes mes perceptions étaient tellement amplifiées que c'en était insoutenable. Il m'a fallu m'isoler complètement pour me reconstruire, réapprendre à être, différemment, réajuster ma position dans ce monde. J'ai eu l'impression d'avoir à me recâbler après un court-circuit. Tout en a été affecté : le langage, ma mémoire, mes capacités motrices, mes rela-

tions aux autres, etc. Ma réceptivité s'en est trouvée accrue. Aujourd'hui j'ai beaucoup de gratitude pour ce que cette traversée continue de m'enseigner.

Est-ce que ton corps est une machine ?

NON ! Ni un instrument ni un objet.

Mon corps est ce qui me relie à tous les vivants, avec lesquels je partage la même condition, et qui me permet de mesurer les seules limites véritables que nous rencontrons dans l'existence. C'est grâce à mon corps que j'ai une capacité d'empathie pour tout ce qui vit autour de moi, que je ressens en miroir ce qu'éprouvent les autres.

Ton corps a-t-il une fin ?

Et oui justement, une finitude même, et c'est un enseignement quotidien que de l'intégrer. Il est circonscrit à la fois dans l'espace et le temps, quand l'ubiquité serait tellement plus pratique pour réaliser tout ce à quoi j'aspire...

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Parfois, des douleurs surgissent, qui contraignent la motricité, nécessite une immobilisation ou au contraire du mouvement.

J'ai une approche holistique de l'existence qui me permet d'ajuster en permanence ce que je fais à ce que je ressens et à ce qui se présente. C'est ainsi que j'ai choisi ma profession, malgré la précarité potentiellement insécurisante qu'elle comporte. Les aléas de toutes sortes déterminent les orienta-

tions de mes activités, suffisamment diverses pour justement permettre l'ajustement, un peu comme des variétés d'espèces qui se développent de manière symbiotique : quelques-unes vont mieux profiter que d'autres, en fonction des modifications du milieu et des conditions météorologiques. Elles assurent ainsi le maintien de l'ensemble en soutenant celles qui sont temporairement plus en difficulté, et qui pourront prendre le relai quand la situation s'inversera.

Je commence à ressentir un amoindrissement de mes capacités physiques, j'entrevois les effets du vieillissement, un besoin de ralentir, d'aménager des temps de récupération. Cela me motive à développer des pratiques physiques pour cultiver mon corps quand jusque là je pouvais juste compter sur mes facultés spontanées.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Absolument tout mon corps est mobilisé dans mon travail. À la fois sa matière, sa dextérité, mais aussi ses différents processus organiques qui alimentent et participe de mon processus de création. J'ai travaillé sur et dans la peau, utilisé la digestion, les excréments, le sang, l'urine, les sécrétions, les cheveux, les poils, sollicité la gustation, l'olfaction, le toucher. Le mouvement, et la biodynamique sont importants aussi dans certaines de mes pratiques.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Cela dépend des pratiques. Je m'accorde une

heure de préparation physique et de calme pour accroître ma réceptivité dans certaines pratiques (la marche consciente, ou le massage par exemple).

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

C'est une source à la fois de matière, d'informations et d'enseignement. Il est parfois tout simplement mon médium, à la fois diapason et instrument de mon expression artistique.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

Pas spécifiquement.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

En fait je ne vois pas mon cerveau comme une entité séparée de mon corps, il en fait partie et dans mon travail je mobilise toutes mes ressources corporelles dont les cérébrales, mais aussi digestives, musculaires, mes fluides... mes pensées en revanche ont tendance à partir dans toutes les directions et mon travail m'aide à me focaliser ou à me détacher de l'afflux de pensées chaotique.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

J'ai besoin de disposer de mes capacités physiques, oui, sinon je ne produis rien de manifesté, en tant que plasticienne. L'écriture reste toujours possible quand je suis diminuée physiquement. Quand les grossesses, les allaitements, les nuits in-

terrompues se sont succédé, cela a été une intense période d'écriture en proportion de mes autres activités (même si peu de publications ont finalement pu voir le jour).

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Si mes capacités physiques ne me permettaient plus d'être autonome, de cultiver ma nourriture, d'échanger avec les autres, de poursuivre mes recherches artistiques ne serait-ce que par l'écriture (qui est dans mes pratiques diverses ce qui sollicite le moins mes capacités physiques), et bien... il sera peut-être temps de tirer ma révérence.

Comment dors-tu ?

Je travaille beaucoup par le sommeil, je digère et métabolise beaucoup mieux en veille. Je dors donc avec délectation. Mais lorsque mon travail traverse des phases complexes, je me réveille pour faire le tri, y voir plus clair dans la nuit, et me rendors. Ainsi je sais exactement ce que je dois faire à mon réveil.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Oh oui ! Observer, ressentir est ma manière d'appréhender le monde et la vie, alors bien sûr ça me donne des idées. Notamment je suis émerveillée par tous les processus biologiques (cicatrisation, digestion, germination...), les cycles, les rythmes, les fluides et leur renouvellement, etc.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

J'aime contempler, détailler les formes, les singularités de chacun, apprécier les détails, les manifestations physiques d'une manière d'être soi, d'habiter l'existant. J'aime observer les relations dans l'espace, les interconnexions à travers les postures, comme elles s'équilibrent ou créent des tensions. J'aime entendre les histoires à travers les corps, ressentir les états d'être de chacun-e, l'expression de leur vitalité, la fluidité ou la contrainte de leurs mouvements, les odeurs, les sons, la qualité de présence. J'aime tout ce que cela m'apprend et qui stimule ma créativité.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Je cherche à conscientiser mes expériences à travers ma pratique artistique dans le prolongement de mon corps, et j'en constate les bénéfices sur mon corps.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Oui mon travail m'augmente, me permet d'entretenir mes capacités et de les développer.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Dans tout ce qui m'apporte de la joie : danser, nager, sauter, courir, déguster, savourer, humer, vibrer, caresser, être caressée, accomplir des efforts productifs, soutenir quand le besoin s'en fait sen-

tir, être soutenue alors que je vais flancher, me relâcher, m'abandonner... aimer.

Fais-tu du sport ?

J'aime jouer, mais je n'ai vraiment aucun attrait pour la compétition, ni même la performance. Le sport en tant que tel ne présente aucun attrait à mes yeux. Je trouve cette activité beaucoup trop artificielle, ou nécessitant des artifices qui me rebutent.

J'aime courir parce que je veux arriver quelque part à temps, grimper pour atteindre quelque chose, nager dans l'eau douce de la rivière, me laisser porter par les vagues de l'océan, marcher pour traverser des paysages l'esprit vacant, pour faire des récoltes en chemin. J'aime onduler, sauter en rythme ou de joie. J'aime porter ce que j'ai besoin de déplacer, couper, arracher, creuser, attraper, rabattre, scier, clouer, peindre, couvrir, etc. Toute activité physique qui suscite une satisfaction d'être de ce monde.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

Je pratique le massage parmi mes activités, en relation avec tous les autres aspects de ma pratique artistique. Au sein de mon atelier, j'ai donc une pièce réservée pour ma mise en condition par des étirements, des postures, des états méditatifs, et pour accueillir des personnes en massage. J'ai aussi conçu des petits modules installés dans les expositions, sous forme de sculptures pénétrables,

où je peux accueillir en massage, le temps d'une performance.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

Non, mais je l'entretiens de manière à disposer au mieux de ses capacités.

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

Mon alliée = l'harmonie, mon ennemi = la dualité.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Une nourriture saine, incluant tout un tas de préparations avec les plantes que je cultive ou que je récolte au détour des chemins. Le jeûne quand j'en ressens le besoin. Une pratique régulière du yoga, des séances de sauna, et de méditation pour m'alléger de ce qui m'encombre. Et un recours à des soins qui varient selon les nœuds que je rencontre : ostéopathie, hypnose, acupuncture, homéopathie, soins quantiques, et voyages chamaniques.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Disons que cela me mobilise, oui. Je sens que l'ajustement sera de plus en plus délicat, et la palette des possibilités de plus en plus restreintes. Mais j'ai encore de la marge alors j'en profite.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Je suis étonnée de me revoir telle que j'étais, et parfois oui, je ressens comme un regret de ne l'avoir pas suffisamment apprécié, de m'être trop

focalisée sur ce que je souhaitais transformer. Je n'en ressens que plus d'humilité, d'amour et d'indulgence pour les plus jeunes que je rencontre.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Plus tellement désormais. J'en ai choisi un, éveillé, avec lequel j'ai plaisir à échanger, que je consulte pour mes enfants, ou pour répondre à une formalité. Un médecin à l'écoute, curieux, qui n'a pas cessé de chercher, qui évite d'avoir un recours systématique à la chimie, qui apprend de ses patients et de ses expériences, ne redoute pas de découvrir qu'il s'est trompé, et qui respecte les capacités autorégénératrices du corps. Ensuite j'ai recours à des pratiques de soins qui ne sont pas considérées comme médicales, mais qui se révèlent bien plus efficaces pour moi.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

Selon une conception holistique de l'existence, ce dont je me nourris participe de ce que je suis et deviens. J'accorde donc avec grand plaisir, l'attention et l'énergie nécessaire à produire la meilleure nourriture souhaitable pour moi et ceux qui m'entourent, et à la partager dans la joie.

Nous vivons en milieu rural, entourés d'une flore spontanée très riche, et de producteurs avec lesquels nous faisons des échanges. Mon compagnon, plasticien lui aussi, est devenu paysan-boulangier. L'activité agricole est donc devenue une dimension importante de nos vies, de nos connivences. Notre créativité s'y exerce aussi.

Nous élevons aussi des animaux. Nous avons appris à faire honneur à ceux qui nous nourrissent. Nous apprenons grâce à eux, animaux, plantes, arbres, insectes (nous produisons aussi du miel), bactéries et levures (dans le levain, ou les divers procédés de fermentations), champignons (dans la vie du sol que nous foulons, cultivons et nourrissons) à restaurer le respect que nous leur devons, dans l'écoute de ce qu'ils nous enseignent chaque jour. Nous avons réduit nos besoins alimentaires, en quantité, grâce à une nourriture plus riche en nutriments, plus respectueuse de notre physiologie et de ceux dont nous nous nourrissons.

Plasticienne polyvalente, mes recherches m'amènent à explorer toujours davantage la matière du vivant dans mes réalisations plastiques, et la matière de la vie dans mes textes.

J'ai commencé par travailler la matière première que m'offrait mon corps, c'était ce que j'avais de plus vivant sous la main, dans l'environnement urbain que j'habitais alors, il y a 25 ans.

Depuis j'ai pleinement investi mes conditions de vie, ma manière d'habiter le monde, de me nourrir et de cultiver la relation.

J'ai pris place parmi mes frères-sœurs, arbres, plantes, rivières, animaux, insectes, champignons, vent, pluie, minéraux, bactéries, avec

lesquels je vis et travaille, dans l'émerveillement, la gratitude et, c'est là le plus difficile des apprentissages en tant qu'humain, la réciprocité. Mes recherches artistiques sont à la fois le reflet et le moteur de ce cheminement.

Pascal Bouaziz

Comment décrirais-tu ton corps ?

Un mini-préambule peut-être pour préciser que je ne me reconnais aucune expertise spéciale sur ces questions particulières. Doublé de cette crainte d'être moi aussi de tous ceux-là qui parlent constamment de tout et à propos de tout et surtout de ce qu'ils ne connaissent pas. Et puis malgré tout cet a priori positif sur l'aventure éditoriale menée par Martin Page et Coline Pierré qui fait que... Et puis l'aspect flatteur d'être interrogé bien sûr. Bref ! Il faut faire confiance. Quelle est la question ?

Comment décrirais-tu ton corps ?

En ça que j'aimerais tant, et tellement, j'aimerais tellement qu'il soit plus léger. En tout. Plus léger...

Cette nuit, j'ai rêvé que je volais. Pour de vrai. Il fallait simplement étendre les bras, et mettre les

mains comme ça... Je voyais mes mains, je les tournais... Là, comme ça, y avait un angle et ça marchait... « C'est facile ».

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Comme l'histoire du monde, et l'histoire de toutes et tous nous l'a montré, ami et ennemi sont deux termes extrêmement interchangeable selon l'heure de la journée.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

L'énergie de s'en abstraire ? Depuis quelques jours des douleurs au genou. Et une faim insatiable. Navrante.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Non c'est comme ma vie, je ne la souhaite à personne, mais je ne pourrai pas en vouloir une autre pour moi-même. Le corps c'est pareil, je me contenterais du mien si seulement il pouvait tendre vers une version plus légère de lui-même. Aérienne.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Des spécialistes vous diront que j'ai été ce qu'on appelle un *dépressif*, ce qui est une sorte d'accident en version très longue et très lente et parfois un handicap assez lourd. Ou une bénédiction selon d'autres spécialistes. La tristesse profonde, catatonique, est créatrice, aussi, évidemment. Étrangement, lors des discours, peu d'artistes remercient

leur dépression et leur vie de merde de les avoir faits ce qu'ils étaient.

Est-ce que ton corps est une machine ?

Une machine relativement inutile, oui, et qui dépense la plupart de son énergie à ne faire que se conserver elle-même. Une sorte d'anti-machinerie-alchimique, qui transforme constamment de l'or en plomb (pour rester propre et poli dans les images...). Une grosse industrie consommatrice de biens et de temps inutile : perdu à dormir, à manger, à... etc.

Ton corps a-t-il une fin ?

Ah, mais oui bien sûr, mais que j'espère la moins prochaine possible.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Chaque matin, une heure d'exercice répare ou fait durer des vertèbres lombaires. Certains des albums de *Mendelson* ou *Bruit Noir* ont été écrits entièrement en période immobile de lumbago. Couché forcé. Prostré et en colère. Un cahier et un stylo sur le côté du lit. Shooté aux antidouleurs. Comateux. La haine de soi et de son corps de coléoptère est une énergie relativement sous-évaluée dans le processus créatif habituel.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Et bien, voyons... Mes mains qui écrivent les textes des chansons. Les mêmes qui jouent de la guitare. Le dos qui porte la guitare. La voix qui

porte les sons. Les jambes qui bougent vaguement sur la scène. Le ventre qui respire en rythme sous peine de manger les mots. Les yeux qui scrutent le public à la recherche des moins endormis. Les oreilles qui ne me protègent jamais d'entendre mes propres conneries.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Pas pour me mettre au travail, mais des rituels physiques pour survivre, oui. Par exemple courir pour survivre à l'arrêt de la cigarette.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

Il y a une très belle phrase de Jacques Roubaud à sa femme disparue dont je ne me souviendrai pas ici. Mais qui dit à peu près. « Je ne pourrai parler de toi que depuis ma hauteur. » Ou « je ne pourrais te survivre que depuis ma hauteur ». Ou... Je ne sais plus. C'est dommage. C'est une très belle phrase et qui dit ça, à peu près : On ne parle jamais que depuis sa propre hauteur. C'est moins à mon sens « d'où l'on parle », qui importe que *depuis quel corps* on parle. Et qu'a-t-il vu, senti, souffert, ce corps ? Depuis combien d'années ? Sous quel poids. Sous quels coups. Il semble évident par exemple qu'un bourreau n'écrit pas le même livre que sa victime racontant pourtant leur même journée. C'est l'idée de cet auteur qui réécrit *Lolita* vu depuis le corps de la jeune fille. Et aussi l'injustice biologique qui double ou pas l'injustice sociale et historique et qui veut que ce corps dans une foule voie par-dessus les têtes,

c'est-à-dire loin. Et cet autre corps ne voit que les corps trop hauts qui l'entourent, c'est-à-dire ne voit que trop près ? Ou bien il est laid, difforme, il sent mauvais, il est bigleux. Le corps te donne le monde qu'il peut appréhender. Et donc te donne l'art qu'il peut te donner pour le représenter. Bref, c'est mon corps qui fait que je vois tout depuis ma propre hauteur, depuis la propre histoire de mes incapacités, et qui donc produit un art qui provient de cette hauteur, de cette histoire. Pour résumer : Schwarzenegger produit une sorte d'œuvre, Sartre une tout autre...

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

Je ne bouge pas assez de devant mes cahiers, ou de derrière ma guitare. J'en ai le corps tout ankylosé. Alors je bouge pour me désankyloser. Je m'ennuie vite à me désankyloser alors je me remets plus vite encore à m'ankyloser devant mes cahiers ou derrière ma guitare.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Un temps, mon cerveau avait effectivement développé un certain art de s'autohandicaper. Et puis sentant l'âge venir, il s'est dit qu'il avait suffisamment perdu de temps pour essayer maintenant à toute force de le rattraper.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

Eh bien c'est étrange, mais quand mon corps en

bonne santé sent qu'il ne produit pas les bonnes conditions pour que mon cerveau soit productif : il trouve lui-même la solution. Par exemple : un bon lumbago produira les bonnes conditions ponctuelles alors d'une mise au travail du cerveau. (Voir plus haut.)

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

La contrainte est le secret le mieux gardé des vieux artistes. J'en connais qui vendraient leurs âmes pour être de nouveau empêchés ! J'en connais de vaillants guitaristes qui ferait beaucoup mieux de donner leur âme (ou leurs corps inutiles et en parfaite santé) pour jouer ne serait-ce qu'un instant d'une manière aussi belle que Vic Chesnutt.

Comment dors-tu ? Ton sommeil a-t-il une influence sur ton travail ?

Je dors très bien quand elle est à côté de moi. Malheureusement (ou heureusement) elle n'a pas toujours été là. (Il ne faut jamais oublier de remercier les conditions mêmes les plus mauvaises qui vous ont fait.)

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Oui, mais pas ce genre d'idées là.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

À part un peu de jalousie ou de méchanceté ? Non.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Non, le corps est une sorte de véhicule, déficient parfois, mais destiné quand même à te faire arriver quelque part. Bon gré, mal gré. Je ne prends jamais ma voiture simplement pour la faire rouler, mais toujours pour aller là où je sens confusément que je veux aller. Je ne me sers jamais d'un marteau pour améliorer le marteau.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Disons qu'il a bien fallu apprendre à jouer de la guitare — capacité physique — pour ensuite monter sur scène. Disons qu'il a bien fallu apprendre à mal chanter correctement à défaut d'avoir su bien chanter. Ou à défaut d'avoir voulu bien chanter. (Quelle horreur, *bien chanter*...)

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Ailleurs que dans le sien ? À de si rares exceptions — quelquefois peut-être en concert en 2013 — que cela ne mérite même pas d'être évoqué.

Fais-tu du sport ?

Je fais du sport oui avec constance et détermination, mais comme on pourrait dire par défaut. C'est-à-dire que ma nature préférerait rester couchée au lit à fumer des cigarettes et boire du whisky... Mais le corps en a décidé autrement. Il n'était pas assez solide pour envisager de tenir ce

régime. Il ne tenait plus debout. Il a fallu le recycler. J'essaye de pratiquer un art martial assez sévère. Je cours quelques fois par semaine. Je m'essaye à la pratique du zen. Mais avec tout ça, et malgré tout ça, je ne suis jamais, jamais assez léger.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

Le sport est une simple routine de survie. Sans survie, pas de vie, sans vie, pas de travail. L'exercice aère le cerveau de manière évidente. Certains ont été géniaux de l'avoir complètement embrumé. Comment savoir ce qu'il convient le mieux de faire ? Quand j'étais plus jeune, j'avais découvert que ne pas manger, et rester éveillé tard produisait parfois des merveilles. C'était bien pratique aussi à l'époque sous l'aspect financier, de ne pas manger. Bref, je n'ai plus ce courage-là.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

La légèreté, légèreté... Mais je n'y atteindrai jamais !

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

Un frigo tout petit. Un appétit énorme.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Une douche quotidienne.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Oui, bêtement. Je vois mon visage changer. Non pas que j'aimais ma jeunesse, pas du tout, mais j'ai peur quand même de la vieillesse. Je n'ai pas tellement peur de la mort, mais plutôt du lot d'incapacités et d'humiliations que nous réservent inmanquablement nos dernières années.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Je regrette beaucoup de choses que mon corps a faites, mais pas ce qu'il était.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Je connais son nom, c'est une femme gentille, mais je ne connais pas la couleur de ses yeux ni l'odeur de son parfum.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

Je suis en état de régime perpétuel et perpétuellement non respecté.

Avec Mendelson pendant 25 ans, ou plus récemment avec Bruit Noir, Pascal Bouaziz est devenu l'une des voix majeures et inspiratrices du rock français. En une dizaine d'albums-références, il a su créer un monde de chansons intimes et sociales, intenses et autobiographiques, violentes, crues, et pourtant littéraires. Il a également publié *Passages*, un recueil de haïkus en 2016 (Le Mot et le Reste), *Mendelson : Intégrale*

(1995-2021), un recueil de ses textes de chansons en 2021 (Médiapop), et *Leonard Cohen*, une biographie, en 2022 (Hoebeke / Gallimard).

Zoé Besmond de Senneville

Comment décrirais-tu ton corps ?

Le premier mot qui me vient est « hybride ». Il y a aussi le mot « plein » et celui de « magique ». Ce sont des impressions intérieures, la perception que j'en ai quand je ne le regarde pas, mais que je le sens. J'expose aussi beaucoup mon corps depuis que je suis actrice, sur scène, par la photographie, et la pose de modèle alors j'en ai une perception par le regard de l'autre. Je crois que mon corps est petit, un petit gabarit, il est aussi multiple et puissant, parfois étrange, désaxé, mobile et en mouvement constant. Il est pâle, à la peau blanche, mon corps est recouvert de sa peau qui est très vivante et s'exprime énormément. Je crois que j'ai un corps expressif et on m'a toujours dit que je transportais avec moi une sorte de « monde à moi », quelque chose de « poétique » que j'ai mis du temps à reconnaître, à voir, à accepter et à comprendre. J'ai vu ce corps en photo

de nombreuses fois. Nu, énormément. Parfois je l'ai trouvé beau, parfois laid, très souvent un peu trop rond, mon corps a eu une évolution, il s'est je pense féminisé, il est devenu plus féminin.

Ce que j'en perçois aujourd'hui : un corps de femme, avec lequel j'ai pu me connecter, me reconnecter. C'est un corps qui fait une trajectoire et qui n'est pas figé. Il a beaucoup été dessiné et donc, je pense, a subi une sorte de fragmentation. Il se mélange, il s'est mélangé avec de nombreux regards, peintures et sculptures, c'est-à-dire de la matière papier, peinture, crayons et terre, argile. Aujourd'hui je pense que mon corps est ancré, mais il ne l'a pas toujours été. Il est par nature aérien. Enfin c'est un corps sensible et il est composé d'eau. Il y a aussi les organes, les artères, les jambes, les seins, le corps physique qui le compose, en constitue la forme, le tableau. Peut-être qu'à force de poser, mon corps est devenu un tableau dans mon regard, un endroit de moi.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

C'est un ami évidemment ou bien je pense qu'il doit l'être, mais c'est une amitié en chemin. Et j'ai beaucoup, beaucoup lutté pour aller dans cette direction, l'amitié. Et je vise même : l'amour.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Des organes, des os, de l'eau, des systèmes nerveux et sanguins, des matrices, des choses que je ne sais pas. De la magie, je crois, beaucoup. Des mondes et des mondes. Des ancêtres, lignées, mé-

moires. Des vies. Des souvenirs. Les trucs que j'ai digérés, ou pas. De l'eau et du sang, des muscles un peu, pas trop.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Aujourd'hui je pense que non. Que cela ne résoudrait rien. Qu'un des enjeux d'être dans un corps, c'est-à-dire *incarné*, c'est d'en accepter les ressorts, les aléas, les conflits, les guerres parfois. Dans un autre corps, j'aurai probablement eu d'autres soucis.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

J'ai une maladie qui s'appelle otospongiose, c'est une maladie de l'os de l'oreille qui induit un dysfonctionnement de la structure de l'os qui lui-même produit de minuscules amas d'os à l'intérieur de l'organe oreille, ce qui perturbe la transmission et la perception du son et cause une perte auditive. Techniquement, le diagnostic dit aussi « bilatérale cochléaire », ce qui signifie qu'elle touche les deux oreilles et la cochlée (l'escargot qui se trouve dans l'oreille). Elle a été diagnostiquée en 2018 et elle *peut* évoluer.

C'est objectivement un handicap au regard de la société, ses codes et ses normes...

Pour cela je suis appareillée, aux deux oreilles, avec des petites machines que je trouve assez ignobles (et je suis extrêmement ingrate de l'aide qu'elles m'offrent).

Aujourd'hui, je dis que je suis malentendante, car

j'ai une perte auditive moyenne à sévère, je ne dis pas sourde, car le mot m'arrache la gueule. Je suis reconnue travailleuse handicapée, c'est une reconnaissance de la maison départementale des handicapés, on appelle cela RQTH, là aussi, ça pique un peu, mais je parviens à en tirer des avantages, de cette reconnaissance administrative.

Est-ce que ton corps est une machine ?

Non, même si parfois je tends à l'oublier. Je lui demande parfois beaucoup (d'exercice, de poses immobiles, de modèle vivant, d'activité). Je lui accorde assez peu de repos.

Ton corps a-t-il une fin ?

Spirituellement non, je pense que le corps est infini, « limitless », puissant. C'est une impression que j'ai nue lorsque je pose. Une grande puissance, un monde qui se déploie, un imaginaire, beaucoup, beaucoup de ressources. Pouvoir méditer, créer énormément, avoir beaucoup d'idées, le second souffle, une impression d'infini que je touche avec la perte de l'audition (entendre moins m'amène à vibrer plus, avoir une sensation comme de coton et parfois je me sens en connexion avec Dieu, oui oui). Une forme d'envol.

À d'autres moments, je me sens extrêmement limitée, dans mes capacités physiques, sportives, mon endurance, lorsque je suis fatiguée, lorsque je suis dans un groupe de gens et que je les entends mal... La confrontation de mon « handi-

cap » dans le monde (entendre, ne pas entendre des voix, des informations, ou bien être agressée par les sons dans mes appareils) me réduit énormément.

Les deux états s'équilibrent et se chevauchent. Le premier sauve l'autre, je crois.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Mes oreilles fonctionnent mal, comme je l'ai écrit plus haut, et ceci est la conséquence d'un dysfonctionnement métabolique, que je n'ai pas encore résolu. Mais c'est aussi une forme d'issue et le signe d'une grande intelligence de mon corps. Il s'exprime, il me donne des informations, les matérialise : ce qui est perçu au premier regard comme un dysfonctionnement est en fait un chemin vers une autre façon de vivre, regarder, voir sentir, écouter. Une façon de guérir et d'évoluer, créer différemment. Et d'ailleurs, dans mon cas : créer tout court. C'est en effet parce que mes oreilles se sont mises à déconner que j'ai progressivement arrêté d'être (autant) actrice et donc tournée vers les projets des autres, et que j'ai pu (je n'ai pas eu d'autres choix, vraiment) me mettre au service de mon propre travail. D'écriture, de dessin, de performance. Pour raconter d'abord mes perceptions, auditives, sensorielles, mes changements de paradigmes, et aussi mon cri, ma colère, mes besoins.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Tous, je pense. Je crée avec toutes les parties de

moi, je crois en un corps uni, lié, connecté. J'ai besoin de la totalité de mon être : ma pensée créatrice, mes organes pour l'énergie et la bonne circulation, ma peau qui sent et pose, mes mains qui dessinent, mes jambes qui courent ou veulent courir, mon sang qui circule dans mes veines, ma voix qui dit et performe, mes larmes qui pleurent, mes pieds qui s'enfoncent dans la terre, mon regard.... Tout, tout.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Je change régulièrement de rituels, en ce moment j'aime beaucoup nager. Écrire des pages du matin très vite comme on court, marcher, dessiner des mots avec mes pastels, sentir et échanger avec ma chatte Simone chez moi, avoir mangé un peu, mais pas trop, établir une connexion forte avec ma peau. Tout cela se mélange un peu dans un ordre qui ne crée pas un rituel organisé, mais induit, quelque part.

Poser est également une forme de rituel, un rituel de création collective et une forme d'entraînement physique personnel. Poser me fait créer, écrire, mieux penser, me connecter, canaliser... C'est un rituel qui a lui-même des rituels très concrets dans la série d'actions qui précèdent la séance : le déshabillage derrière un paravent ou dans une cabine, j'enfile ensuite un tissu, qui est toujours le même depuis des années, il est rose et jaune, et puis je le retire, mais cette fois-ci devant les gens et d'un seul coup, après l'arrivée sur la sellette et pour la première pose.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

Mon corps a le rôle principal. C'est lui qui joue.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

J'ai parfois des tensions liées à mes poses de modèle vivant. Je vais régulièrement chez l'ostéo. Je nage, je ne m'étire pas régulièrement avant les poses comme je le devrais. Et je dors.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Mon cerveau m'empêche de créer. Et juge énormément mon corps, depuis toujours. Des reproches constants, de ne pas être assez, belle, normale, ordonnée, calme, au travail, intelligente, douce, femme, organisée, il y a aussi la reproche de l'excès : être trop intense, obsessionnelle, dans l'enfance, sauvage... tout y passe.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

Oui, dans l'idéal, mais la création permet aussi de transformer un état physique ou émotionnel et alors j'essaye d'accepter là où j'en suis, justement comme point de départ. Accepter pour transformer. Créer avec. Faire avec. Et même raconter, dire, exprimer ce qui ne fonctionne pas.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Je pense que je parviendrai toujours à trouver des chemins pour créer. Justement, d'en accepter les

contraintes, les empêchements, les limitations pour ouvrir et déterrer les possibles. J'en ai fait l'expérience avec l'écriture du *Journal de mes oreilles* : une grande et belle surprise. Je continue la route.

J'ai aussi conscience que mon handicap est relativement « light » : je n'ai pas à supporter de souffrance physique, il est invisible, et ne suis pas contrainte dans ma mobilité, ou dans mon champ visuel... Je n'arrive pas à imaginer ce qui pourrait se passer alors. Mais je suis certaine que le corps trouverait des chemins, qu'il en trouvera toujours. Il y a une intelligence dans les maladies et contraintes physiques, une possibilité d'emprunter une autre voie, un exercice à la créativité.

Comment dors-tu ?

J'ai un sommeil parfois agité. C'est aussi pour cela que je me dépense physiquement : pour me fatiguer et dormir.

J'ai besoin de sommeil et d'énergie pour créer et mener mes projets et tout ce qu'ils impliquent en dehors des moments de création pure. Pour cette logistique-là : la communication, gestion de l'agenda et du budget, rendez-vous administratifs et médicaux, etc, j'ai besoin d'être bien reposée, haha.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Plein. Mon corps est un point de départ. C'est de là d'où je vois, d'où j'entends, d'où je perçois. Toutes mes idées viennent de là.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Beaucoup. Je suis touchée par la beauté des corps, leur délicatesse et leur lumière, leur sensibilité, fragilité et force. J'en suis aussi souvent jalouse, j'envie les corps. C'est un moteur pour moi.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Je suis tombée dans ce piège au début de mon parcours d'actrice, car je voulais « régler » des choses en moi, par la pratique du théâtre et l'exposition de mon corps sur scène, ce qui s'est avéré un peu malsain et prise de tête...

Aujourd'hui, il s'agit moins de résoudre que d'exprimer, ce qui est une forme de résolution puisqu'exprimer permet la transformation...

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Oui, définitivement oui. Apprendre à être actrice (c'est-à-dire la formation qui a précédé l'exercice du métier même) m'a beaucoup appris sur mon corps. Choisir ce métier en a d'ailleurs été un des moteurs. J'ai vu ma mère, artiste et créatrice de mode, déconnectée du sien, elle ne l'intégrait pas dans son processus créatif et cela m'a touchée. J'ai eu envie d'apprendre à incarner, dire, travailler le mot, et son corps, sa chair, en écho avec le mien. Être sur scène, avec un personnage et son histoire, demande de traverser un certain nombre de choses en soi. D'être disponible à une trajectoire,

à des émotions, à se laisser traverser.

C'est de là qu'est née l'écriture, pour raconter ce que je traversais afin de dire le cheminement de mon corps. J'ai fait naître une écoute pour lui (et cela : j'apprends toujours...) Lorsqu'il est présent, lorsqu'il ne l'est pas. Qu'est-ce qu'il dégage. Le voir. Discerner. Être lucide avec soi-même, accepter ce qu'il se passe en soi.

Ensuite, en devenant modèle vivant c'est-à-dire en posant nue pour des artistes, j'ai d'abord dépassé une pudeur. Cela a été immense, un choc, une révélation, de pouvoir être regardée sans être immédiatement un objet de désir sexualisé (avec le temps : j'ai pris conscience de la finesse de ces lignes...) Le modèle est nu, mais pour être observé, pour que la personne en face puis comprendre sa propre perception du corps humain, la matérialiser, la dessiner ou la peindre, la faire jaillir. Ma pudeur n'avait donc plus lieu d'être. L'immobilité, ensuite, m'a enseigné une autre forme d'écoute (du monde, d'un lieu, d'un espace et d'un temps de création, d'un atelier de modèle vivant) avec tout mon corps. J'ai exercé (encore !) l'écoute envers mon corps et son énergie, ses ressources — car avec la pose on peut facilement forcer et se blesser. J'ai appris les poses que mon corps aimait, là où il se sentait bien, et puis les dessins, peintures, sculptures, photos... m'ont permis de voir ce que je dégageais, comprendre quelque chose à propos de mon énergie, sa nature, ma vibration. Je crois aussi que j'ai appris à l'aimer, à reconnaître sa beauté et à sentir sa puissance, immense.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Dans la vie et ses sensations. Les sens. Les perceptions de la peau. Le sucré (comme les dates méditerranéennes que j'adore). L'adrénaline. La vitesse. Courir. Poser l'été lorsqu'il fait très chaud devant la fenêtre et les arbres et sentir le vent chaud sur ma peau. Les couleurs, le bleu de la mer particulièrement. Nager longtemps et fort. L'intensité d'une rencontre ou d'un rythme. Sentir mon cœur qui bat. Et puis évidemment : les caresses, les baisers, et jouir.

Fais-tu du sport ?

Je nage dès que je peux depuis plusieurs années. C'est le sport qui me convient le mieux. La piscine est aussi gratuite pour les chômeurs (je suis intermittente) et puis nager me procure beaucoup de plaisir par le contact avec toute ma peau (encore cette obsession). L'été : j'y vais tous les jours, quand je suis à Paris — je vais dans une piscine géniale qui est découverte alors je nage sous le ciel et les nuages et c'est un vrai moment où je me ressource, c'est extrêmement précieux. Pendant l'année scolaire, cela dépend de mon rythme, j'essaie d'y aller au moins deux ou trois fois par semaine.

J'aime aussi beaucoup marcher, j'aimerais partir marcher plus, sur des chemins dans la nature.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

C'est extrêmement important pour moi de me

dépenser, de pouvoir dégager une sorte de décharge, un trop-plein, cela me permet de canaliser et de cette façon je me pose moins de questions, j'évacue aussi ma (trop grande) nervosité.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

Oui, j'ai essayé, beaucoup, notamment de maigrir. J'ai essayé aussi de guérir mes oreilles avec des thérapies alternatives (en passant aussi par l'alimentation). Je pense que je peux modifier mon énergie, notamment avec un travail énergétique, ce qui aura une répercussion sur mon corps physique. Je vois mon corps aussi comme multiple et toujours changeant, en mouvement et... j'ai un certain nombre de visages.

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

Les alliés : une alimentation saine, la natation, l'écriture, la parole, le yoga, la nature, aller marcher, les thérapeutes, les couleurs, la joie, rire, dessiner, la douceur, Simone, le calme, le lieu dans lequel je vis, la chaleur, dire, l'amitié, la géométrie sacrée, l'enfance en moi, les coquillages, certaines pierres et sons, mes mains, le papier.

Les ennemis : les réseaux sociaux, mon éducation catholique, le jugement que je porte sur moi-même, lorsque je pose trop ou que je travaille trop, ma nervosité, me laisser envahir par le stress, certains hommes (le patriarcat), le sucre raffiné, le gluten, les médicaments, l'alcool, le bruit.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Je me fais masser de temps en temps. Je vais aussi chez l'ostéo ou le kiné et j'aime beaucoup aller faire des soins énergétiques (reiki, sonothérapie, magnétisme). Cela m'apaise, j'y trouve du réconfort.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Je suis assez inquiète par le vieillissement de mes oreilles. Étrangement, mon corps et visage ne vieillissent pas beaucoup, extérieurement. Si bien que je me suis longtemps projetée dans la vie et le corps d'une jeune femme de 25 ans. Aujourd'hui, j'en ai trente-cinq et lorsque ma gynéco m'a proposé de congeler mes ovocytes, j'ai eu un choc. Je me suis rendu compte que ma vie de célibataire et femme malentendante contenait des enjeux, des tensions. C'est le temps qui passe qui m'inquiète, car je ne sais pas si je pourrai réaliser ce que je m'imaginai quand j'étais petite, par exemple, être mère. Notamment aussi parce qu'une grossesse pourrait me faire perdre pas mal d'audition. Mais je ne suis pas inquiète par le vieillissement de mon visage de mon corps, dans leurs aspérités, c'est plutôt le fait de continuer à avoir l'air très jeune que je questionne et trouve bizarre.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Je regrette les conflits que j'ai pu avoir avec mon corps, notamment en étant énormément au régime. D'avoir été si influencée par l'image des corps exposés pendant mon adolescence pour

vouloir y ressembler.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Oui, quand même. Je suis suivie par des ORL et des audioprothésistes pour contrôler mon audition et avoir de nouvelles ordonnances pour des scanners ou audioprothèses. Mais ces gens m'agacent et me rendent triste ! Je trouve leur médecine certes performante, mais trop limitée. Je préfère largement consulter des thérapeutes avec d'autres méthodes, énergétiques, sensorielles, holistiques !

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

Cela a toujours été compliqué, c'est un héritage familial, nourri par les normes des corps issus de la mode et du cinéma avec laquelle j'ai évolué. Et des formes de culpabilité. J'ai fait mon premier régime à l'âge de 14 ans. C'était ridicule. Et puis cela ne m'a pas vraiment quitté.

Aujourd'hui je fais d'autres formes de régime qu'à l'époque pour maigrir, car j'ai constaté un mieux-être par rapport à mon métabolisme et à mes oreilles si je ne mange pas de gluten, lactose, produits raffinés, alcool, médicaments... J'essaie de « sauver les meubles » pour que cela ne se dégrade pas. J'ai aussi pas mal d'intolérances... bref c'est restrictif et contrôlé.

Les artistes ont-ils un corps ?

OUI OUI OUI OUI OUI OUI

Et je dirai même : plusieurs

Zoé est artiste. Elle aime raconter ce qu'il se passe dans son corps. Elle croit à la puissance des récits, à la force du spectacle vivant, à la magie des corps.

Elle pose, performe, dessine, écrit, danse, court, aime, vibre et joue.

www.zoebesmonddeenneville.art

François Bégaudeau

Comment décrirais-tu ton corps ?

Je ne suis déjà pas très doué pour décrire celui des autres — peu de mentions de cet ordre dans mes romans —, comment faire avec le mien ? Comment décrirais-je le plus important, à savoir ce qui s'en dégage, à quoi je suis par définition aveugle ? Je peux dire au moins ce qui me frappe quand il m'arrive de me voir debout en vidéo : raideur du cou, cul légèrement cambré. Déjà à vingt ans, des amis outraient ces deux caractéristiques lorsqu'ils imitaient ma démarche. Je note aussi ce qui est souvent noté par autrui : quand je parle, la frénésie de mes mains voire de mes bras. Marque de nervosité, sans doute, mais aussi volonté (mécanique) de donner une figuration visuelle, à fin de clarté, à ce que je dis. Gestualisation d'une obsession de la clarté. Quant à ma physiologie, je laisse chacun la découvrir dans la rubrique porno de mon compte

instagram.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Pour qu'il soit l'un ou l'autre, il faudrait postuler une dissociation entre mon corps et moi. Or moi et mon corps ne font qu'un. Moi est mon corps. Mon corps est moi. Que suis-je ? Un corps. Mon cerveau c'est encore du corps : du corps complexe, du corps dont la finitude s'étire à l'infini, mais c'est du corps.

Qu'il y a-t-il dans ton corps ?

Du sang et de l'eau. Je suis fait de ça. De ces deux liquides qui suffisent à la vie animale. L'eau pour la vie, le sang pour l'animal. Pour l'animal que je suis — un âne avec un bonnet d'homme.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Un corps sexuellement vigoureux et infatigable, ça m'aurait bien plu. En tout cas, pendant quelques années. Parce que l'insuffisance sexuelle c'est, pris avec distance, à la fois comique et très nourrissant. Je ne sais pas si un mec à la sexualité parfaite (si jamais cela a un sens) peut être vraiment drôle, par exemple. Il y a un sérieux du sexe réussi — si tant est que « sexe réussi » ait un sens.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Rien de si grave, non. Je suis l'homme des petits maux réguliers (dos, tête, foie), non des grands maux rares. Jusqu'à preuve du contraire.

Est-ce que ton corps est une machine ?

OUI ! Il est très exactement cela. Pas plus, mais pas moins.

Ton corps a-t-il une fin ?

Oui et non. Oui parce que la matière dont il est fait est vouée à se dissoudre ; non parce que, se dissolvant, elle se transforme. Rien ne se perd, comme dit l'autre. Mon corps ne se perdra pas. Sa matière organique se décomposera, nourrissant d'autres créatures, alimentant d'autres processus vivants. Tout cela n'étant pas exactement propre à me consoler de ma mort dont dès l'enfance je fus inconsolable.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Comme tant de gens : le dos. Ce qu'on appelle « le dos », et qui se diffuse anarchiquement (en apparence) : parfois la gêne est dans le cou, parfois dans la nuque là juste à droite, parfois au niveau de l'omoplate, parfois du côté des lombaires, et tiens depuis six mois ça descend dans la jambe droite (sciatique, a dit la kiné). Je lie cette casse-couillerie aux milliers d'heures à écrire-lire, à l'excès de temps assis, à ma vie de con. Mais il se trouve que ça a commencé bien avant que je devienne un forçat de l'écrit. En septembre 1991. J'avais vingt ans et je passais peu de temps à mon bureau. Donc, mystère. Parfois je me dis que le dieu du corps m'a envoyé ce petit mal pour toujours que je que le corps se rappelle à moi, me rappelle qu'il est moi.

Depuis lors je compose avec. J'apprends à gérer, comme on dit. Parfois c'est ingérable : au printemps 2014 et à l'hiver 2018, je me suis trouvé dans l'impossibilité de bosser. Ce qui me met de très mauvaise humeur, m'autocentre, me rend soudain incurieux d'autrui, moi qui suis plutôt le contraire (le roman d'un romancier incurieux ne ferait que quelques pages). Dans ces moments je me déteste, je déteste moi, je déteste mon corps, mon corps se déteste.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?
D'un point de vue strictement physique, ce qui travaille en répondant par exemple à ces questions, ce sont mes doigts, mes mains (génie des mains), mes bras, et donc ma nuque mon dos mes jambes et voir réponse précédente. Mais bien sûr aussi : mes yeux (génie des yeux), et tout un tas de neurones (génie des neurones, génie de tout, génie du corps, mon corps est génial, je suis génial, toi aussi, tous les corps sont des génies, des machines géniales)

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?
Café. Ou thé si c'est le matin. Ou déca quand j'essaie de diminuer la consommation de café — quelques épisodes pénibles de tachycardie m'ont inculqué cette modération. C'est un rituel physique parce que j'ai vite réalisé que c'est moins la boisson qui m'importe que la contenance que m'offre la tasse. Je l'ai réalisé les fois où je n'avais rien à côté de mon ordinateur : au terme d'une

phrase tapée, ma main droite cherchait spontanément à attraper la tasse inexistante. Oui c'est moins d'excitant que de contenance que j'ai besoin — même si la stimulation du café n'est pas un mythe, quand bien même elle relèverait de l'autosuggestion (le placebo est bien un effet réel)

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?
Occasion de compléter l'avant-dernière réponse. C'est bien mon corps qui travaille quand j'écris, mais dans mon corps il faut aussi compter les viscères, le sang, les organes, tout ce qui fabrique une humeur, un tempérament, car c'est bien ce tempérament qui innerve les œuvres. Nietzsche dit qu'une pensée est toujours l'autobiographie de son auteur, eh bien un roman aussi, quand bien même il serait non-autobiographique et purement fictionnel (« purement fictionnel » n'a aucun sens). Par exemple je dirais que le foie est chez moi le chef de chantier de l'équipe collective qui écrit quand j'écris. J'ai appelé une de mes pièces *Le foie*. Pour l'anecdote, elle a été rebaptisée *Le lien* car la directrice du théâtre trouvait le foie trop trivial. Cette femme ignorait donc la constitution fondamentalement triviale de l'humanité, que Dieu a pétri de boue.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?
Voir plus haut. Avec cette nuance, donc, que ces douleurs sont autant corrélées à la donnée posturale de l'activité qui me rémunère, qu'à une anxiété plus générale. Pour m'en débarrasser, j'ai, en

26 ans, à peu près tout tenté. On connaît le parcours fléché : ostéo, chiro, scanners et IRM à gogo, kiné, acuponcture, huiles essentielles, sport, gestes d'assouplissement ou de musculation. Resterait la constellation de services psychomédicaux marchandisés qui submergent aujourd'hui la planète, yoga en tête, mais ma porosité à cette poussée nihiliste est faible. Je crois que c'est la vie qui m'éreinte, et je ne veux pas sacrifier la vie sur l'autel de ma guérison. On souffrira, mais au moins on sera vivant. La pensée yoga est l'exacte opposée de la pensée tragique.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

J'enfonce le clou : le cerveau n'empêche pas le corps puisqu'il en fait partie. Beaucoup de dualistes-sans-le-savoir dissocient corps et cerveau, sentiments et pensées, « ressenti » et analyse (pour parler comme eux). Pour moi ces distinctions sont des erreurs. Le corps pense (il est d'une logique implacable, et souvent d'une grande sagesse), et le cerveau est un centre nerveux, au moins aussi pulsionnel que le reste. On crée avec tout ça. La création c'est de l'émotion qui pense, de la pensée qui sent, de la réflexion incarnée, de la chair qui se réfléchit, etc.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

Comme déjà dit : oui. Trop de raideurs dans le dos me privent des heures de travail requises. Mais je

dois parler aussi de la fatigue (voir plus bas).

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

J'y ai parfois pensé. D'ailleurs c'est très envisageable. J'aurais du mal à encaisser, mais je crois qu'alors je muterais en contemplateur pur. Je passerais le restant de mes jours à écouter-lire-contempler la vie. Il se peut que cela m'ennuie ; il se peut que justement je n'aie aimé écouter-lire-contempler la vie que dans la mesure où je voyais dans cette matière une matière à livre. Si cette situation se présente, on saura.

Comment dors-tu ?

J'ai le sommeil assez fragile, et surtout très sensible aux irrégularités. Un changement de lieu : insomnie. Un changement de rythme : mauvaise nuit. Or, dès les premières minutes de mise en route au sortir d'une mauvaise nuit, on sent qu'on va ramer. Que le corps va devoir se trainer comme un boulet. Très belle expression : je me traine. Je traine moi. Je me trimballe. Je suis le tracté et le tracteur. Oui il y a des jours où en moi le tracté a plus de poids que le tracteur (ce rapport est le théorème de la fatigue). Quand on me demande un conseil pour écrire, je réponds invariablement : bien dormir. Le reste dépend du vent.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Je renfonce le clou : contrairement à une opinion

répandue par l'idéalisme dominant, les idées sont une émanation du corps. Dans *Deux singes ou ma vie politique*, j'analyse, en me prenant pour cobaye, cette fabrique physique des idées. Le livre aurait pu (aurait dû) s'appeler « les idées », et montrer que les idées n'en sont pas. Muni d'un casque de spéléo, il explorait la zone infra-idéelle, la soute très organique où se forment les discours, les opinions, les concepts.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Il m'intéresse, il m'amuse, il m'émeut, il me plaît, il me déplaît, il me questionne, il m'agace, il m'enchanté, il m'excite. Donc il m'inspire.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Je ne tournerais les choses de cette façon. D'ailleurs l'idée de l'art comme compensation ou sublimation me semble toujours bien sinistre, bien réductrice. On ne peut nier que l'art a trait en partie à une opération de ce genre, mais il faut ici dissiper une confusion, ou établir une claire dissociation : ce n'est pas parce que la vie serait moins joueuse sans l'art que je comble un manque en le pratiquant. La pratique de l'art peut être affirmative, et non palliative. En tout cas si l'art n'est que palliatif, comme bien des livres et films le laissent penser, il est une bien petite chose qu'une thérapie pourrait aisément remplacer.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

J'ai découvert des choses sur le cerveau. Sur le fait que la situation d'écriture déplie le cerveau, active des neurones en sommeil. Raison pour laquelle mes textes sont plus intelligents que moi, et la littérature plus intelligente que l'humanité qui la fabrique.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Ce « où ? » désigne-t-il un lieu, ou est-il l'équivalent d'un « dans quoi ? » ? Dans ce second cas, je peux répondre que mon corps trouve du plaisir dans tout un tas de microsensations. En revanche il est rare qu'il trouve un plaisir durable dans quoi que ce soit. Par exemple les petits frissons de plaisir-satisfaction que s'accorde mon corps en écrivant sont rares et furtifs. Comme plaisir durable et fiable et sans effort, je ne vois que la musique.

Fais-tu du sport ?

Je cours. Depuis 30 ans, tiens-je à préciser pour me distinguer de la mode du running qui aujourd'hui s'abat sur l'Occident je cours une fois par semaine en hiver, et deux trois fois par semaine l'été — avec un pic lors de mon annuel séjour à la mer. Un pic qui réveille le blaireau en moi : je me lance des défis, compte les kilomètres, me fixe des objectifs comme le plus blaireau des managers.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

Parfois le footing va servir de pause dans une journée de travail, avec le risque que j'en revienne vanné et inapte à reprendre le boulot. Mais parfois au contraire ça me recharge, m'aère, me déconfusionne.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

Non. Et je n'aime pas l'idée. Je ne me teindrai pas les cheveux. Ni n'ait jamais tenté quoi que ce soit pour freiner ma calvitie. J'aime bien qu'un corps soit imparfait, bancal, périssable, j'aime bien les micro-dysfonctionnements par quoi il confirme être un corps, être vivant. Le petit ratage, le corps légèrement désaccordé, c'est de la vie — de la mort au travail, du temps qui passe, mais donc de la vie. En gros je me fous de la beauté grecque, je joue Dionysos contre Apollon. Du reste le segment de la vie où le corps est en pleine possession de ses moyens est très bref. Un corps beau et sans faille est un mensonge ; un tombeau.

J'essaie juste de ne pas trop grassir. Je m'aime bien pas trop gras. Que les hommes prennent du bide en vieillissant est à la fois émouvant et navrant.

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

Parmi ses alliés : un climat tempéré, celui de mon enfance nanto-vendéenne. Les jours doux et gris mon corps a de l'allant.

Ses ennemis : la cigarette, l'alcool à une certaine dose, le chocolat (foie qui fait la gueule). Et puis

les fâcheux, les ennuyeux, les falsificateurs éhontés, les sentimentaleux pénibles, les quémandeurs d'amour, les gens qui se préfèrent à la vérité. Tous ceux-là pèsent sur mon dos, grèvent ma digestion.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Un peu de kiné, donc. De la crème pour ma peau sèche (c'est ma copine qui me la fournit, elle adore choisir des crèmes). Sinon rien.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Je me dis qu'un lecteur-scripteur — comme il y eut des chasseurs-cueilleurs — vieillit moins douloureusement qu'un autre, vu qu'il n'a pas besoin d'un corps fougueux pour pratiquer ce qu'il aime. En revanche j'envisage avec un enthousiasme moyen la dégradation de mon cerveau.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Sans regret aucun, je me dis que j'aurais pu profiter davantage de ma vigueur sexuelle de vingt ans. Or ce n'est pas à ce moment que j'ai eu la vie sexuelle la plus régulière. Ce décalage, ce contretemps est assez courant. Jeunes femmes et jeunes hommes ont pour la plupart une sexualité en deçà de leurs capacités ; et les plus vieux des capacités en deçà de leurs désirs.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Non. À la fois par goût de l'autonomie, et aussi parce qu'il est rare que des maux vraiment plombant m'y acculent.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

Un rapport amical, d'abord. J'aime manger. J'aime ingérer. J'aime mâcher — si mes dents pas très bonnes me le permettent. J'aime faire passer des trucs dans ma bouche. Dans mon abécédaire, *D'âne à zèbre*, je commençais par A comme âne, mais enchainait par B comme bouche. Chez moi tout passe par là, tout en part et tout y revient. Les mots, bien sûr, mais pas seulement. Dans le sexe, j'aime bien les plaisirs de bouche. Je me dis d'ailleurs que ça doit être quelque chose d'avoir une bite dans la bouche, j'envie ceux et celles qui ont cette chance et je me maudis d'être confiné à l'hétérosexualité. J'aime bien aussi pincer mes lèvres entre pouce et index. Je me tripote les lèvres parce que je les aime bien. Je les trouve bien dessinées et sensuelles. Si je n'étais pas moi j'aurais très envie de m'embrasser. Hélas Nathalie Jégou, en quatrième B, n'a jamais eu cette envie.

François Bégaudeau est écrivain, dramaturge, critique littéraire et de cinéma. À ses heures perdues il réalise des documentaires autonomes.

Rim Battal

Comment décrirais-tu ton corps ?

Délicat et nerveux, fragile, mais parfois étonnamment fort ; il peut soulever des poids conséquents pour un tout petit corps : il est petit : 1 m 57 pour 45 kilos depuis mes 18 ans. Il est globalement agréable à regarder et à toucher : c'est un corps idéal pour faire l'amour.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Il est plutôt gentil, mais il fatigue facilement et parfois me plante quand j'ai besoin de lui et c'est un peu énervant. Mais je l'énerve aussi certainement puisque parfois j'ai du chagrin, qu'il n'y est pour rien, mais qu'il le subit aussi, qu'il le porte avec moi. Donc un ami, oui, un ami agaçant et agacé.

Il est assez facile à vivre, à entretenir : en tous cas cela ne me pèse pas — pas tout le temps — de le laver, le nourrir, le soigner, le maquiller, le décorer,

lui faire rencontrer d'autres corps.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Alors il y a moi, il y a le plat très moyen que j'ai cuisiné pour mes enfants et moi ce soir, il y a un peu de nicotine et sans doute de nombreuses autres substances absorbées par ma peau avec toutes ces crèmes que je me mets régulièrement pour protéger ma peau du soleil ou pour l'hydrater. Je lui ai aussi collé des faux cils semi-permanents aujourd'hui.

Il a aussi des cicatrices que je chéris et quelques tatouages.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Certains jours, j'aimerais avoir un corps de mec blanc cis hétéro pour pouvoir vivre dans un monde qui m'est favorable, pour réfléchir autrement que nécessairement depuis mon corps, pour ne plus avoir de corps, pas de la façon dont je porte le mien présentement. Puis je me dis à quoi bon. Si on part du principe que la vie est une sorte de jeu gigantesque et définitif où l'on fait ses propres cascades, on joue avec ce qu'on a. Tous les corps ont leurs avantages et leurs inconvénients. Il s'agit d'accepter le sien et si on en ressent le besoin ou le désir, d'y apporter les modifications qui nous rapprocheraient de ce qu'on estime être sa nature profonde.

Si je devais modifier le mien, je le ferais en lui administrant des microdoses de testostérone pour le fortifier, gagner en masse musculaire et être

moins fatiguée. J'ai lu *Testo junkie* de Paul B. Preciado et je partage l'intuition que les corps de femmes ont un déficit de testostérone et que ça nous ferait un bien fou d'en pendre à petites doses comme on prendrait de la vitamine D pour contrebalancer un manque d'exposition au soleil. Mais mon médecin traitant a refusé de m'accompagner là-dedans.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Mis à part une myopie assez sévère, trois dents cassées, des chevilles qui souffrent de très vieilles foulures, j'ai un corps valide qui s'amuse à somatiser. Rien de méchant.

Ma myopie a été handicapante pendant toute ma scolarité et pour toutes les activités sportives que je pratiquais en parallèle (football, taekwondo) puisque ma vue se dégradait régulièrement et que mes parents n'avaient pas les moyens de changer mes lunettes quand il le fallait et les lentilles de contact, c'était même pas un sujet. Aujourd'hui, je suis heureuse que ma vue se soit stabilisée et heureuse d'avoir les moyens de me payer de bonnes lunettes pour lire et travailler le soir et surtout des lentilles de contact pour sociabiliser plus facilement, nager, sortir sous la pluie sans pleurer, aller au hammam sans confondre ma mère avec toutes les daronnes du quartier. Ça me sauve la vie.

Est-ce que ton corps est une machine ?

Oui, une machine organique sensible et fragile à obsolescence programmée. Une machine à se mouvoir, sentir, accomplir des tâches, concrétiser des désirs, des projets. Une machine à aller vers les autres, me porter.

Ton corps a-t-il une fin ?

A goal ou an end ?

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Bien qu'étant valide, mon corps dysfonctionne parfois. D'abord, j'ai les poignets fragiles : j'ai régulièrement des tendinites depuis six ans maintenant et cela me fait parfois souffrir lorsque j'écris. C'est aussi l'une des (très nombreuses) raisons pour lesquelles j'ai arrêté la photographie : le matériel étant trop lourd pour mes fines attaches. J'ai également le malheur d'avoir des règles douloureuses et cela m'empêche de travailler correctement plusieurs jours par mois, me plongeant dans des abîmes de déprime, me provoquant des douleurs qui altèrent la qualité de mon sommeil.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Mes yeux, mes oreilles, mes mains, mes doigts, puis mes jambes et mon bide.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Ranger. J'ai besoin que tout soit en ordre autour de moi avant de me mettre au travail. Le fait de bouger dans tous les sens, d'accomplir toutes ces

tâches ménagères est un poids au quotidien, mais il résulte une énergie positive de cette agitation. Si un jour j'ai la chance de travailler dans un lieu toujours rangé, je ferai certainement des pompes ou j'irai marcher vite avant de me mettre au travail. Une fois que je commence à travailler, j'oublie mon corps, parfois j'oublie de faire pipi ou de manger jusqu'à ce qu'une chute de tension me fasse réaliser cet oubli.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

C'est à la fois un outil et un matériau. Mon corps ne fait pas qu'exécuter les tâches, il fait des propositions, s'impose souvent dans le texte. Il sait parfois mieux que mon cerveau, a une meilleure compréhension de certains sujets que mon cerveau puisque c'est lui qui expérimente directement, c'est lui qui fait les cascades (je reviens toujours à cette idée de cascades, j'en parle dans mon prochain livre, « x et excès »).

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

Les tendinites, si elles sont l'une des séquelles de deux grossesses rapprochées, elles sont maintenant alimentées par les mouvements de mes mains, mes doigts et mes poignets sur le clavier. Mes pouces souffrent également puisque j'écris sur mon téléphone pour prendre des notes liées à mes projets en cours, mais aussi pour promouvoir mon travail sur les réseaux sociaux, informer sur mes dates futures et passées, communiquer avec les différentes partenaires. Quand elles sur-

viennent, je mets des attelles et je prends des anti-inflammatoires.

J'ai aussi mal au dos parfois parce que j'aime bien travailler dans mon lit et que c'est pas la position la mieux indiquée pour travailler sur l'ordi.

Dans un registre plus psychosomatique : avant les lectures et rencontres publiques, je souffre souvent d'angines, de courbatures. Jusqu'à récemment, c'était vraiment handicapant : j'ai dû annuler quelques dates. Je finissais chez le médecin, puis antibiotiques et repos. Maintenant j'arrive mieux à maîtriser le phénomène, mais je ressens tout de même de l'abattement après les lectures et à chaque fois que je termine un manuscrit. Abattement si profond qu'il cloue parfois mon corps au lit quelques jours.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Mon cerveau et mon corps sont partenaires, complices, mais se subissent aussi l'un l'autre. Mon cerveau est toujours en ébullition, une ébullition que je ne maîtrise pas du tout, il manque de concentration. Il a toujours trop d'idées disparates que je n'arrive pas à canaliser et diriger vers un même horizon, mais ça va, ça reste joyeux les idées.

En revanche, il lui arrive de ressasser des événements traumatiques, d'avoir des flashes dont je ne passerais bien, de plonger dans des colères dingues qui durent plusieurs jours et ça, ça m'empêche de créer et ça empêche mon corps de vivre

et de créer.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

Pas forcément, mais quand il est HS, il est HS. Quand je parle d'angines, c'est pas le petit mal de gorge qu'on calme avec des pastilles sans ordonnance : c'est 40 de fièvre, courbatures, je ne distingue plus vraiment le sommeil de l'éveil en plus d'une absence d'autonomie presque totale. Donc impossibilité de travailler.

Le dos, les tendinites, ça reste supportable et puis je m'y suis habituée.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Ah non, mais je meurs direct. Le cauchemar.

Ou je ferai autre chose, je ne sais pas. Je ne m'imagine pas ne plus écrire, je ne sais rien faire d'autre. Mais si je perds la vue et mes mains, je chanterai, je pense. C'est ma hantise : perdre la vue.

Comment dors-tu ?

Je dors beaucoup. J'ai besoin de dormir jusqu'à 10 h par nuit. Comme je n'ai malheureusement pas le luxe de pouvoir dormir autant tous les jours, je bois du café pour être opérationnelle, mais le manque de sommeil finit par me rattraper et je deviens irritable, désagréable pour mon entourage, déprimée donc moins « productive », moins claire dans mes idées.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Oui, plein. Il a été le principal instigateur de *L'eau du bain* (2019, Supernova éditions) à l'occasion de ma deuxième grossesse. Un de mes manuscrits en cours s'appelle *RUXE* et ça parle de lutte dans la rue, jusqu'à la violence, la baston. Et c'est mon corps qui parle. Je le regarde aussi se transformer, se détériorer, muer au fil des ans et des pays, des catégories sociales que je traverse. *x* et excès (à paraître) parle de rapport au porno en ligne et c'est une proposition de mon corps.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Oui, beaucoup. Je n'écris pas directement sur leurs corps, je suis assez démunie en mots et formules pour décrire de façon inventive les choses matérielles, mais regarder les corps des autres me donne une grande énergie créatrice, m'alimente. Surtout les corps nus des autres.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Pas vraiment. J'essaie sans doute de comprendre, d'établir la généalogie des violences faites aux corps assignés femmes, racisés, pauvres, aux corps maternels asservis par l'amour et le devoir. J'essaie de comprendre le corps — pas seulement le mien — désirant, le corps désiré, envié, idolâtré ou violenté. Comme mon propre corps a traversé à certains moments certaines de ces catégories, fait partie de certaines, je l'observe lui aussi, j'essaie de le formuler, j'essaie de le comprendre.

Donc comprendre et non pas résoudre.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

La maternité m'a fait développer des capacités et découvrir des choses de dingue sur mon corps. Mon travail, non. Enfin, j'ai découvert que mon corps était « joli » parce que j'attire régulièrement les foudres de collègues qui me reprochent d'user — je cite — de ma « joliesse et c'est pas fair play ». Mon corps leur fait un doigt. À part ça, non, pas grand-chose.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Dans faire l'amour, danser, chanter, nager ou sauter dans les vagues de l'océan atlantique, les promenades, la chaleur du soleil, manger les plats de ma maman ou des bonnes choses au restau ou chez des ami-es, les câlins, les gratouilles dans le dos, les papouilles, les massages, les massages de cuir chevelu reçus ou donnés, sentir des odeurs agréables (naturelles et pas les parfums indus), s'habiller, se déshabiller

Fais-tu du sport ?

Pas vraiment. Je vais nager quand je peux, j'ai fait un peu de boxe cette année, je marche beaucoup et parfois je prends mon vélo pour me déplacer, mais c'est pas vraiment faire du sport hélas ! J'adorerai refaire du taekwondo ou nager plus régulièrement.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

Ça me calme beaucoup, ça me détend et ça résout une partie de mon problème de concentration : après avoir fait des longueurs par exemple, je suis plus apaisée, plus intérieure.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

Très superficiellement en le maquillant ou en l'épilant à certains endroits (jambes), par exemple. En revanche, je n'hésiterai pas à utiliser des moyens plus radicaux si jamais j'ai la ride du lion qui se dessine : je fronce les sourcils quand je travaille ou parle et j'ai peur que cela se cristallise dans une grimace sévère ou inquiète qui ne me correspond pas. J'ai rien contre les autres rides en revanche.

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

La bienveillance des personnes qui l'aiment, l'amour physique, le hammam, la mer, les belles rencontres, le sommeil, la bonne nourriture, les jolis habits, le maquillage, l'eau, le jus de gingembre, la science, la musique sont ses alliés. Ses ennemis sont les lobbys pharmaceutiques, le stress, la pollution, les harceleurs de rue, les violeurs, la rivalité (alors que je ne suis pas du tout dans la compétition : je pense qu'on peut toutes être les meilleures personnes possibles pour les autres et pour nous, réussir ensemble), l'administration, un certain nombre de lois absurdes qui en font la propriété de l'État, le dépossèdent

de sa souveraineté sont ses ennemis. Et la personne qui a décidé que la sécurité sociale ne couvrira pas pleinement les frais dentaires.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Je le lave, je le maquille et je l'hydrate régulièrement avec des crèmes adaptées ou de l'huile d'argan, j'applique parfois de l'eau de rose de M'gouna sur mes paupières.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Le vieillissement extérieur ne m'inquiète pas. Je suis en paix avec les rides et les cheveux blancs et les vergetures et les varices. Par contre, le vieillissement des organes, l'amenuisement des sens, la perte progressive d'autonomie me font peur, oui.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Mes seins. J'avais des seins splendides avant d'allaiter avec. Mais je ne regrette pas d'avoir allaité, à la fois pour le lien très fort que cela a créé avec mes enfants, mais aussi de ce que cela m'a fait découvrir sur mes seins non-sexuels et comment cela m'a débarrassée du poids de la séduction qui pesait sur eux et des personnes (hommes surtout) qui me draguaient seulement pour ça sans savoir que faire avec ensuite ehehehe.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Oui, régulièrement je vais voir mon généraliste pour des raisons qui se tiennent, il me semble. J'avoue, cela dit, avoir failli lui demander si je ve-

nais le voir trop souvent.
En revanche, je saute la moitié des rendez-vous médicaux (spécialistes, kiné, radios, analyses, etc.) qu'il me prescrit ensuite.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

Un rapport compliqué qui se détend petit à petit. J'ai toujours mangé parce qu'il le fallait, sans plaisir particulier et sans détestation pour la nourriture en elle-même. J'ai longtemps été contrariée par l'approche des repas : je considérais cela comme une perte de temps considérable et depuis mes dents cassées (en 2012), j'ai un peu peur de mâcher. De plus, ma mère était une excellente cuisinière, ce qui m'a rendue très exigeante quant à la qualité de mes repas. Sauf que je n'aime pas cuisiner, je n'aime pas faire les courses, je n'aime pas les marchés et la plupart du temps ce que je mange me déçoit. Cela fait seulement un an ou deux que j'apprécie de manger enfin, comme un vrai plaisir et pas simplement pour taire la faim.

Les artistes ont-ils un corps ?

S'ils le veulent bien.

Les artistes hommes cis blancs valides hétéros bourgeois n'ont un corps que s'ils le souhaitent, si leur travail l'exige ou s'ils sont souffrants.

Les artistes queer, trans, assignées femmes, pas blancs pas blanches, pauvres, ont forcément des corps, des corps immenses, plusieurs corps en un seul, des corps lourds et tentaculaires, exigeants, lestés de toutes parts, impossibles à mettre de

côté. S'ils sont plus épuisants, ils sont aussi fertiles et puissants : un matériau précieux pour construire le monde à venir.

Citée par les *Inrocks* comme l'une des Dix poètes nouvelle génération à suivre sur les réseaux sociaux, Rim Battal s'est « imposée comme l'une des voix les plus fortes de la jeune poésie francophone » (*Vogue*). Après des études de journalisme à l'Institut supérieur de l'information et de la communication de Rabat et à l'ESJ de Paris, elle se consacre désormais à l'écriture et mêle poésie, écriture et arts visuels dans ses performances.

En 2022 paraît sa première anthologie personnelle en poche au Castor Astral : *Mine de rien* offre « un regard contemporain et affranchi » (Ouest-France), dans lequel la poétesse s'intéresse aux corps, aux sexualités, à la maternité, aux rapports de pouvoir dans l'amour filial et plus largement à l'état actuel du monde.

Jean-Baptiste André

Comment décrirais-tu ton corps ?

En premier je dirais que j'ai un corps avec une tête, deux bras, deux jambes, de sexe masculin, d'une taille de 1m77, d'un poids de 76 kg, et que je suis droitier.

En deuxième je dirai qu'il a 43 ans et qu'il fonctionne plutôt bien, qu'il n'a pas été trop blessé et qu'il me permet de faire encore beaucoup de choses.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

Ça dépend des jours. En général, c'est plutôt un ami, un vrai allié, un complice, un partenaire avec lequel travailler. Il y a parfois d'autres jours où il est plus retors, où je sens qu'il peine, qu'il fatigue plus vite qu'avant, qu'il a tendance à me dire que ses limites ne sont pas infinies, qu'il a mal. Et dans ce cas, ça devient un ennemi, une gêne, un ralentisseur au sens où il empêche plus qu'il ne permet.

Ou bien, qu'il se rappelle à vous tout le temps (quand il y a une douleur quelque part), là où normalement il se fait discret, voire on l'oublie.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

Des organes, des nerfs, des tissus musculaires, tout ce qui est resté comme au commencement sauf les dents de sagesse, une série de vertèbres, des épaules plutôt laxes, une envergure de bras plus large que la hauteur des pieds à la tête, quelques douleurs parfois à la cheville gauche (restes d'une entorse). Et aussi une somme de souvenir de mouvements et de figures en mémoire.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Pas forcément. Peut-être le même corps en un peu plus jeune... et encore, ça voudrait peut-être dire qu'on revient en arrière. Je réfléchis et je me dis que dans la pratique d'un acrobate-danseur, plus on avance dans le temps, plus on affine ses perceptions, son expérience, un « savoir-utiliser » son corps, en plus d'un « savoir-faire ». Et dans le même temps, on sent ses capacités se limiter un peu plus, on perçoit une endurance qui diminue, du moins un besoin de récupération plus long. Il y a là un paradoxe. Quelque chose qui se développe d'un côté, qui continue de progresser ; et de l'autre une sorte d'amenuisement.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Dans le passé : une entorse à chaque cheville ; un

hygroma au genou ; une synovite du poignet qui m'a fait penser que je ne pourrais plus jamais me mettre sur les mains.

Est-ce que ton corps est une machine ?

Oui, si on entend le mot machine comme une entité que l'on peut contrôler, à qui on peut donner des ordres, et qui peut répondre à l'exécution d'une tâche précise. Oui encore, si on se dit qu'une machine peut répéter les mêmes mouvements immédiatement.

Et non, parce que le corps n'obéit pas autant au doigt et à l'œil, et qu'il est agi par des sentiments et une intuition propre, des réflexes moteurs, une capacité à se régénérer. Il peut aussi sortir de ses gonds.

Ton corps a-t-il une fin ?

Oui, la mort. Je pourrai dire aussi qu'il y aurait une demie-fin le jour où je ne serai plus capable d'exercer mon métier tel que j'aime le faire.

Il a un début : celui d'apprendre un nouveau mouvement, celui de se réveiller, celui de reconquérir les choses qu'il a su faire et qu'il faut se réemployer toujours à réactiver, sinon c'est perdu ou cela tombe dans l'oubli pour lui.

Une fin possible serait aussi la peur et le blocage de ne pas arriver à réaliser un geste précis.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Depuis quelques mois, je sens comme une douleur à l'épaule droite, quelque chose de musculaire

me semble-t-il.

Cette douleur, qui se réveille sur un mouvement précis, me renvoie au fait que mon corps n'est plus sans douleur, qu'il n'y a plus cette sensation grisante et suspendue de n'être rien, comme du vide, de l'air ou quelque chose de volatile de ce genre. C'est-à-dire que cette once de gêne, quelque part sur l'omoplate, me rappelle qu'il y a comme un problème, ou le début d'une fin d'un fonctionnement normal, et que peut-être cela pourrait s'accroître.

Il faut rester optimiste aussi. Je crois sérieusement que l'esprit peut moduler le corps et que si on a une pensée positive, une confiance lumineuse, alors on aide le corps à trouver de la ressource et à tenir bon.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Les membres supérieurs principalement, et puis tout le reste. En tant qu'acrobate, on utilise un peu tout tout le temps. C'est cela qui donne un sens aigu du geste et de sa capacité à les emmener jusqu'au bout.

C'est ce qui fait le plaisir de bouger aussi dans une égale disposition de tous ses membres et parties du corps : prendre appui sur son coude, s'équilibrer sur sa tête, pousser du bout des orteils, pivoter par l'épaule, passer sur une main, glisser sur les genoux, rouler sur les fesses.

Et, je dirai aussi : l'oreille interne où se joue en permanence la question de l'équilibre et des repères dans l'espace.

En fait, je crois que j'inverserais : l'oreille interne en premier, et tout le reste après.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Oui, ce rituel physique est essentiel pour moi. Avant toute chose, je m'échauffe. On pourrait avancer un : au commencement était le verbe... et l'échauffement.

Je sens ce besoin de plus en plus fort. C'est un rituel qui est devenu nécessité. Sans lui, j'ai l'impression d'être comme du bois sec, qui manque de casser sans prévenir ou de griller trop vite comme un feu de paille.

J'aime ce temps d'échauffement. Il me satisfait presque autant qu'une bonne séance d'entraînement ou de chorégraphie. C'est une plongée dans le corps, un réveil des sensations, une manière de se brancher avec lui. C'est une façon de se sentir présent à soi-même, hic et nunc, d'accorder conscience et incarnation. C'est se mettre en chauffe, s'étirer, se remuscler, gagner de l'espace à l'intérieur des articulations, conserver l'élasticité, s'essorer la colonne vertébrale, rester agile et ouvert, goûter toujours la gravité.

Ce serait peut-être cela la fin par tous les moyens : ne rien faire d'autre que de s'échauffer.

J'ai l'image d'un rituel de passage : qu'une fois échauffé, alors on est paré à toutes les éventualités.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

La pièce maîtresse, sans laquelle rien ne serait.

Il est le tremplin, le traducteur, la monnaie d'échange, le véhicule, l'interface, le facilitateur. C'est avec mon corps je peux aller au bout de mes idées.

Et c'est en même temps les idées qui poussent mon corps dans ses retranchements, qui l'amène à expérimenter autrement à chaque fois. Cela relève de l'aller-retour entre une pensée qui a besoin d'un corps pour s'exprimer et qui fait du corps un sujet ; et c'est le corps qui renvoie aussi des questionnements et l'objet d'étude dont la pensée pourra s'emparer et théoriser.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

Je sens parfois une douleur d'être dans une quête permanente de ce qu'on espère et qui est toujours à aller chercher ; la douleur de vouloir y arriver sans être totalement satisfait.

Il y a aussi la douleur, parfois, d'être dans un rythme différent de ce qu'on voudrait, loin de chez soi, de vivre quelque chose d'intense dans les partages et l'expérience sur le présent, mais de rater d'autres moments de l'autre côté. Alors j'essaye de me gorger de ce qui vient, et de me réjouir.

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Il est un peu le chef d'orchestre, le commanditaire et le grand manitou.

Il est aussi celui qui retient, qui crée de fausses excuses et donne le change. Il faut que la volonté arrive à se frayer un chemin. J'ai de la chance, mon cerveau est souvent de bonne composition. Ils

s'entendent plutôt bien.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

C'est essentiel. J'ai l'impression que mon corps est l'extension de ma pensée. S'il n'y a pas cette adéquation presque parfaite, alors je me sens diminué pour travailler. Quand il y a la moindre douleur, on se sent comme écorné. La réflexion et le geste s'en trouvent altérés, un flottement s'installe. Il n'y a plus cette spontanéité et le sentiment de ne faire qu'un. J'aime cette idée de congruence, d'accord et de ressemblance du « ce qu'on dit » et du « ce qu'on fait ». Lorsque cela devient incongru, c'est que les deux ne sont plus rattachés. C'est quelque chose qui m'importe beaucoup, d'être dans cette verticalité de pratique, une sorte d'honnêteté physique et intellectuelle d'être à l'endroit où on dit être.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Je crois que je me consacrerai à la transmission, à faire ressentir, à aider à accompagner une pratique. Rendre aux autres ce que j'ai pu recevoir. Ou alors travailler pour le jardin, les espaces verts.

Comment dors-tu ?

Je dors plutôt bien. Mon sommeil, et plus généralement la fatigue, ont une influence décisive dans la réalisation de mon travail.

C'est une donne centrale pour la pratique physique lorsque ton corps est un outil de travail : savoir sentir l'énergie, ressentir l'effort à fournir, savourer l'intensité qu'on est capable de mettre dans un geste, le plaisir d'une maîtrise parfaite, être dans le sentiment d'une liberté et densité de mouvement. Tout cela génère de la bonne fatigue comme on dit.

Mais, il arrive qu'on ne récupère pas assez, qu'on ne soit pas exactement au croisement de l'intention d'un geste et du geste lui-même, qu'il y ait un décalage. Et là, j'ai l'impression de ne pas être à la hauteur.

De plus en plus, cela me fatigue de me sentir fatigué. Ce ressenti est désagréable.

Il faut alors chercher de la ressource. C'est assez incroyable quand on y pense, parce qu'en surface on croit qu'on ne va pas y arriver. Mais c'est le corps qui est au rendez-vous plus vite et plus fort qu'on ne l'aurait pensé.

Ça fait l'effet d'un dédoublement.

C'est assez étonnant de constater cela, ce que le corps garde pour lui : les automatismes, les réflexes moteurs, un sens inné des repères spatio-temporel, un temps d'avance sur ce que le cerveau avait projeté.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

C'est lui le sujet et l'objet de la recherche. C'est une métonymie. Je me rends compte que cette figure pourrait résumer à elle seule l'enjeu du travail.

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Oui, c'est eux qui donnent envie de se mettre au travail, de faire aussi bien, de se fixer des challenges, non dans un esprit de compétition, mais plutôt pour se mettre au défi. Le corps des autres est inspirant parce que c'est la question de l'altérité, du ce-que-je-ne-suis-pas et du ce-que-j'aimerais-être-ou-pouvoir-faire.

En même temps, cela conforte et rend philosophe. Le corps des autres permet de s'en remettre au qui-on-est-déjà.

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

Pas directement lié à mon corps, mais peut-être à des choses, sujets, questions plus personnelles et intimes.

Par exemple, je me suis toujours demandé pourquoi j'avais choisi de faire des équilibres sur les mains comme spécialité d'artiste de cirque. Puis, je me suis rendu compte que j'essayais justement de trouver cet équilibre, de manière générale, dans la vie et avec les choses. M'est alors venue cette problématique : n'est-ce donc pas finalement la discipline physique qui vous choisit ? Et qui finit par vous définir ?

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Directement et absolument. Enfant, je suis passé par la gymnastique à un haut niveau. Puis j'ai arrêté

pour découvrir le cirque qui a été une révélation, une ouverture fantastique. Cela m'a littéralement aspiré. Je me suis formé ensuite dans une école supérieure d'art où j'ai choisi la spécialité des équilibres sur les mains. Là-bas j'ai cherché, fouillé, essayé, raté, tenté encore, et petit à petit a émergé une recherche sur la question du corps. Je me suis rendu compte que cela tournait autour de la métamorphose.

C'est en expérimentant encore, plus loin, en ferraillant avec la danse, le théâtre, la vidéo que cela m'a orienté vers d'autres façons d'investir son corps, surtout en le polissant à d'autres disciplines, en le désaxant, le dépaysant à d'autres approches.

Donc, le choix de mon parcours et de ma discipline m'a appris beaucoup de choses, à commencer par la capacité à tenir sur deux mains. Et à utiliser son corps pour danser, parler, jouer, se tenir devant les autres...

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?

Dans le premier équilibre sur les mains de la journée : tu te mets à l'envers, tu retrouves cette sensation joyeuse de la gravité inversée. Tu restes planté là sans bouger, tu sens ton corps s'empiler autrement, tu ne sens aucun effort à essayer de rester droit, ça tient tout seul. Il y a là un lâcher-prise extraordinaire.

Il y a du plaisir dans les étirements aussi : au-delà de la douleur, le plaisir de sentir toutes ses fibres musculaires se déplier et scintiller à nouveau.

Du plaisir dans l'apprentissage d'un geste qui, avec la répétition et la répétition et la répétition et la répétition et encore et à nouveau, devient naturel. On sent que le corps y va les yeux fermés. C'est un vertige et un abandon.

Fais-tu du sport ?

Quand les gens me posent cette question, je ne sais pas trop quoi répondre. J'ai l'impression parfois que je passe mes journées en jogging à faire du sport et que c'est ça mon travail.

J'aimerais trouver une pratique sportive qui me permette de profiter de ma forme physique sans l'utiliser pour un résultat, qui me sorte de mes habitudes, qui soit libre et spontanée.

J'ai découvert le surf il y a peu. Je suis très attiré aussi par l'aïkido.

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?

Un lien de cause à effet.

C'est aussi le lien de l'œuf et de la poule.

Essaies-tu de modifier ton corps ?

C'est l'entraînement, les répétitions de chorégraphies ou mouvements qui modifient mon corps. Je n'ai jamais cherché à changer l'aspect de mon corps de manière intentionnelle. Cela s'est fait par voie de conséquence (plus tu te mets sur les bras, plus tes épaules, bras, dos se façonnent par l'effort musculaire). En revanche, je sens mon corps se modifier quand je ne pratique plus,

quand je le laisse au repos (parce qu'il faut lui accorder ça). Je peux alors observer que je fonds.

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?

Les alliés : le sommeil, l'hydratation, la lumière, le bon air, le corps des autres, la constance, les muscles.

Les ennemis : la fatigue, les courbatures, les journées entières en studio fermé en hiver, le décalage horaire, trop de voyages enchainés, l'alcool.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?

Séances d'ostéopathe plusieurs fois dans l'année, soit pour résoudre un blocage, soit pour aider à ce que le corps se repose, en préventif.

Et granules d'arnica montana 5CH.

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?

Il ne m'inquiète pas, il m'embête. Sentir qu'on est plus forcément capable. Ne plus se sentir capable d'accomplir tel ou tel mouvement comme on savait le faire sans réfléchir. Sentir qu'il faut aller puiser plus loin pour être au même niveau dans l'effort.

Il y a quelque chose d'inexorable. Ce n'est pas le constat d'une usure, mais l'impression d'un déclin que quelque chose va en s'évanouissant.

En revanche, la connaissance de soi, de ses sensations intérieures, de son expérience constituée, tout cela se conserve à jamais. Et cela comble le vide du corps vieillissant.

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?

Non.

De ton corps impossible, oui : savoir voler.

Vas-tu souvent chez le médecin ?

Peu. Je suis assez persuadé que la rigueur de travail, la régularité dans l'effort maintient le corps en bonne santé, à condition bien sûr qu'on ne soit pas dans une pratique traumatisante.

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?

Plaisir et ressources.

Cela fait partie d'une hygiène de vie globale, et que c'est cela qui permet d'être en forme.

Ceci dit, je n'ai pas de régime particulier ni de truc magique à manger avant de jouer un spectacle.

Les artistes ont-ils un corps ?

Je corps donc je suis.

Il faudrait demander à Descartes. Je pense que oui, dès lors que le corps est le siège de la pensée, et que l'un ne peut pas aller sans l'autre. Ce sont les deux faces d'une même pièce.

Passé par la gymnastique, Jean-Baptiste André s'est formé au Centre National des Arts du Cirque de Châlons-en-Champagne où il se spécialise dans les équilibres sur les mains et le travail du clown. Il fonde l'Association W

en 2002, au sein de laquelle il développe depuis ses projets, plus qu'une quinzaine de créations entre spectacles, impromptus, films, conférences. En 2005, il a été le premier artiste de cirque lauréat du programme Villa Médicis Hors Les Murs. Chaque projet est un nouvel espace de tentative, d'expérimentation guidé par un engagement physique et un croisement des disciplines échappant ainsi à toute catégorie. Il aime à travailler en collaboration et s'investit dans de nombreuses rencontres avec des auteurs, musiciens ou plasticiens. Parallèlement à ses projets, il est aussi interprète auprès de chorégraphes et metteurs en scène. En 2017, il a reçu le prix « arts du cirque » de la SACD. Il vit et travaille depuis Rennes en Bretagne.

Adda Abdelli

Comment décrirais-tu ton corps ?

Parfait et imparfait, parfait parce qu'il me porte, il vit, imparfait, car il ne correspond pas complètement aux canons de beauté en vigueur, irrégulier, car différent, le haut peut faire envie, le bas peut faire pitié.

Ton corps est-il un ami ou un ennemi ?

D'un ennemi je m'en suis fait un ami, un allié, je crois qu'on se respecte, on se soutient, mais dans l'absolu il sait que je n'ai pas voulu de lui et réciproquement.

Qu'y a-t-il dans ton corps ?

La maladie, des muscles, des muscles atrophiés, un grand cœur, des souvenirs... d'autres corps.

Aimerais-tu avoir un autre corps ?

Il y a quelques années j'aurais dit OUI ! Mais là, lui

et moi c'est à la vie à la mort, je ne veux pas changer de corps, je veux améliorer celui que j'ai.

As-tu (eu) une maladie chronique, un accident ou un handicap ?

Les 3 !

Est-ce que ton corps est une machine ?

Il n'est pas une machine, il est devenu complètement corps grâce aux machines.

Ton corps a-t-il une fin ?

Au commencement, il aurait dû être la fin, sa fin, mais il a survécu pour finalement une autre fin, la sienne, la nôtre.

Y a-t-il des parties de ton corps qui fonctionnent mal ?

Mes jambes fonctionnent mal, mais c'est ce qui fait « marcher » ma créativité.

Quelles parties de ton corps sont tes outils de travail ?

Mon cœur, mon cerveau, mes mains.

As-tu des rituels pour te mettre au travail ?

Non, mais des ressentis, quand l'excitation est là, l'idée apparaît.

Quel est le rôle de ton corps dans ton art ?

Primordial, pour incarner un personnage handicapé, c'était mieux d'être handicapé.

As-tu des douleurs liées à ton métier ?

Aucune douleur, que du plaisir !

Quel rapport ton cerveau entretient-il avec ton corps ?

Dans mon cerveau c'est open-bar d'un point de vue créativité... Mon cerveau gère mon corps comme il peut.

As-tu besoin que ton corps fonctionne correctement pour pouvoir créer ?

Non pas forcément, mais c'est mieux.

Si un problème physique t'empêchait de pratiquer ton art, que ferais-tu ?

Je serais certainement déjà mort !

Comment dors-tu ?

Je dors bien en général et vite, j'adore la sieste, mon sommeil a forcément une influence sur mon travail, j'écris mieux quand je ne suis pas en manque de sommeil.

Est-ce que ton corps te donne des idées ?

Souvent !

Est-ce que le corps des autres t'inspire ?

Tout le temps !

Est-ce que tu essaies de résoudre des problèmes liés à ton corps par ta pratique artistique ?

En quelque sorte, oui, l'exposer me permet de

mieux l'assumer.

Est-ce que ton travail t'a permis de développer des capacités physiques ou de découvrir des choses sur ton corps ?

Oui, une capacité à résister à la douleur physique, au manque de sommeil, à la fatigue en général.

Où ton corps trouve-t-il du plaisir ?
Partout !

Fais-tu du sport ?
Natation... quand je peux !

Quel lien entretient ta (non-) pratique sportive avec ton travail ?
Une bonne fatigue « physique » engendre une super forme mentale.

Essaies-tu de modifier ton corps ?
Non (c'est trop tard)

Qui sont les alliés et les ennemis de ton corps ?
Ses alliés : Le rire, la joie, l'eau, l'amour.
Ses ennemis : l'inactivité, l'ennui, le temps qui passe.

Quels sont les soins que tu apportes à ton corps ?
Kiné (mais pas assez hélas)

Est-ce que le vieillissement t'inquiète ?
Un peu quand même !!!!!

Regrettes-tu des choses de ton (tes) corps passés ?
Mes abdos !!!!

Vas-tu souvent chez le médecin ?
Non !!!!

Quel rapport entretiens-tu avec la nourriture ?
Aucun régime, restaurants à volonté, et parfois à la place du coca je bois de l'eau gazeuse.

Comédien, co-scénariste et co-créateur de la série *Vestiaire*, diffusée sur France 2 le samedi à 21 h, série qui brise les tabous en mettant en scène des acteurs handicapés décomplexés. Il est l'auteur aux éditions Michel Lafon de : « Comme sur des roulettes » pour témoigner, toujours avec humour, de son parcours et de son handicap. Il est aussi l'auteur, toujours aux éditions Michel Lafon, de la Bd « les Scouts tome 1 et 2 ».

Remerciements

Merci à toutes les personnes qui ont participé à l'aventure Monstrograph (née à Nantes et qui se termine à Nantes) : Christine Cameau, Alice Touch et Nathalie Boileau pour leurs corrections et mises en page, Stewen Corvez, Charlotte Simonin, et Chiara Chiarel pour les lectures et les versions audios, Roxane Lecomte pour les versions numériques. Merci à Guillaume Nail, Zig Blanquer, Lou Sarabadzic, Pauline Harmange, et Julie Finidori et aux 77 artistes qui se sont prêtées au jeu du questionnaire tout au long de ces quatre ouvrages, d'avoir partagé un petit bout de cette folle aventure avec nous, avec tous les remous que l'on sait. Merci aussi à celles et ceux qui sont venues à Trélazé empaqueter des livres quand on était dépassé-es par les commandes, et à Lucie Coroller et Dorothée Vappereau pour le coup de main administratif. Et surtout merci à toutes et à tous, auteurices, artistes, lecteurices, libraires, journaliste-s, bibliothécaires, qui suivez Monstrograph depuis sept ans et qui avez rendu possible l'existence de ce laboratoire.

Continuez à soutenir la toute petite édition militante, et à acheter, lire, défendre, partager les ouvrages qu'elle publie.

Sommaire

Préface	9
Mar (c) tin Winckler	17
Luz Volckmann	45
Élise Thiébaud	51
Pauline Sauveur	61
Adrien Meignan	83
Mathou	93
Grace Ly.....	103
Florence Hinckel	111
Chantal Frontale	123
Laëtitia Bourget	129
Pascal Bouaziz	143
Zoé Besmond de Senneville	153
François Bégaudeau	169
Rim Battal	181
Jean-Baptiste André	195
Adda Abdelli	209
Remerciements	215

Également parus aux éditions Monstrograph

Collection WTF

24 putain de poèmes de Noël, Martin Page, 2021 (épuisé)

Collection Bootleg

De la pluie, Martin Page, 2016

Éloge des fins heureuses, Coline Pierré, 2018 (épuisé) – nouvelle édition : Daronnes, 2023

Au-delà de la pénétration, Martin Page, 2019 (épuisé) – nouvelle édition : Le Nouvel Attila, 2020

Moi les hommes, je les déteste, Pauline Harmange, 2020 (épuisé) – nouvelle édition : Le Seuil, 2020

Poétique réjouissante du lubrifiant, Lou Sarabadzic, 2020 (épuisé) – nouvelle édition : *Éloge poétique du lubrifiant*, Le Nouvel Attila, 2021

Nos existences handies, Zig Blanquer, 2022

Collection Minute Papillon

Les artistes ont-ils vraiment besoin de manger ?, Collectif, 2018

Les artistes habitent-ils quelque part ?, Collectif, 2021

Les artistes peuvent-ils tout dire ?, Collectif, 2022

Collection Homemade Books

Tu vas rater ta vie et personne ne t'aimera jamais, Martin Page, 2014

Petite encyclopédie des introvertis, Coline Pierré, 2015 (épuisé) – nouvelle édition : *Introverti-es mode d'emploi* (dessins de Loïc Froissart), Le Rouergue Jeunesse, 2021

N'essayez pas de changer : le monde restera toujours votre ennemi, Martin Page et Coline Pierré, 2015

Martin Winckler

Luz Volckmann

Élise Thiébaud

Pauline Sauveur

Adrien Meignan

Mathou

Grace Ly

Florence Hinckel

Chantal Frontale

Laëtitia Bourget

Pascal Bouaziz

Zoé Besmond de Senneville

François Bégaudeau

Rim Battal

Jean-Baptiste André

Adda Abdelli

